

Fidèle à son rêve

Mary
Floran



PRIX :

1^{fr.}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babilole*.
Antoine ALIIX : 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BEAL : 18. *Trop petite*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
Emile BERGY : 130. *Irène*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussa*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Anceltse*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludovine*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emporte ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmenella*. — 83. *Meurtre par la ciel* —
100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.
Jean JEGO : 109. *Sous le soleil ardent*.

(Suite au verso.)

Ce roman a paru antérieurement.
sous le titre de
COUSINS GERMAINS

Fidèle à son rêve

PREMIÈRE PARTIE

Journal de Thècle Devaray.

Paris, 1^{er} août 1901.

C'est demain que je quitte le couvent. Bien tard ! J'ai vingt ans, mais j'y ai, à plaisir, prolongé mon séjour pour attendre ma sœur, Lydie, cette chère enfant gâtée qui n'aurait su y demeurer sans moi. Mes parents m'ont vue volontiers consacrer à cette tâche fraternelle une année de plus, qui m'a permis de parfaire mes études, de perfectionner mes petits talents d'agrément. Maintenant, me voilà prête, prête pour la vie en laquelle je vais entrer résolument, avec joie, avec espoir. Et, pourtant, que me réserve-t-elle, la vie ?... Que vais-je trouver au delà de ces grilles ?... Un bon père, une tendre mère, une situation brillante au point de vue matériel, très honorable au point de vue moral et même mondain. Nous appartenons à l'industrie ; mais, depuis quinze ans que mon père est venu se fixer à Lyon, il a su s'y faire une place prépondérante,

aussi bien sur le *marché*, comme on dit en termes commerciaux, que dans la société. Nous avons de belles relations, d'excellentes amitiés, et une intimité de famille bien douce avec mon oncle et ma tante Pesquaire; car maman a toujours aimé particulièrement ma tante, qui est son aînée et son unique sœur. Celle-ci ne lui témoigne pas moins d'affection, et nous traite vraiment comme si nous étions ses filles à elle, qui n'en a point, et dont Philippe est le seul enfant.

Mais la fortune, la considération sociale et mondaine, les relations, les amitiés, les liens de parenté, tout cela résume-t-il le bonheur? Je ne le crois pas. Il y a autre chose, quelque chose de plus, il y a l'affection réciproque, il y a l'amour! Je ne rougis pas d'écrire ce mot, car il me représente un sentiment si noble et si pur qu'il ne peut que grandir celui ou celle qui le ressent. Aimer! se choisir un compagnon de vie, s'il vous paie de retour, lui donner son cœur, lui vouer toute son existence, l'épouser, s'appuyer sur sa forte et virile tendresse, confondre, avec les siens, ses pensées et ses sentiments, vivre de sa vie, et qu'il vive de la vôtre, être un, bien qu'étant deux, et traverser ainsi l'existence, sous l'œil de Dieu, étroitement et indissolublement unis, dans la bonne ou la mauvaise fortune, n'est-ce pas le bonheur?...

C'est celui que je rêve, que j'appelle de tous mes vœux. Et si l'on vient me dire que c'est là l'idéal impossible à atteindre, je pourrai répondre que j'en ai vu l'exemple à notre foyer, dans le ménage si uni, si heureux de mon père et de ma mère, et que ce n'est point une ambition irréalisable que de demander au Ciel le même sort que ses parents.

Pourtant, cette ambition, la réaliserai-je?...

La suite de ce cahier le dira, car ce sera le livre de ma vie, où, jour par jour, pour ne les oublier jamais, je veux noter tous les incidents de ma destinée, et la page écrite ce soir, le dernier que je passe dans l'hospitalière maison qui, depuis dix ans, abrite ma jeunesse, cette page est une sorte de préface au récit dont, auteur inconscient, j'ignore à cette heure et les développements, et les circonstances, et le dénouement, mais que me dicteront, quotidiennement, l'imprévu de l'existence, et la réalisation vécue de ma destinée.

Lyon, 3 août 1901.

La préface est close avec le dernier feuillet. Déjà le livre commence... Hier, nous avons quitté Paris et notre cher couvent. J'étais émue; Lydie, point. Est-il possible que deux années de moins que moi lui valent cette légèreté de sentiments?... Étais-je comme elle il y a deux ans? Je ne le crois pas. Nous ne nous ressemblons que de visage. D'âme, de cœur, nous sommes entièrement différentes. Son caractère est plus heureux que le mien. Elle prend mieux les choses, est moins sensible, moins portée aux impressions vives. Bref, si j'ai versé, en quittant les bonnes Mères, en quittant mes compagnes, des torrents de larmes, — dont j'étais même un peu honteuse, car j'ai beaucoup de respect humain. — Lydie, elle, a gardé secs ses jolis yeux couleur noisette. Il est vrai qu'elle ne laissait point au couvent d'amitié particulière, tandis que je me séparais de Christine Lassen que, peut-être, sans doute, je ne reverrai jamais. Tout nous sépare : nos patries différentes, nos familles qui ne se connaissent point, sans que j'aie chance d'aller en Danemark, ni Christine de revenir en France. Elle y a fait son éducation, parce qu'elle avait à Paris un vieil oncle, maintenant décédé, et que sa mère, qui aimait beaucoup la France, avait désiré qu'elle en parlât correctement la langue et en eût l'éducation. Mais sa mère aussi est morte et son père n'a pas, pour notre pays, le même attrait. Il y a donc bien peu d'espoir qu'il y ramène Christine. Si elle y revient, ce sera peut-être en voyage de noces, avec son mari. Son mari! Le mariage! Comment s'étonner que nous autres jeunes filles ne pensions qu'à cela? N'est-ce pas le but secret ou avoué de notre destinée et dont quelques années seulement nous séparent?... Nous sommes ceci, cela, ici, là; vienne le mariage et tout peut être bouleversé : nous pouvons changer de situation, de patrie, comme de nom et de vie. Mais nous voilà bien loin des adieux de Christine!... Elle augmentait mon émotion par le spectacle de la sienne, et ne cessait de me répéter :

— Thècle! Thècle! nous quitter pour toujours, quel déchirement!

Lydie mit fin à cet attendrissement, en venant me prévenir que père m'attendait depuis une heure! — Il y avait bien cinq minutes! — et qu'il s'impatientait, parce que son estomac avait, depuis longtemps, sonné la cloche du déjeuner retardé. Devant cette objurgation, je m'arrachai des bras de Christine, la consolant par un : « Au revoir », que ne ratifiait point ma réflexion, et pressée de rejoindre père, car c'est le meilleur des hommes, mais la patience... « Chez nous, dans le Midi... » comme il dit si bien. Car il est né à Arles, le pays des jolies femmes...

Il n'était pourtant pas trop fâché, et un excellent repas rétablit tellement le cours ordinaire de son habituelle bonne humeur, qu'il se prêta à toutes nos fantaisies et consentit à nous laisser faire toutes nos emplettes. Il est vrai que, au Bon Marché, où nous passâmes deux heures, il s'assit dans le salon de lecture, nous abandonnant à nous-mêmes. Je crois que Lydie, si je ne l'avais retenue, eût acheté tout le magasin.

— Oh! Thècle! regarde ce joli ruban! Oh! Thècle! cette chemisette! une occasion!...

Malgré mes observations, il nous fallut aller quérir père pour « passer à la caisse ». Jamais nos bourses de jeunes filles, même réunies, n'eussent pu solder les nombreuses acquisitions de Lydie et celles, plus modestes et surtout plus restreintes, que j'avais faites. Quand il n'y a qu'à payer, père ne dit jamais rien, c'est quand on le prie d'aider à choisir qu'on l'ennuie. Mère, ce n'est pas la même chose, et je me demande ce qu'elle dira en assistant au déballage de l'expédition que Lydie s'est fait adresser ici!... Les « jolis rubans » et les « occasions » pourraient bien valoir à ma chère sœur un mauvais quart d'heure?

Nous avons été dîner à la gare de Lyon, dans ce joli service de porcelaine décorée de violettes, qui me semble donner un parfum à tout ce qu'on mange, et m'excite l'appétit mieux que les sauces les plus savantes.

A sept heures dix minutes, nous prenions l'express. D'ordinaire, il est bondé de monde. Par une chance unique, le hasard ne nous a infligé que deux compagnons de voyage. Ils ont pris les coins près du couloir, Lydie et moi les deux autres. Père s'est assis près de ma sœur, et le train est parti!...

Le jour tombait. Lydie, qui était décidément en veine de dépenses, avait acheté cinq ou six journaux illustrés ; les uns, de modes ; les autres, de gravures ; d'autres encore, de caricatures. Elle s'est même fait supprimer rapidement un de ces derniers par père : il en a vu le titre, l'a feuilleté, puis jeté par la portière. Oh ! mais ! cela n'a fait qu'un temps ! Lydie est restée interdite, avec une si drôle de mine, piteuse, saisie, déconfite, que j'en ai vu rire notre compagnon de voyage. Mais elle a pris son parti de l'accident, et comme père lui disait assez vivement :

— Je vous défends à l'avenir, Lydie, d'acheter des journaux pour rire, car ils ne sont pas destinés aux jeunes filles.

Elle lui a répondu : « Bien, papa ! » d'un petit ton si drôle, si gentil, si contrit et si malicieux à la fois, que j'ai vu le voyageur du coin rire plus fort. Elle s'est occupée alors un instant à feuilleter les autres publications ; mais, sans doute, elles n'étaient pas amusantes, ou la fatigue fut complice, car, bientôt, j'ai vu sa tête s'abaisser, s'abaisser, s'abaisser, tomber sur sa poitrine, et elle s'est endormie.

Père aussi a été vaincu par le sommeil, qui n'a point visité mes paupières.

Je ne puis dormir en chemin de fer ; si je ferme, les yeux, le moindre bruit insolite, passage d'une aiguille, d'un pont, me les ouvre avec une soudaineté de cauchemar, et c'en est un véritable, pour moi, que le roulement ininterrompu, grondeur et sourd d'un train. On dirait qu'il m'introduit dans l'esprit je ne sais quelles pensées décevantes, pénibles, torturantes, qui, domptées par ma raison à l'état de veille, prennent leur revanche dès que ma volonté m'échappe de par l'inconscience du sommeil. Et alors elles me hantent, me persécutent, me rendent folle. Aussi, loin de chercher à dormir, je reste, les yeux bien ouverts, à guetter, dans l'obscurité de la route parcourue, un rayon de lune, une lumière rapide, me permettant de distinguer quelque chose. Parfois, je regarde dormir mes compagnons de route, et leurs poses abandonnées me font souvent sourire. Là, c'est le naturel que cache ordinairement quelque prétention ou quelque précaution, et il n'est pas toujours

joli, joli, le naturel ! Les lèvres tombent, les bouches s'entr'ouvrent, les sourcils se tendent ou se détendent trop. Lydie est charmante quand même : ses cheveux, légèrement ondulés, font un cadre délicieux à son jeune visage, au teint si frais, si clair ! pas une ride, pas une tache, pas un pli de la peau fine ! Et ses lèvres décloques laissent voir des dents laiteuses ; ses cils très longs font une ombre sur sa joue rose. On dit que nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. Suis-je aussi bien quand je dors. Je le souhaite. Papa, lui, fait une grosse et vilaine grimace ; il avance les lèvres comme pour une moue, et ce mouvement de physionomie est si étranger à sa bonne figure, toujours épanouie, que je ne l'en reconnais plus. De nos compagnons de route, l'un a jeté sur son visage un foulard de soie. Sans doute, il est affreux dans le sommeil ; ridicule, peut-être, on le lui aura dit, et il prend ses précautions. L'autre voyageur ?... Comment ai-je été jusqu'à ce moment à m'en apercevoir ? Il ne me quitte pas des yeux, de méchants yeux noirs, luisants, très vifs, qui me donnent le frisson. Je me retourne vers la fenêtre, mais je sens toujours sur moi ce regard brutal et insolent. Pourquoi cet homme me regarde-t-il de la sorte ? Parce que je suis jolie ? Singulière façon de témoigner à une femme son admiration ! Pourtant, c'est cela, ce doit être cela. Bien souvent dans la rue, à Lyon, à Paris, on nous regarde ainsi, Lydie et moi. Elle s'en aperçoit bien, mais n'en parle jamais, et, cependant, je sens que cela la flatte, l'amuse. Sommes-nous différentes ! Moi, cela me blesse. Et, pourtant, je ne le cache pas : je sais que je suis belle et j'en suis contente. J'en remercie même Dieu, comme d'un don qui m'aidera à atteindre le but que je me suis proposé : être aimée. Quant à m'enorgueillir, ce serait par trop bête, car la beauté n'est pas de notre science. Nous la recevons en partage comme une qualité ou un défaut, avec cette dissemblance qu'une qualité naturelle, nous pouvons l'accroître, et alors nous avons presque le droit d'être vaines ; un défaut, nous pouvons le vaincre, et être fières de notre victoire. Notre beauté, nous pouvons seulement la parer.

Je pensais à tout cela pendant que le train roulait, roulait, et que l'inconnu me regardait. Le

bref arrêt de Dijon n'interrompit pas le sommeil de ma famille. A Chalon, Lydie s'étira :

— Thècle, dit elle, je suis lasse d'être appuyée du même côté, voudrais-tu changer avec moi ?

— Volontiers.

Nous changeâmes. Lydie se rendormit et je ne pus m'empêcher de sourire en pensant que, si l'indiscret voyageur avait eu, dans le spectacle qui s'offrait, un changement à vue, il n'avait pas à s'en plaindre.

Ce ne fut sans doute pas son avis, car lui aussi changea de place, pour me retrouver sous son regard.

— Il veut m'hypnotiser, pensais-je, effrayée.

Les premières lueurs du jour vinrent me rassurer. La nuit seule est le domaine des fantômes et des cauchemars... Et, comme si la réalité avait voulu donner raison à ma supposition, peu à peu mon voyageur s'endormit.

Je regardai au dehors. On apercevait, confusément encore, des plaines, des groupes d'arbres, de blanches maisons. Enfin, avec un grand fracas, l'express entra dans la gare de Lyon-Perrache et s'y arrêta.

Le bruit avait réveillé tout le monde. Mon père repliait ses journaux. Je remettais soigneusement mon chapeau, ma voilette, mes gants, je relevais mon plaid au-dessus de ma jaquette, car les nuits sont très fraîches. J'ai horreur d'être incorrecte et, comme nous disions au couvent, mal attachée. Lydie, tout à coup, sursauta :

— Nous sommes arrivés ! mon Dieu ! mon chapeau, mon manteau.

Elle cherchait maladroitement autour d'elle.

— Tu aurais dû me réveiller, me reprocha-t-elle ; regarde, je n'aurai pas le temps de me recoiffer, je vais être à faire peur.

— Tu ne feras peur à personne, lui répondis-je, parce que tu ne verras personne à cette heure-ci.

Cette bonne raison la fit rire, et s'apercevant alors que nos compagnons de route la regardaient, elle en oublia qu'elle était pressée et minauda un peu.

— Il commence à faire jour, pourtant, dit-elle, Dieu ! que j'ai bien dormi !

Et elle s'étira discrètement, avec une grâce molle et charmante.

Le train stoppait. Père, passant devant moi, descendit, et Lydie, derrière lui, sauta à terre, me chargeant de lui passer les menus colis dont elle s'encombre toujours.

J'y étais occupée lorsque mon voyageur, — pas l'homme au foulard, celui aux vilains yeux, — se levant et s'approchant, me dit :

— Voulez-vous, mademoiselle, me permettre de vous aider.

— Non, monsieur, répondis-je, je vous remercie.

Mon « non » lui fit un certain effet, car il regagna son coin. Du reste, il continuait sa route.

Nous traversâmes la gare déserte et froide. A la sottie, une voiture nous attendait. Pas la nôtre. Maman sait que mon père n'aime pas qu'on attelle la nuit et avait envoyé un fiacre.

Sans attendre nos bagages, qu'on viendra chercher plus tard, nous partîmes à travers les rues faiblement éclairées et par le gaz qui mourait, et par le jour qui naissait. Voici la place Bellecour et la rue du Peyrat, notre chère maison... Avant d'entrer, je jette un regard sur le coteau de Fourvières, qui se dresse si droit qu'il semble être au bout de la rue. Quelques lumières, comme des étoiles dans un ciel d'orage, piquent l'obscurité des masses de verdure ; et, aux premières lueurs de l'aube, on distingue les tours blanches de la basilique qui semble, bastion avancé, protéger la cité.

Nous montons. Mère nous attend à l'étage où est notre bel appartement. Il y a deux mois que je n'ai vu cette chère maman et, après l'avoir embrassée, je regarde vite si elle n'est pas changée, car sa santé est plutôt délicate. Mais tout va bien. Ses bandeaux châtons ne laissent toujours percevoir aucun fil d'argent. Ses yeux, d'un bleu gris, si sérieux et si bons, n'ont même plus ce cercle noirâtre qui, au printemps, inquiétait mon père. Elle est pâle comme toujours, mais sa pâleur n'est point malade et son sourire ne trahit aucune souffrance.

Elle nous accueille avec cette tendresse grave, sans effusion, qui lui est propre, et que l'on sent profonde et dévouée ; et, de suite, elle s'enquiert si le voyage a été bon, si nous n'avons pas eu froid, si nous ne sommes pas fatigués. Ces questions s'adressent aussi à mon père, avec lequel

elle se montre toujours plus expansive qu'avec nous. Elle l'aime tant ! Et comment ferait-elle autrement, quand lui l'adore, littéralement ?

Prendra-t-on quelque chose ? Une collation est préparée : du thé, des sandwiches, du chocolat. Ma mère, qui est la réflexion même, pense toujours à tout.

— Je crois qu'il vaut mieux s'aller coucher tout de suite, dit père ; elles ont bien dîné à Paris.

L'avis de papa est toujours une loi pour mère.

Elle nous conduit à nos chambres, nous installe, nous engage à nous mettre immédiatement au lit, nous embrasse encore, et puis nous quitte.

— Bonsoir, mes filles ; surtout, demain, ne vous levez pas de bonne heure.

Lydie a obéi scrupuleusement et involontairement à la prescription. Nos chambres communiquent ; je l'entends, à neuf heures, qui ronfle encore. Moi, je n'ai pu me conformer à la prescription. Ce retour définitif dans la maison paternelle m'émeut, m'agite, me grise. Il me semble que j'ai dans le cœur une joie qui me ferait, si je ne m'imposais une sévère contrainte, rire, chanter, pleurer aussi, pleurer d'aise !

Pourtant, j'étais loin d'être malheureuse au couvent. Je m'y plaisais, au contraire. Mais ce changement de vie complet, cette liberté sous le plus affectueux contrôle et, surtout, cet avenir si proche, peut-être, vers lequel j'ai fait un pas décisif en revenant dans ma famille, cet avenir qui me réserve, bientôt sans doute, les joies de fiancée, d'une fiancée aimée... Tout cela me monte un peu à la tête.

Alors, je n'ai pu tenir au lit, je me suis levée, j'ai passé un peignoir. Sans bruit, j'ai ouvert une fenêtre et adressé de loin un mental salut au sanctuaire de Fourvières, où je monterai tantôt, car je tiens à mettre, dès le début, ma vie du monde sous la protection de Notre-Dame. Puis, ne voulant pas sembler désobéir, ni éveiller Lydie par le bruit de la porte, au lieu de me montrer, je suis restée tapie dans ma chambre rose. J'ai pris, dans mon sac de voyage, ce gros cahier à ferrures qui, désormais, me suivra partout. Et, avant toute autre chose, j'ai écrit cette première page du livre de ma vie.

3 août, au soir.

Tantôt, au déjeuner de midi qui nous a tous réunis, père a demandé à maman quel emploi elle comptait faire de notre première journée à Lyon.

— Elles vont d'abord défaire leurs caisses, s'installer, répondit ma chère mère, puis nous sortirons pour faire des courses, des emplettes. Quand on rentre de pension, on n'a généralement rien à se mettre, — ajouta-t-elle avec son sourire toujours charmant, à la fois malicieux et indulgent. — Or, je ne veux pas laisser nos enfants dans cette pénurie.

Pénurie ! Grand Dieu ! et les acquisitions de Lydie au Bon Marché ! mais ce n'est pas à moi d'en parler.

— Elles ont, dit mon père, déjà acheté pas mal de choses à Paris, si j'en juge par la note que j'ai soldée. Elles vous en ont sans doute avertie, ma chère Thérèse ?

— Nous n'avons pas encore eu le temps, fait Lydie, très rouge.

Maman regarde son embarras et, toujours bonne, ajoute :

— Nous causerons de cela tout à l'heure, mais en tout cas, mon ami, nous sortirons presque toute l'après-midi et, si vous n'avez pas besoin des chevaux, peut-être les prendrai-je ?

— Prenez-les sans hésitation, ils vous seront plus utiles qu'à moi, qui vais tout simplement aux ateliers de la Croix-Rousse. Ils ne seront pas fatigués par quelques courses en ville, et cela ne nuira pas au voyage de demain.

— Quel voyage ? dit Lydie.

— Nous allons à Collonges, chez votre oncle et votre tante Pesquaire, répondit maman ; ils nous ont priés de vous conduire, dès votre retour, déjeuner chez eux.

— C'est fort aimable de leur part, observa Lydie.

Maman, sans l'entendre, répondant à son tour à mon père, lui dit :

— Pensez-vous, Pierre, que nous devons aller à Collonges en voiture ? Ce sera long et il fait

chaud. Par le chemin de fer, ce serait plus simple.

— Les Pesquaire devraient vous envoyer chercher à la gare, alors, car leur habitation en est un peu lointaine.

— C'est bien comme cela que je l'entends.

/ — Cela ne les dérangera pas? objecta encore mon père.

— Sûrement non! Je vais télégraphier à ma sœur, cette après-midi, pour la prévenir.

— Ce n'est pas la peine; je verrai sans doute Pesquaire à l'atelier, s'il n'y vient pas, je lui téléphonerai.

— Peut-être mon neveu viendra-t-il aujourd'hui, reprit ma mère; je n'en serais pas étonnée, mais nous serons sorties, alors.

— Philippe! fit Lydie vaguement. Oh! que je voudrais le voir!

Ce que ma sœur exprimait, je le pensais, mais je n'avais pas osé le dire.

— Vous le verrez demain, en tout cas, fit maman.

Ainsi c'est sûr, je le verrai demain, mon cousin Philippe. Comment n'ai-je point encore parlé de lui ici? Comment, lorsque, dans les pages précédentes, j'ai touché un mot d'avenir, de bonheur, de mariage, d'amour, n'ai-je point avoué que, jusqu'à présent, tout cela, pour moi, s'incarnait en lui? Est-ce manque de sincérité ou de courage? Ni l'un ni l'autre, je crois, mais incertitude, profonde incertitude...

Je m'explique, comme disent les orateurs, Philippe a vingt-quatre ans. Nous avons été élevés ensemble, en frère et sœurs. Je l'ai toujours connu, toujours aimé. Il n'est pas une joie, pas une peine de mon enfance auxquelles il n'ait été mêlé. Nous avons grandi dans la même intimité, nous voyant sans cesse, puisque ses parents habitent Lyon comme nous et, seulement l'été, une campagne où nous allons souvent. Mon oncle Pesquaire est l'associé de papa. Nos vies sont confondues. Le couvent, de notre côté, le collège, du côté de Philippe, nous ont un peu séparés, mais nous nous retrouvions aux vacances avec le même plaisir et la même affection fraternelle. Philippe, ses études terminées, est allé à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, puis il a fait son temps militaire. Enfin, mon oncle l'a envoyé passer un an en Am-

gleterre, pour en apprendre la langue, et un an en Allemagne dans le même but, si bien que, depuis deux années, je ne l'ai pas vu.

Les dernières vacances en commun m'ont laissé, de lui, le souvenir le plus ému et le plus doux.

Philippe est grand, très blond, ses yeux charmeurs sont d'un bleu délicieux ; sa taille, sa tournure sont élégantes, ses manières très distinguées. Il rappelle maman et ressemble à ma tante. C'est un fort joli garçon ; qu'est-ce que cela auprès de son caractère charmant, de son intelligence si vive, de son cœur si affectueux, si bon, de ses sentiments si parfaits ? Je ne connais pas un défaut qui ne lui ait été épargné, pas un don qui lui ait été refusé et, parmi ses qualités, il possède toutes celles que je prise le plus. En un mot, il réalise complètement l'idéal que j'ai rêvé ou, plutôt, mon idéal, peu à peu, s'est formé à son image ; mais est-ce là l'amour ? le véritable amour ? Je me le demande avec anxiété. Il fait tellement partie des affections qui se sont élevées autour de moi et ont grandi avec moi, que, parfois, il me semble que je l'aime comme j'aime mon père, ma mère, Lydie... comme un frère, enfin ! Et puis, depuis quelques années, il m'est venu l'idée que jamais je ne pourrais épouser un autre homme que lui. J'ai eu aussi la perception très nette de ce que je souffrirais si je le voyais aimer, épouser une autre femme. Le symptôme est-il concluant ? Ce qui me rend hésitante sur ce point, c'est que, s'il devait être malheureux avec moi, je préférerais, quitte à en avoir le cœur brisé, lui voir contracter une union où il trouverait le bonheur. Et cela, n'est-ce pas plutôt une tendre affection fraternelle, ou bien est-ce aimer... « plus que soi-même » ?

L'avenir me le dira, l'avenir, c'est-à-dire demain, sans doute, m'éclairera sur mes sentiments intimes. Maintenant que je ne suis plus une enfant, je sentirai bien, il me semble, aux mouvements de mon cœur, à l'impression du revoir, si j'aime Philippe en frère ou en fiancé. Et puis, tant de choses ont pu se passer en ces deux ans ! peut-être vais-je le trouver très changé au physique, au moral ? peut-être ne me plaira-t-il plus ?

C'est pourquoi je n'avais point encore parlé de lui, ni du sentiment qui vit, caché et incertain, au fond de mon être, car je voulais, auparavant,

éprouver sa puissance. Mais, dans la perspective de voir demain Philippe, et le mystère de mon cœur éclairci, j'ai tenu à noter des pensées que l'avenir peut changer et qui, fugitives alors, n'auraient laissé, dans ma vie, aucune trace de leur rapide passage.

4 août.

Que cette date reste inoubliable dans toute ma vie ! Qu'elle y soit marquée d'un signe ineffaçable, car c'est celle où s'est fixée ma destinée. La lumière est faite, mes yeux se sont ouverts : j'aime Philippe !

Nous sommes partis pour Collonges-Fontaines. Le temps était radieux. Nous avons retrouvé dans nos armoires, grâce aux bons soins de mère, toujours prévenante, de fraîches robes de mousseline de l'an dernier que, par cette température torride, nous avons revêtues avec un réel bien-être. Cette toilette allait si bien à Lydie que je ne doutais pas qu'elle ne m'allât aussi. Grâce à notre exacte ressemblance, nous sommes le miroir l'une de l'autre. Et c'est le plaisir de maman, comme le nôtre, de nous habiller aussi pareillement que possible, ce qui amène souvent d'amusantes confusions, car on nous prend facilement l'une pour l'autre. Je me crus donc à mon avantage, et j'en fus heureuse, car je voulais plaire.

À la gare de Collonges, le break de mon oncle, toujours correct, élégant, bien attelé, — mieux que chez nous. Mon oncle est plus riche que papa, puisque, comme ce dernier nous dit quelquefois : « Les Pesquaire n'ont qu'un fils à marier ; les Devaray ont deux filles. »

Bref, après un petit bonjour à Antoine, le cocher qui nous conduit depuis que nous sommes au monde, nous montons vite en voiture. Mère est un peu pâle. Papa, qui la soigne comme la prunelle de ses yeux, s'en inquiète.

— Chérie, si vous ôtiez votre cache-poussière, je crains que la chaleur ne vous ratigue ?

Oh ! être gâtée comme papa gâte maman ! Être, comme elle, l'unique, ou du moins la prédominante préoccupation d'un homme intelligent, sé-

rieux, qui oublie tout pour sa compagne préférée!

Et mainan mérite si bien cette tendresse! Elle est si gracieuse, si aimable et, avec papa, si affectueuse! Avec nous, certainement, elle se montre plus froide, quoique aussi bonne. Sans doute pour sauvegarder son autorité maternelle...

Nous arrivons à la villa de mon oncle. Elle a beau être banale, un peu, comme toutes ces installations d'été aux environs des grandes villes, je lui trouve un air de fête, avec ses massifs de cannas, de monbretias, de géraniums, le tout d'un rouge violent, contrastant avec le vert tendre des pelouses.

Sur le perron, voici ma tante. Elle n'est guère changée. Les années passent sur elle sans la toucher désormais, car elles ont primitivement transformé en chevelure de neige sa chevelure de blé mûr et doré. Elle ressemble à sa sœur et nous montre ce que sera, dans cinq ou six ans, notre jolie maman. Elle a sa douceur, sa bonté, mais moins qu'elle de fermeté et d'autorité. Mon oncle l'esquaire vient sur ses pas. Toujours le même, lui aussi, un brin grisonnant, une belle barbe touffue, revanche des cheveux qui se font rares.

Sans cesse menaçant et chaque jour un peu plus, l'inquiétant embonpoint qu'il combat à outrance! Mais toujours élégant, mon bel oncle, comme je me plais à l'appeler: pantalon clair, gilet blanc, chemise rose... Il est du reste plus jeune que papa.

Nous descendons de voiture. On s'embrasse, se congratule.

— Comme elles sont belles! Comme elles sont grandes!

Cela, il y a longtemps que « c'est arrivé »; mais cela fait partie des exclamations du revoir: « Quelles bonnes mines! »

C'est charmant tout ceci, mais Philippe, Philippe! Je suis d'une impatience déraisonnable.

Nous entrons dans le grand hall, frais et confortable, où l'on se tient d'ordinaire.

— Parole! dit mon bel oncle, on les distingue de moins en moins l'une de l'autre, c'est à les confondre...

Et, le faisant exprès:

— Voyons, Thècle, c'est toi?

Lydie éclate de rire.

— Non, dit-elle, c'est Lydie.

— Vous vous amusez à nous embrouiller avec vos toilettes pareilles, fait-il, plaisantant.

— Par exemple, réclame Lydie, regardez, mon oncle, nos chaînes de montre : le coulant de celle de Thècle est une pensée, et moi un trèfle à quatre feuilles.

— Il faut une lunette d'approche ou une loupe pour distinguer cela, et puis, quand vous ne les avez pas, vos chaînes de montre ?

— Eh bien, Thècle a une petite ride sur le front, signe de son droit d'aînesse, et j'ai, ici, une tache, la voyez-vous ?

Et la coquette montra un grain de beauté sur sa joue rose.

— Allons ! je ferai attention, dit mon oncle.

Mais Philippe ! Philippe ? Mon Dieu ! s'il était absent.

— Et mon neveu ? demande maman, qui l'appelle volontiers ainsi.

— Il va venir, répond tante Marie, il est sorti à bicyclette pour aller aux ateliers et s'est mis dans un tel état de transpiration qu'il a dû se changer de la tête aux pieds.

Bon ! est-ce qu'il ne serait plus sage et raisonnable, mon Philippe ?

La porte s'ouvre... C'est lui !

Ah ! les chers yeux bleus, si francs et si doux ! Ah ! le beau sourire sur les dents étincelantes que laisse voir la blonde moustache relevée au petit fer ! Ah ! le joli teint clair, si frais ! Et les soyeux cheveux ras, avec des reflets et des moirures de champ de blé !

Tout mon être s'élance vers lui, mon cœur se serre, ma tête tourne... Et je me demandais si je l'aimais !

Il s'avance, salue ma mère, mon père, et vient vers nous.

— Thècle ! Lydie !

Avec sa simplicité d'antan, il nous embrasse à sa façon d'autrefois, dont nous le plaisantions toujours : un baiser sur chaque joue, puis tendant les siennes, l'une après l'autre, pour qu'on le lui rende.

Cela n'en finit plus. Mais, après, il reste un peu embarrassé.

Mon oncle s'en aperçoit et éclate de rire.

— Eh bien, Philippe, on dirait que tes cousines te méduisent ?

Il s'est repris.

— Il y a de quoi, riposte-t-il en riant. J'ai quitté deux enfants, je retrouve deux grandes demoiselles.

— C'est comme nous, dit étourdiment Lydie.

— Quoi ? fait mon oncle qui aime à la taquiner, tu retrouves en Philippe une demoiselle ?

— Non, fait-elle rougissante, au contraire.

Et comme on rit, elle s'embrouille de plus en plus, et conclut :

— En tout cas, vous, mon oncle, vous n'êtes pas changé.

— A mon âge, c'est un compliment que tu m'adresses, sais-tu ?

— Prenez-le pour tel, si vous voulez, mais je prétendais surtout dire que vous êtes toujours taquin.

Pendant ce temps, Philippe s'est approché de moi.

— Vous êtes rentrées hier ?

Dit-il *vous* parce que nous sommes deux ou bien ne me tutoiera-t-il plus ? J'évite, en répondant, de trancher la question.

— Hier, mais de grand matin, par l'express.

— Et vous n'avez pas été fatiguées ?

Décidément la question ne fait pas un pas.

— Pas le moins du monde.

— Toujours vaillantes, alors ?

— Toujours.

Je ne suis pas encore fixée, lui non plus. C'est Lydie qui se chargera de mettre les choses au point.

— Et toi, depuis combien de temps es-tu ici ? dit-elle.

Il sourit.

— Depuis deux mois.

— Je pensais t'y trouver, fait-il, se retournant vers moi, et, suivant les anciennes habitudes reprises par Lydie, — pourquoi t'es-tu ainsi attardée au couvent ?

— Parce que je m'y plaisais, et puis, pour ne pas quitter Lydie.

— Surtout pour cela, sans doute, fit-il, me regardant dans les yeux... Allons ! je vois, ajouta-t-il

avec un nouveau sourire, qu'on ne nous a pas changé notre Thècle. Toujours dévouée ?

— Et notre Philippe, nous l'a-t-on changé, lui ? demandai-je.

— Non, fit-il, non... Tu en jugeras toi-même, si, toutefois, tu me permets toujours notre intimité d'autrefois.

— Pourquoi la romprions-nous ? Elle était douce et le sera encore.

— Sûrement, et elle m'est bien chère. J'ai souvent pensé pendant mes absences et mes voyages, à mes deux petites sœurs de France.

— Qui ne t'oubliaient pas non plus, Philippe.

— Je le vois ; pourtant, jamais une ligne, un mot !

— Au couvent, c'est défendu.

— C'est juste.

On annonçait le déjeuner.

— Mon cher ami, dit mon oncle à son fils, comment faire pour conduire à table ces deux belles demoiselles ? Une à chaque bras ?

— Non, répondit gentiment Philippe, je conduirai Thècle et je ramènerai Lydie.

Que dire encore de cette journée ? Après le déjeuner, nous fîmes une promenade dans le parc. Philippe ne nous quitta, ni Lydie, ni moi. Je sais bien encore toute notre conversation, mais à quoi bon la redire ? Les mots ne sont rien ; la pensée qui les dicte, l'expression qui aide à les traduire, sont tout. Je n'ajouterai qu'une ligne, celle que j'ai écrite au commencement. J'ai retrouvé Philippe, non seulement tel que je me le rappelais, mais mieux encore. Plus que jamais il est mon idéal, c'est lui que j'ai choisi et qui, sans doute, m'était destiné, puisque, tout, dans la vie, nous a rapprochés. Maintenant que mes yeux se sont ouverts sur le sentiment qui m'attache à lui, mon existence lui appartient, je la lui ai vouée en lui donnant mon cœur.

J'aime Philippe !

Jeudi, 8 août

Le lendemain du jour mémorable que j'ai re-tracé ici, j'ai désiré monter le matin à Fourvières. J'en ai parlé à maman.

— Je ne sais si je pourrai t'accompagner après ce petit voyage ; je suis tellement obligée de compter avec ma santé.

Mon père était là et, avec le soin extrême qu'il a toujours de maman, il intervint vivement :

— Je ne veux absolument pas, Thérèse, que vous preniez cette fatigue, ce serait très imprudent. Peut-être pourrai-je conduire Thècle ?

— Je l'enverrai avec la femme de chambre, dit maman. Elle a de la tenue, elle est sérieuse. Thècle et Lydie peuvent parfaitement sortir avec elle.

— Mais vous en serez privée à l'heure de votre toilette, chère amie, remarqua mon père.

— Allons ! fit-elle avec son joli sourire, ne me faites pas honte, je sais parfaitement m'habiller seule, et, autrefois, je n'avais pas toujours une femme de chambre derrière moi.

— C'est possible, répartit mon père, mais ce temps-là est passé et je ne veux pas que ces inconvénients renaissent pour vous. Cet incident me donne à penser que nous ferions bien de prendre à notre service une personne de plus, quelque dame de compagnie qui, lorsque vous ne pourrez sortir, accompagnerait nos filles, sans vous enlever votre femme de chambre.

— Non, fit maman, du ton résolu qu'elle sait prendre, malgré sa douceur, lorsqu'elle a une idée bien arrêtée. Nous n'avons besoin de personne, c'est à moi de m'occuper de mes filles ; je le ferai avec joie, n'en doutez pas, et avec fruit, j'espère. Laissez-moi remplir ma tâche.

— Nul ne pourrait vous y suppléer entièrement, dit papa, mais, si elle excède vos forces, on pourrait vous aider.

— J'y suffirai, Pierre, aisément même ; je vous en prie, n'insistez pas.

Mon père obéit ; moi, je restai rêveuse... Je trouvais étranges ces propos, cette mère à qui l'on parle de la tâche d'élever ses filles. Cela me semble, à moi, si naturel ! Il est vrai que, si maman est courageuse, elle est très délicate. Et il faut ménager sa santé si chère à nous tous.

Je suis donc montée à Fourvières avec Céline, la femme de chambre, respectable vieille fille de quarante et quelques printemps, que mon oncle Léon appelle « le dragon de vertu », tant elle a l'air austère. J'avais repris mes habitudes de pension-

naire. A six heures, j'étais debout ; à six heures et demie, je traversais le pont de Tilsitt, sur la Saône, pour prendre « la ficelle » à la place de l'Archevêché. C'était l'aube d'une belle journée. Un peu de brouillard, sur le fleuve, en obscurcissait la perspective, mais la basilique de Fourvières émergeait victorieusement, avec ses tours blanches, du coteau verdoyant qu'elle domine. Quand j'arrivai à la station, un train venait de partir ; un autre le suivit de près, que je pris, et l'ascension commença.

Il faut vraiment l'accoutumance pour écarter toute idée de péril de la montée abrupte de ce rocher à pic, par ces wagons, sur ces rails de fer, dont l'inclinaison seule donnerait le vertige. A chaque retour à Lyon, le premier voyage m'émeut légèrement ; au second, je n'y pense plus.

Aussitôt sortie de la gare, je m'empressai, car je voulais arriver à l'église pour la messe de sept heures. Gravissant les degrés de marbre, j'entrai vivement à la basilique. Lorsque je suis restée quelque temps sans y venir, elle me cause — ainsi que le funiculaire — une sensation de nouveauté qui m'impressionne comme si je la voyais pour la première fois. Tous ces ors, toutes ces mosaïques, tous ces marbres agissent sur mon admiration comme pour la forcer à s'arrêter à tant de merveilles. Le large et haut vaisseau me frappe, en même temps que les fières colonnes de marbre soutenant les coupoles de la voûte et s'y reliant par de riches chapiteaux figurant des anges et des oiseaux. Je jette un regard ami aux grands lions de marbre blanc, défendant l'entrée du sanctuaire, qui effrayaient mon enfance, et aux beaux anges cariatides, supportant l'autel, qui me rassuraient. Distracte par ce magique décor, il me fallut quelques instants pour retrouver mes esprits et les diriger vers Dieu par la prière. Il y avait beaucoup de monde, ce matin-là, quelque pèlerinage sans doute. La foi manifestée des foules est toujours imposante, et ce spectacle de tant de gens s'adressant, avec une vive ferveur, à la puissante Notre-Dame, mit mes sentiments à l'unisson des leurs. Je priai aussi, de tout mon cœur. Je demandai à Dieu de protéger ma vie, de me conduire par la main vers le bonheur qui me paraissait devoir être, pour moi, en ce monde, dans l'affection de Phi-

lippe et notre mariage. Je priai surtout d'intention, les formules ne venaient guère à mes lèvres. Le pèlerinage chantait des cantiques, beaux, surtout, parce que répétés par des centaines de voix, avec une conviction touchante; et moi à qui la musique, même la plus simple, parle si vivement, j'étais doucement émue, dans un recueillement intime et ravi, et je laissais plutôt Dieu lire en mon âme que je ne lui exposais mes besoins.

La messe et mes dévotions finies, je ne voulus pas quitter Fourvières sans une visite à la vieille chapelle, celle d'antan, qui a conservé la statue vénérée, entourée de naïfs *ex-voto*, et en laquelle je me plais davantage qu'en la grandiose et luxueuse basilique. Dans l'humble sanctuaire, je sens Dieu plus près de moi qu'au milieu de ce temple superbe qui me laisse à l'esprit une image à laquelle correspond son style byzantin et ses décorations presque orientales : l'image des richesses du temple de Salomon.

Un vestibule le relie à la vieille église où la foule était moins compacte, mais encore plus recueillie. J'y achevai ma prière en regardant les béquilles des boiteux guéris, les bâtons des aveugles qui y voient désormais, et ces témoignages de vœux exaucés me donnèrent confiance. Ce fut donc l'âme sereine, le cœur léger que je quittai la chapelle et, sous cette impression, avant de redescendre, je voulus revoir ce panorama, unique au monde, dit-on, qui, du coteau de Fourvières, se déroule sur Lyon et ses environs, afin d'emporter dans les yeux une vision égale en charme à la quiétude que j'emportais dans ma pensée.

Je vins donc m'accouder, à gauche de la basilique, à la balustrade de pierre qui borne le coteau où elle est bâtie. Le ciel était devenu d'une pureté merveilleuse, la lumière était exceptionnellement vive et claire et les horizons très nets. A mes pieds, immédiatement, c'était la rampe de verdure qui descend de Fourvières à la ville et dont le boisement intense est piqué de-ci, de-là, par les murs blancs, les toits gris des maisons qui y sont disséminées. Ensuite, la Saône large, calme, miroitante d'argent sous le soleil, encadrant à gauche dans un vaste crochet la Croix-Rousse et ses collines. Au delà, est la presqu'île que nous habitons entre la Saône et le Rhône, et, au milieu des cons-

tructions qui la couvrent, la place Bellecour semble une trêve dans l'architecture des maisons serrées. Puis, c'est le Rhône qui se découvre d'abord entre les collines de la Croix-Rousse et les ombrages du Parc de la Tête-d'Or et entre dans la ville sous les auspices d'un paysage d'une fraîcheur délicieuse. Au-delà du fleuve, voici le Lyon commerçant : les Brotteaux et, plus à gauche, le Lyon ouvrier : la Guillotière. Et toutes les rues, toutes les avenues qui les traversent vont, remontant du fleuve vers la plaine, par des pentes très appréciées.

Enfin, comme cadre à cette perspective proche et bien connue, ce sont les montagnes lointaines du Jura, des Alpes, des Cévennes, du Beaujolais.

Que tout cela est grand, est vaste, est beau, et, de cette hauteur, paraît calme!... La distance dégage les choses de leur puérile agitation, et les sentiments humains de l'inutile empressement des préoccupations vaines et des petites exigences.

Je me serais volontiers attardée, car je trouve que ces beaux spectacles élèvent l'âme et la rapprochent de Dieu. Mon temps n'est ni compté ni précieux, mais... je ne puis abuser de celui de la femme de chambre!

Nous redescendons, il est tard. Mère est habillée et prête. On n'a encore rien vu de cette dormeuse de Lydie.

Le déjeuner, comme d'ordinaire, nous a tous réunis. C'est le moment des communications, car, en dehors des repas, nous voyons peu mon père, très absorbé par ses affaires.

— Thérèse, a-t-il dit à ma mère, il est temps que vous preniez une résolution pour votre villégiature d'été. Vous avez voulu attendre le retour de nos filles. Maintenant qu'il est effectué, il faut vous décider, je ne veux pas que vous restiez à Lyon par cette chaleur.

— Nous n'aurons pas moins chaud ailleurs qu'ici, où nous sommes confortablement installés et où nous pouvons nous préserver de toutes les températures extrêmes, répondit maman.

— Mais, à la campagne ou à la mer, vous jouirez d'un air plus pur, insista mon père. Où voulez-vous aller? Sur les bords de l'Océan, en Suisse, ou tout simplement dans une maisonnette aux environs?

— Vous ne nous suivrez ni à l'Océan, ni en Suisse?

— Ma chère amie, cette année, il m'est impossible de m'absenter.

— Eh bien! moi, dit maman, avec ce joli sourire qui la rend si séduisante, je ne veux pas vous quitter... Pierre!...

Mon père répondit par un sourire affectueux, lui aussi, à ce propos auquel l'intention et le regard qui l'accompagnait donnaient toute sa valeur de tendresse. Puis il reprit :

— Alors, ma chère Thérèse, il n'y a qu'une solution : la maisonnette aux environs. Voulez-vous que j'arrête celle du Vernay, que nous avons été voir ensemble?

— Euh! fit ma mère.

— Elle ne vous convient pas?

— Je vous avoue que je ne comprends pas pourquoi nous n'acceptons pas, tout bonnement, l'invitation des Pesquaire.

— Irions-nous deux mois chez eux?

— Pourquoi non? ils nous y ont engagés, ils le désirent, et je serais, pour ma part, beaucoup plus contente de passer ce temps avec ma sœur qu'isolée quelque part. Vous pourriez venir à Lyon, chaque matin, et en revenir chaque soir, avec Léon.

— C'est que nous sommes quatre.

— La villa est grande et, je vous le répète, Marie compte sur nous. Si nous n'y allons point, nous ne la froisserons pas, mais nous lui ferons du chagrin.

L'avis de maman prévaut toujours, et, bien que, visiblement, père eût préféré être chez lui, il est décidé que, d'ici très peu de jours, nous transporterons nos pénates chez mon oncle Pesquaire. Lydie est contente, parce que la maison est spacieuse, la propriété jolie, le pays agréable et très bien habité, parce que ma tante Marie est bonne pour elle et que mon oncle Léon l'amuse.

...Moi, je suis heureuse de passer six semaines sous le même toit que Philippe...

dimanche, 25 août, Collonges-Fontaines.

Voilà quinze jours que nous sommes installés à Collonges, quinze jours qui ont passé comme un rêve... Ne m'ont-ils pas laissé le temps d'écrire ici ? Je l'eusse trouvé, mais à quoi bon se regarder vivre quand il est si doux de se laisser vivre !

Ma tante Marie nous a reçus avec la plus grande amitié ; nous sommes casés à ravir, presque comme si nous étions chez nous, tant la maison est grande. L'aile gauche nous a été entièrement abandonnée. On ne se retrouve qu'aux heures des repas et pour la soirée ; ainsi comprise, cette vie commune, qui laisse à chacun toute sa liberté, est absolument charmante, et mon père lui-même s'en montre enchanté.

Quant à maman, le plaisir qu'elle éprouve à se trouver avec ma tante est indéniable. Elle aime être seule avec elle pour causer et, dans ces moments-là, nous-mêmes, ses filles, sentons clairement que nous sommes de trop.

Voilà encore un sentiment qui échappe à ma compréhension : être plus intime avec sa sœur qu'avec ses enfants ! Quel qu'il soit, nous le respectons et nous nous en allons errer, soit dans le parc, soit plus loin, en compagnie de Philippe. Il a repris toutes les chères habitudes de notre enfance, et ne nous quitte guère. Comme, autrefois, il partageait nos jeux, il partage maintenant nos promenades, nos causeries, et, que dis-je ? nous jouons encore, mais c'est au croquet ou au tennis. Nous montons aussi à bicyclette et il nous accompagne. Maman, qui ne tolérerait pas cet exercice à Lyon, nous laisse libres ici, en raison de l'isolement relatif de la campagne. Mon père et mon oncle, qui pourraient venir avec nous, n'en ont pas le temps. Tous les matins, ils partent pour Lyon où ils vont à leurs affaires et déjeunent. Ils ne reviennent que pour le dîner. Philippe, qui devrait les suivre et travailler avec eux, s'en dispense souvent.

— Je suis en vacances, donne-t-il pour prétexte. Et, laissant partir ces messieurs, il nous rejoint. Dernièrement, il y avait une fête à un village

voisin. Lydie brûlait du désir de la voir et cela m'eût aussi amusée.

On en parla.

— Elles peuvent y aller à bicyclette, fit mon oncle Léon.

— Si loin ! dit ma tante, toujours prudente.

— Si loin ? des *velocewomen* comme elles ! elles en ont pour trois quarts d'heure !

— Seules ? objecta maman à son tour.

— Je les accompagnerai, proposa Philippe.

Maman regarda ma tante.

— Est-ce bien convenable, avec un jeune homme ?

— Mon oncle Léon éclata de rire.

— Un jeune homme ! mais Philippe est leur frère !

Maman, qui, dans son ménage, a toute l'autorité, se soumet absolument à celle de sa sœur aînée. Elle la regarda donc et, ma tante ayant acquiescé à ce projet, mère le permit. Nous le réalîsâmes et nous amusâmes beaucoup.

Toute notre vie est sur ce pied et nos rapports avec Philippe entièrement *fraternels*. Je sens son sentiment d'affection pour moi tellement établi sur cette base que je me demande parfois, avec inquiétude, s'il subira en lui l'évolution qu'il a accomplie en moi, et si Philippe pensera jamais à faire de moi sa femme.

Ce n'est plus comme un frère que je l'aime, mais cette tendresse antérieure a donné à mon amour une confiance, un dévouement, une intimité qui, sans elle, lui eût, au moins au début, certainement manqué. Lui n'éprouve rien de cela. Je suis sa sœur, une sœur très chère de qui il se sent compris, apprécié, aimé aussi, et en qui il a confiance : c'est tout.

Pour Lydie, son sentiment est différent. C'est aussi une sœur, mais une petite sœur, une enfant sans importance, qu'on plaisante, qu'on choie, avec laquelle on s'amuse, mais à laquelle on ne se confie pas, avec laquelle on ne cause pas. J'ai donc la meilleure part de son affection, mais... mais... je voudrais plus encore !

Collonges-Fontaine, le 4 septembre 1901.

Nous avons assisté hier, mardi, au mariage de Marie-Térèse Plinchamp avec le baron d'Offerunt. Nous connaissons peu, Lydie et moi, cette jeune fille qui est notoirement notre aînée, mais elle est voisine de campagne de mon oncle et de ma tante l'esquaire, et notre séjour chez eux nous a valu une invitation que nos parents et nous avons acceptée.

Ce fut même, en quelque sorte, notre entrée dans le monde, car la réunion était extrêmement nombreuse. Aussi maman s'était-elle minutieusement occupée de notre toilette. Elle l'avait choisie avec le goût qui la caractérise et qui fait que, en toutes circonstances, elle est toujours habillée à merveille.

Nous avions des robes toutes blanches, en voile, un tissu fin, léger, souple, charmant. Elles étaient faites à ravir, quoique absolument simples. L'unique ornement était une originale ceinture, un peu haute, formant corselet, en comète de velours noir, et nous avions d'immenses chapeaux, tout noirs comme ceux des belles ladies de Gainsborough.

Naturellement, nos toilettes étaient pareilles et Lydie s'était coiffée, arrangée exactement comme moi, pour le plaisir d'embrouiller, par notre étonnante ressemblance, les gens qui ne nous connaissent pas parfaitement. Nous étions donc absolument semblables, ce qui faisait dire à ma petite sœur :

— Mon Dieu ! que je suis belle ! je m'en rends compte en te regardant.

Mon oncle Léon ne manqua pas cette occasion de nous plaisanter :

— Mâtin ! fit-il en nous voyant, sont-elles jolies ! mais je réclame un signe distinctif : un ruban rose à l'une, bleu à l'autre ; sinon, il y aura des méprises.

— Je ne demande que cela, fit Lydie.

— Qu'est-ce qui a répondu ? ajouta mon oncle, continuant sa facétie, est-ce Thècle ? est-ce Lydie ?

Philippe, lui, ne s'y trompa pas ; il vint droit à moi.

— Que tu es gentille, aujourd'hui, Thècle !

— Tu es bien sûr que c'est elle, observa mon oncle.

— Si j'en suis sûr ! répondit mon cousin, comment peut-on les confondre ? Alors, c'est qu'on n'a jamais regardé leurs yeux. Les tiens sont profonds, Thècle, il y a dans tes prunelles claires tout un monde caché, très caché, de pensées intimes, très secrètes, que nul ne soupçonne, et de la tendresse, aussi, se fond avec leur douceur.

— Et dans les miens, fit Lydie, venant lui mettre sous le nez son gracieux visage, en écarquillant ses jolis yeux couleur noisette, qu'y a-t-il ?

— Rien de mystérieux, lui répondit Philippe, rien de profond, rien que du rire, de la joie. Tes yeux, Lydie, sont faits pour rester secs toute la vie.

— Tant mieux ! fit Lydie, je préfère rire que pleurer...

Et je pensais que Philippe ne s'était point mépris, que les yeux de Lydie resteraient secs toute la vie, non, comme il le croyait, parce que les épreuves et les difficultés de cette même vie lui seraient épargnées, mais parce que sa nature personnelle lui en rendrait la plupart indifférentes. Les misères humaines, ne les mouilleront pas non plus, parce qu'ils s'en détourneront. Lydie — et c'est peut-être heureux pour elle — n'est ni très sensible ni très affectueuse !

Nous montâmes en voiture. Les deux landaus : celui de mon oncle et celui de mon père. Dans le premier : mon oncle, ma tante, maman. Dans le second : mon père, Philippe et nous.

Lorsque nous arrivâmes à l'église du village où avait lieu la cérémonie nuptiale, elle regorgeait déjà de monde, de femmes élégantes, de jeunes filles en robes claires, d'hommes en toilette, de brillants uniformes ; car le marié appartient à l'armée. Nous eûmes beaucoup de peine à nous frayer un passage et à trouver des places ; mais, lorsque ce fut chose accomplie, je me rendis parfaitement compte de « l'effet » que nous faisons. Dans cette assistance si peu recueillie qui est celle de toutes les messes de mariage et qui fait que l'on semble, dès qu'on est réuni pour ce motif, oublier la sainteté du lieu où l'on se trouve, dans cette foule, donc, un murmure courut sur nos pas :

J'entendis nettement chuchoter :

— Qui est-ce ? qui est-ce ?

Quelques personnes répondirent :

— Mlles Dévaray, les filles du grand industriel.

Et l'on ajoute, en chœur :

— Ce qu'elles sont jolies ! quelle taille ! quel teint ! quels yeux ! quel chic ! qu'elles sont bien habillées !

J'entendis aussi, et cela me fit penser à l'esclave de Rome répétant auprès du char du triomphateur, son désenchantant : « Souviens-toi que tu es un homme », le dialogue suivant :

— Elles sont gentilles, ces petites filles, y a-t-il de la fortune ?

— Oui ?... Alors, elles sont délicieuses !

Lydie écoutait les propos flatteurs et en était rouge de joie. Ils me faisaient plaisir à cause de Philippe. Me voir ainsi appréciée, songeais-je, lui donnera peut-être la pensée de m'aimer ; il y a tant d'hommes auxquels il faut montrer le chemin de leurs admirations et de leurs amours !

Le cortège entra. La mariée n'était point belle, mais radieuse, à force de joie. Elle fait un mariage d'affection. Ah ! que je l'ai envie ! que je souhaite, dans le secret de ma pensée, monter, moi aussi, à l'autel, avec l'élu de mon cœur, avec Philippe.

Il était placé non loin de moi et ne paraissait nullement impressionné par une idée similaire. Au contraire, je le voyais gai, amusé, heureux, et toujours charmant. Le contraste de nos deux états d'esprit m'attrista un peu, moi qui voudrais lui être si étroitement unie ! Et je restai grave jusqu'à la fin de la cérémonie ; mais, alors, on revint au château, où un lunch exquis fut servi, par petites tables, sur les pelouses du parc, et le mouvement des allées et venues, les causeries, dissipèrent mes sérieuses pensées.

Il faut convenir que j'en eusse difficilement suivi le cours. Nous étions tellement entourées, Lydie et moi, qu'on ne nous laissait ni repos, ni trêve. C'était à qui se ferait présenter, nous comblerait de prévenances, d'hommages, de compliments.

Il me semble, si toutefois on arrive à se rendre compte de son attitude personnelle, que j'accueillis tout cela avec une gravité souriante, un peu froide quand même ; tandis que Lydie, absolument gri-

sée, prodiguait à tous ses coquetteries encourageantes et ses sourires provocants.

Ce qui ne l'empêcha point de me glisser à l'oreille cette moqueuse appréciation :

— Ma chère ! nous sommes classées : filles à marier et héritières. Les mamans nous guignent autant que les jeunes gens.

Après le lunch, on dansa sur l'herbe. Philippe vint m'engager.

— Y a-t-il place pour moi, me dit-il, au milieu de tous tes courtisans ?

— La première t'est réservée, répondis-je, si tu veux l'occuper.

— Comment, si je le veux ? Mais c'est un plaisir et une gloire d'être distingué par la reine de la fête ; car, le clou de la journée, ce n'est pas la mariée, c'est toi.

— En tous cas, fis-je involontairement, elle a la meilleure part.

— Pourquoi ?

— Elle est heureuse, elle est aimée !...

— Et tu n'es pas heureuse, et tu n'es pas aimée ? Tout le monde a les yeux sur toi pour t'admirer, et tu comptes ici autant d'amoureux qu'il y a de jeunes gens.

— Oh ! fis-je, des amoureux comme cela !

— Qu'est-ce qu'il te faut donc ?

— Mieux que cela un homme qui m'aime comme M. d'Offertant aime Marie-Thérèse.

— C'est là ton rêve ? répondit-il, plaisantant.

— Oui, fis-je très sérieuse, le regardant.

— Eh bien, reprit-il d'un ton très dégagé, sois tranquille, il ne tardera pas à se réaliser, tu peux m'en croire.

Et nous nous mîmes à danser, moi, le cœur serré. Il ne m'aimerait donc jamais ?

A la fin de la journée, nous revînmes à Collonges en voiture, mais dans un ordre interverti. Mon père accompagna ma mère et ma tante, et mon oncle Léon, qui aime la jeunesse, monta avec nous et son fils.

— Eh bien, nous dit-il, dès que la voiture eut tourné le coin de l'avenue, à qui le tour, maintenant.

— Que voulez-vous dire ? releva Lydie, toujours prête à ces joûtes d'esprit et de gaîté qui amusent

mon oncle et lui plaisent, à elle-même, particulièrement.

— Je demande qui maintenant de vous deux va suivre l'exemple de Mine d'Offerunt?

— Il faut que je cède le pas à Thècle, fit Lydie avec un volontaire soupir et un petit air désolé à mourir de rire.

— Sans quoi tu le sauterai la première, tout de suite?...

— Bien sûr, fit Lydie, c'est si amusant de se marier!

— Pourquoi amusant!

— Mais pour être appelée madame, pour avoir de belles toilettes, sa voiture, sa maison, son jour; pour sortir seule, pour faire tout ce qui vous plaît.

— Et le mari, tu n'en parles pas?

— Mais si, j'en parle, ou plutôt, j'y pense. C'est amusant aussi d'avoir un gentil mari, élégant, joli garçon, qui fait vos quatre volontés.

— Vos quatre volontés! tu vas bien, ma nièce, et tu as sur le mariage des idées très modernes. Et toi, Thècle?

Je ne voulais pas plaisanter sur ce grave sujet, surtout devant Philippe.

— Moi, dis-je sincèrement, si je me marie, ce sera pour aimer mon mari et en être aimée.

— Oh! tu es une sentimentale, toi, fit mon oncle Léon, c'est très beau, mais, entre nous, vois-tu, ta façon de penser n'est pas plus pratique que celle de Lydie.

— Alors? fit celle-ci révoltée.

— Alors, reprit mon oncle, vous devrez rabattre l'une et l'autre de vos prétentions. Lydie, tu ne feras que deux volontés au lieu de quatre. Et toi, Thècle, tu aimeras et tu seras aimée quelques mois, mettons quelques années, par exception; puis, après cela, tu rentreras dans la loi commune d'une relative indifférence, qui n'exclut pas la bonne harmonie, au contraire!

Je ne répondis rien, Philippe pensait-il comme son père? Il me sembla que non, mais il ne le dit pas et on parla d'autre chose.

Collonges, 10 septembre

C'est la chasse maintenant, et nous voyons beaucoup moins Philippe, qui est passionné pour cet exercice. Plus de promenades avec lui, à pied, en voiture, à bicyclette, plus de longues causeries sous les arbres du parc, où nous allons travailler l'après-midi, plus de parties de tennis! Philippe part à l'aube, ne rentre jamais pour déjeuner, et quelquefois même pas pour dîner. Nous ne le voyons donc qu'en passant. Alors, il est, comme de coutume, aimable, charmant, mais je souffre et m'effraie en voyant le peu de place que je tiens dans sa vie et celle, immense, qu'il occupe dans la mienne. Si, déjà, son absence relative m'attriste, que deviendrai-je lors de notre séparation.

Elle commencera lorsque nous quitterons Collonges pour rentrer à Lyon. Mon oncle et ma tante ne s'attarderont pas longtemps après nous; mais, là-bas, nous ne serons pas sous le même toit et nous ne nous verrons pas tous les jours! Cela ne serait encore rien, mais il est question que Philippe aille, cet hiver, en Algérie, étudier les plantations de mûrier en vue d'établir l'élevage des vers à soie. Comment supporterai-je cette absence? J'ai pourtant du courage, mais je défaille à cette pensée... Ah! si nous étions fiancés, si je savais qu'il m'aime, certes, son départ me ferait souffrir, mais j'attendrais avec confiance son retour. Tandis que le voir s'éloigner au moment où j'essaie de conquérir son cœur!... Le voir exposé à rencontrer d'autres femmes, d'autres jeunes filles qui pourront le captiver, ce cœur dont l'obtention est le but de ma vie, qui pourront me le prendre, mon Philippe!... C'est ajouter aux tristesses de la séparation, les plus jalouses inquiétudes... Ah! encore une fois, s'il m'aimait! Mais m'aimera-t-il jamais?

Collonges, 15 septembre.

Suites inévitables et prévues de notre entrée dans le monde : une demande en mariage. Le lieutenant Charles d'Arnoldin, cousin de M. d'Offe-

runt. Joli garçon, bonne famille, bonne conduite, bons sentiments, avenir militaire, suffisante fortune.

C'est maman qui m'a transmis l'ouverture qu'on lui avait faite, et, chose bizarre, en abordant ce sujet, elle m'a paru plus froide, plus impénétrable que jamais. Il me semble qu'une mère qui parle d'avenir à sa fille devrait être toute tendresse pour appeler sa confiance, tout dévouement, pour aider à la réalisation de ses vœux. J'ai décidément une idée bien fausse des sentiments maternels !

Mais revenons à M. d'Arnoldin. Mère m'a traduit textuellement la démarche faite auprès d'elle, sans y ajouter un mot ni pour ni contre. C'est moi, alors, qui lui ai demandé :

— Que pensez-vous de cela, maman ?

— Je pense, Thècle, que tu es intelligente, réfléchie, sérieuse, que ton jugement est déjà formé et sûr, et que c'est toi seule qui peux et dois décider de ton avenir.

Un peu glacée par cette réponse, j'insistai :

— Pourtant vous ne me refuserez pas un conseil ?

— En matière si grave, je crois que si, mon enfant ; je ne voudrais pas prendre la responsabilité de ta décision. Je puis, et je le ferai, te renseigner sur les antécédents du jeune homme, sur sa famille, sur lui-même, t'éclairer sur le bon et le mauvais côté de ce parti, mais c'est toi seule, je te le répète, qui jugeras en dernier ressort.

— Et mon père ?

— Ton père, comme moi, te laissera libre. Du reste, tu lui en parleras.

— C'est inutile, je ne veux pas épouser M. d'Arnoldin.

— Quelles raisons donnerai-je de ton refus ? fit maman sans insister davantage.

— Les plus polies que vous trouverez. Dites que je ne veux pas me marier maintenant.

— C'est cela, approuva maman, visiblement contente.

Et je me demande encore aujourd'hui pourquoi elle était en principe et, sans me le dire, opposée à ce projet, car elle l'était.

Mon père ne m'en toucha qu'un mot, le soir

même, après le dîner. Il m'entraîna un instant sur la terrasse et, s'isolant avec moi, commença :

— Ta mère m'a dit que tu ne voulais pas épouser M. d'Arnoldin ?

— Elle vous a dit vrai.

— Il ne te plaît pas ?

— Pas plus que cela.

— C'est un parti convenable, tu le sais ?

— Je le sais.

— Et cela n'ébranle pas ta résolution ?

— Non, dis-je, je ne veux pas me marier avec lui.

— Tu as peut-être raison, conclut mon père, rentrant au salon.

Et cette énigmatique réponse m'eût encore plus intriguée si je ne l'avais crue dictée par l'influence de maman et émanant, par conséquent, de la même source mystérieuse.

En nous voyant revenir dans l'appartement éclairé où tout le monde était réuni, mon oncle Léon demanda à papa :

— Eh ! Pierre, que signifie cet aparté et quelle secrète communication avais-tu à faire à ta fille aînée ?

— Je le sais, moi, répondit l'indiscrette Lydie.

— Ah bah ! fit mon oncle qu'elle amuse toujours, raconte-nous cela.

— Papa, continua Lydie, est allé entretenir Thècle de la demande en mariage qu'elle a reçue ce matin.

— Une demande en mariage, fit mon oncle Léon, sursautant, déjà ?

Tante Marie parut aussi surprise et contrariée.

— On est demandée à tout âge, dit-elle ; Thècle est trop jeune pour se marier.

— Trop jeune, releva Lydie, mais elle a vingt ans !

— Tu as l'air joliment pressée de te débarrasser de ta sœur, lui fit observer mon oncle Léon.

— Absolument, répondit l'espiègle.

— Et pourrait-on savoir pourquoi ?

— Certes ! Décemment, je ne puis me marier avant Thècle qui est l'aînée. Si elle tarde, je devrai forcément tarder aussi. Et cela m'ennuie, je ne veux pas qu'on mette dans mes publications « fille majeure », je veux être mariée à vingt ans.

— Comme tu y vas ! fit mon oncle ; pour une

vocation, c'est une vocation. Et, continua-t-il, ne pourrions-nous savoir, sous le secret, qui recherche Thècle ?

— Mon Dieu ! fit maman, c'est peut-être une indiscretion que de le dire, mais, entre nous, elle ne tire pas à conséquence. C'est M. d'Arnoldin qui m'a fait demander la main de Thècle, par l'entremise des Plinchamp.

— M. d'Arnoldin, répéta mon oncle Léon, c'est un joli parti.

— Pas pour Thècle, interrompit vivement Philippe qui lisait ou semblait lire tout en écoutant. Je le connais très bien, il ne peut convenir à ma cousine, il n'a aucun de ses goûts, aucune de ses idées, ce serait un mariage très mal assorti où elle souffrirait beaucoup.

— Tu te prononces bien vite, lui fit remarquer son père, tu ne sais pas l'avis de Thècle.

— S'il était favorable, j'essaierais de l'en faire changer.

— Tu n'auras pas cette peine, repris-je, j'ai refusé.

— Tu as bien fait, riposta-t-il.

— Et pour quelles raisons as-tu refusé ? me demanda ma tante.

— Pour celle que vous-même donniez tout à l'heure, tante Marie, je ne veux pas me marier maintenant.

— C'est tout à fait sage et raisonnable, approuva-t-elle avec cette autorité que sa dignité de sœur aînée lui confère sur maman et sur nous tous.

Mon oncle Léon se rangea aussi à cet avis.

Quel motif avaient-ils donc, les uns et les autres, pour souhaiter me voir refuser ce mariage, je me le demande ? Ce désir était unanime, partagé par tous, même par Philippe, et c'est là ce qui me fut le plus doux, la vivacité avec laquelle, sans savoir mon sentiment, il s'était montré opposé à ce projet.

Serait-ce donc qu'il pense... à me garder pour lui ?...

Un moment, j'ai eu la délicieuse impression qu'il m'aimait... Était-elle justifiée ?...

Lundi, 16 septembre.

Mon vague espoir de l'autre jour s'est vite envolé. C'est par pure et désintéressée affection fraternelle que Philippe n'aurait pas voulu me voir épouser un homme qu'il ne croit pas fait pour me rendre heureuse. D'amour, il ne m'aime pas, il est même près d'aimer ailleurs.

Oh ! que j'ai souffert à cette confidence ! C'était tantôt, dans le parc, après déjeuner. J'étais allée m'asseoir sous le grand tilleul, là où nous travaillons l'après-midi ; seule, car Lydie étudiait son piano. Philippe vint me rejoindre. Vivrais-je cent ans que, toute ma vie, je me souviendrais de cette heure-là, car c'est vraiment ma première heure douloureuse ; devant celle-là, toutes les autres, les précédentes, s'effacent et disparaissent dans leur puérilité.

La température était excessive, il y avait dans l'atmosphère, malgré l'éclatant soleil, comme une buée de chaleur. Sous le grand tilleul, dont les branches traînent sur le gazon, un peu de fraîcheur régnait. Pourtant, j'avais retiré mon chapeau et l'avais posé sur l'énorme tronc d'arbre qui, coupé à environ un mètre du sol et conservé en quelque sorte par curiosité en raison de ses proportions, sert de table rustique. Je brodais un napperon à fil tirés que je destine à tante Marie. Très appliquée à mon ouvrage, et le rideau des branches de tilleul cachant la perspective d'alentour, je n'avais pas vu venir Philippe, pas entendu, non plus, sur le sable fin de l'allée, d'abord, puis sur le velours de la pelouse, le pas léger de ses fins souliers jaunes. Soudain, je sentis, par derrière, quelque chose m'effleurer la joue, quelque chose comme une mouche importune. A plusieurs reprises, je la chassai, elle revenait toujours ! Relevant la tête, enfin, pour m'expliquer son insistance, je vis, tout auprès de mon visage, un long brin d'herbe menu et flexible. Je compris alors et, me retournant tout à fait, j'aperçus, caché derrière le tilleul, ce grand enfant de Philippe qui riait de toutes ses jolies dents.

— Y as-tu « coupé » ? me dit-il, revenant à son

jargon de collégien auquel le ramenait ce jeu de notre enfance. As-tu assez cru que c'était une mouche? L'as-tu assez repoussée, cette bestiole absente?

— C'est vrai, répondis-je, riant aussi, j'ai été absolument attrapée.

— Aussi tu semblais si absorbée par ton travail... ou par tes pensées... Voyons, franchement, qu'est-ce qui te captivait à ce point? Était-ce cette broderie, était-ce... un rêve?

— Peut-être les deux, fis-je, la broderie n'occupe que les doigts : l'esprit est libre et vagabonde quelquefois.

— A quoi peuvent rêver les jeunes filles?... à leurs anciennes poupées, à leurs présents chiffons, à leurs futurs maris?

— Tu nous crois bien frivoles?

— D'abord ce ne serait pas, permets-moi de te le faire observer, de la frivolité que de rêver à ton futur époux. Et puis, ce que j'en dis, c'est pour plaisanter. Que Lydie rêve poupées et chiffons, c'est de son âge, toi, tu es plus sérieuse.

— Allons! dis-je, tu en conviens, c'est heureux!

— J'en conviens, reprit-il, et j'en conclus que si tu es trop sage pour avoir l'esprit occupé des futilités qui encombrement celui de ta sœur, tu as d'autres idées... Si nous écartons les poupées et les chiffons, c'est donc au mari que tu penses?

— Peut-être, fis-je franchement.

— Serait-ce à M. d'Arnoldin, pour le regretter?

— Grand Dieu, non!

— A qui alors?

— Tu es bien curieux!

Je riais en répondant cela et pourtant mon secret me brûlait les lèvres. Ce n'est point à la femme de parler la première, sinon avec quel plaisir je lui eusse répliqué : A qui je pense? à toi!

La suite prouvera à quel point j'ai bien fait de résister à cette folle tentation.

A ma réponse évasive, il me regarda bien en face. Il s'était assis sur le tronc d'arbre, vis-à-vis de moi, et, ayant pris mon chapeau, le tournait et le retournait en tous sens.

— Tu me trouves curieux, fit-il, que dirais-tu si je te posais une autre question?

— Cela dépend... de la question.

— Prends garde! tu m'encourages à l'indiscrétion.

tion. Que dirais-tu donc si je la poussais jusqu'à te demander si tu aimes... d'amour?

J'étais émue à mourir et je me sentis devenir toute blanche et toute tremblante.

— Je dirais, fis-je hésitant, je dirais... je te demanderais plutôt le but d'une telle question.

Mais lui, insouciant:

— Pour savoir, fit-il. Vos cœurs de jeunes filles, si fermés à nous autres, qui ne les pénétrons jamais, m'intéressent, je voudrais apprendre ce qui s'y passe.

— Pourquoi? demandai-je encore.

— Pour connaître les sentiments que nous vous inspirons.

Je défaillais, me demandant si je touchais à l'heure tant désirée de l'aveu.

— Quel plaisir peux-tu prendre à cela?

— Savoir s'ils répondent aux nôtres, si une jeune fille s'aperçoit vite qu'elle est aimée ou sur le point de l'être, et si, avant même qu'on ait osé le lui dire, une mystérieuse attirance vient l'en prévenir.

— Philippe, fis-je, folle de joie anticipée, Philippe, pourquoi me dis-tu cela?

— C'est assez parler par énigmes, reprit-il rondement, et autant te faire mon entière confiance : je crois, je n'en suis pas encore sûr, que j'aime Nelly Dupraz, et je me demande anxieusement si je suis sur le chemin de son cœur.

Comment ne suis-je pas morte à cette déception encore plus dure après cette espérance?

Pourtant j'eus le courage de lui répondre, peut-être soutenue par la jalousie inséparable de toute passion vraie :

— Tu aimes Nelly Dupraz? Eh bien, tu as là un drôle de goût! Elle est rousse!

— Rousse! fit-il fâché, tais-toi! c'est de l'or en fusion que sa chevelure. Et quel teint! quelle merveilleuse carnation.

— Une peau de rousse, fis-je méchamment, c'est la compensation de ces toisons dorées.

— En tous cas, c'est bien joli, reprit-il, et les beaux yeux noirs là-dessous... ce sont eux qui m'ont ensorcelé.

— En effet, c'est du sortilège, car je ne trouve pas Nelly assez séduisante pour justifier ton subit engouement.

— Pas séduisante ? tu es difficile ! Il est évident qu'elle n'est pas aussi jolie que toi, mais les beautés comme la tienne ne courent pas les rues et, à leur défaut, les Nelly ont bien leur charme.

Puis, se remettant à plaisanter, avec une mobilité d'esprit qui me rassura un peu sur la puissance de son sentiment, il ajouta :

— Faute de grives, on prend des merles, ma petite Thècle.

Pourquoi « faute de grives », pensais-je à part moi ? pourquoi les dédaigner, ces pauvres « grives » ? Je n'osai, bien entendu, le dire tout haut, mais, presque malgré moi, je continuai :

— En fait de merle, ce n'est toujours pas le merle blanc que tu as trouvé là ! Nelly est vaine, frivole, coquette.

— Assez ! assez ! fit-il vivement et en riant. Voyez-moi ces bonnes petites camarades, comme elles s'arrangent l'une l'autre ! Ma parole ! tu serais, par impossible, jalouse de Nelly que tu n'en dirais pas plus.

Cette réflexion me fit rougir jusqu'à la naissance des cheveux, mais j'eus le sang-froid de répondre :

— Si la jalousie dictait mes paroles, j'aurais, je crois, assez d'empire sur moi-même pour les retenir sur mes lèvres ; mais tu m'as dit que tu désirais être éclairé sur les sentiments de cette jeune fille, je t'apprends ce que j'en sais, me rappelant qu'à propos de M. d'Arnoldin, tu m'as rendu le même service.

— Alors, c'est un prêté pour un rendu, fit-il, gaiement. Parlait, il ne me reste qu'à te remercier, mais je t'en prie, ménage un peu Nelly Dupraz, car, en débinant M. d'Arnoldin, j'abondais dans ton sens, tandis qu'il pourrait bien se faire que cette jolie rousse, puisque tu l'appelles rousse, devint ta cousine.

— Tu te marierais à présent ? fis-je, déchirée à cette pensée.

Il rit de nouveau :

— Pas dans six semaines, ni dans six mois, mais dans un an ou deux.

— A la bonne heure ! fis-je, inconsciemment heureuse de ce répit. D'ici là, Nelly sera mariée, ou tu auras changé d'avis.

— Décidément tu lui en veux ! fit Philippe.

Et sans que je sache si c'était de sa part légèreté

ou ennui secret de ma désapprobation, il cessa la conversation sur ces mots.

— Alors, quand je me marierai, je te consulterai, ce sera toi qui me choisiras ma femme, et, de ta main, je la prendrai les yeux fermés.

Puis, sans me laisser répondre, ayant vu son chien favori qui passait au loin, brusquement, il me quitta, le sifflant pour le faire rentrer au chenil.

Et je restai seule, désabusée, désolée.

Pourquoi prendrait-il une femme de ma main et ne pense-t-il pas à moi-même ? Pourquoi me trouve-t-il belle et aime-t-il une jeune fille moins jolie, il en convient lui-même ?

Pourquoi ? Pourquoi ? Je serais sa sœur qu'il n'agirait point autrement. Quel mystère y a-t-il en tout ceci ? S'éclaircira-t-il jamais ? Si la Providence ne le permet point ; si Philippe n'est pas pour moi, qu'au moins je sois préservée de la douleur de le voir malheureux avec une femme vaine et perfide comme cette mauvaise Nelly !

Collonges, samedi, 21 septembre.

Il est éclairci, le mystère, le terrible mystère qui brise toute ma vie. J'ai été si ébranlée de sa révélation que, le soir même, la fièvre m'a prise ; j'ai passé deux jours au lit, et, tantôt, à midi, lorsque je me suis levée pour la première fois, j'ai regardé dans ma glace l'autre Thède née de ces jours de douleur. Car la première, l'heureuse Thède qui, il y a deux mois à peine, rentrait du couvent pleine de joies, d'espérances, d'illusions, celle-là est morte, tuée par la déception poignante, l'inexorable réalité à laquelle s'est heurté le rêve qui la faisait vivre...

Mais pourquoi dire tout cela, pourquoi tarder à raconter la catastrophe où, en secret, ont sombré ma jeunesse et mes espérances, mon amour, presque ma vie ?... Ma plume se refuse à en renouveler la souffrance en la retraçant. Pourtant il le faut, il faut que je me place en face de la véritable situation qui, désormais, m'est faite et que je m'y habitue.

C'était donc mercredi... Nous dînions en famille.

dans la grande salle à manger dont les fenêtres, restées ouvertes en raison de la chaleur, laissaient venir à nous des parfums de roses. Philippe rentrait de la chasse, il était particulièrement joyeux, ayant fait grand carnage. Mon père et mon oncle, qui avaient passé la journée à Lyon, racontaient les nouvelles qu'ils y avaient apprises.

— A propos, dit tout à coup mon oncle, j'oubliais ! Un événement sensationnel qui intéressera plus ces dames que nos potins d'usine : Mlle Chaudeleure se marie.

— Marguerite Chaudeleure ? fit maman, intéressée.

— Contre qui ? observa cette mauvaise langue de Philippe.

— Vous ne devinerez jamais ! dit mon oncle, enchanté de son petit effet et le prolongeant.

Plusieurs noms furent mis en avant, car Mlle Chaudeleure est une riche héritière, très courtisée, qui, à l'étonnement général, tardait à faire un choix.

Mon oncle se taisait toujours.

— Eh bien, finit-il par dire, voyant que l'attente épuisait l'intérêt, elle épouse Noël Lefrais.

— M. Lefrais ! s'exclama mon père, mais c'est son cousin germain !

— Précisément, dit mon oncle.

— Quelle folie ! fit papa, est-ce qu'on épouse son cousin germain ! Voilà une chose à laquelle je ne consentirais pas, si je m'appelais M. Chaudeleure.

Déjà une sueur froide me montait au front. Elle y perla lorsque j'entendis mon oncle répondre :

— Moi non plus, je n'y consentirais pas. Ces mariages de famille ont parfois de si tristes résultats que, pour rien au monde, je ne voudrais voir mon fils s'y exposer. J'en ai vu de trop pénibles exemples !

Maman, à son tour, reprit, — et ce fut pour moi le coup de grâce :

— Je suis absolument de votre avis, Léon, et je trouve que, puisque l'Eglise proscrit ces unions, — ne s'y prêtant que sur l'insistance des partis et dans des conditions spéciales, — il est sage de respecter cette loi.

— Je partage ton opinion, Thérèse, dit ma tante ;

pourtant tous les mariages de cousins germains ne tournent pas mal, ainsi...

Elle cita plusieurs exemples, mais ne fut point entendue.

— Ce sont des exceptions, lui cria mon père.

— C'est la chance, fit mon oncle.

— On ne peut se baser sur des isolés pour juger cette chose si grave, fit maman.

Ma tante était déjà vaincue dans sa timide opinion, lorsque Philippe intervint, toujours gaie-ment, lui !...

— Voilà, dit-il, une drôle de discussion où tout le monde est d'accord et où vous apportez tous, pourtant, la chaleur d'une controverse ou d'un fait nouveau. Cependant, il y a bien dix ans que nous savons vos idées là-dessus, et au moins autant que vous vous les êtes réciproquement communiquées, vous assurant ainsi de leur similitude...

— C'est le mariage de Mlle Chaudeleure qui leur donne un regain d'actualité, releva mon oncle Léon, car, vraiment, non, vraiment, cela passe les bornes ! Épouser Noël Lefrais ! Parole ! Chaudeleure a perdu la tête !

Le sang m'était monté aux joues et me bourdonnait dans les oreilles, m'empêchant d'entendre. Pourtant, à travers les ondes d'un bruissement qui m'assourdissait, je perçus la voix de Lydie qui disait à Philippe, avec son étourderie habituelle :

— Vois-tu, monsieur mon cousin, tu voudrais m'épouser, que tu ne le pourrais pas !

— T'épouser ! fit-il en riant, quelle imagination dévergondée ont ces petites filles !... Est-ce qu'on épouse sa sœur ? Et n'êtes-vous pas des manières de sœurs pour moi ?... Ah ! fit-il d'un air scandalisé à plaisir, je n'aurais jamais eu une idée pareille, moi !...

Et il me sembla que, pendant que Lydie, piquée, rougissait très fort, maman et ma tante échangeaient, en me regardant, un signe d'intelligence.

Auraient-elles donc deviné ?... Non, c'est impossible, une hallucination de mon pauvre esprit blessé m'a fait croire cela. Mon secret, né au plus intime de mon être, et à personne confié, mourra avec moi dans son intégrité inviolée. Nul ne saura que j'aimais Philippe...

Je parle au passé, déjà, car je veux le chasser de

mon cœur, cet amour condamné, et n'y laisser vivre que la sainte et pure affection d'une sœur.

Tout m'est expliqué, maintenant, je comprends pourquoi Philippe ne m'a jamais regardée qu'avec des yeux de frère, pourquoi il n'a jamais pensé à faire de moi sa femme. Je le lui ai entendu dire : voilà dix ans qu'il sait les idées de nos parents sur les mariages entre cousins germains. Il les a admises sans discussion, car elles ne froissaient aucun de ses sentiments intimes, ne contrevenaient à aucun de ses désirs. Il y a accoutumé son esprit, et les accepte, toujours sans discussion, comme moi je m'y soumetts sans murmure. Mais, tandis que son cœur, préparé par une longue initiation à la fraternité que nous imposent les vues de nos parents, n'en reçoit aucune atteinte, le mien qui, non prévenu, s'était engagé dans une voie fausse, en revient brisé...

J'avais pu, ignorant l'obstacle qui nous séparait, et me croyant en présence de la seule indifférence de Philippe, souhaiter la vaincre. Je me retire de la lutte, avant même de l'avoir engagée. J'aurais pu essayer de le conquérir sur lui-même, et même de le disputer à une autre femme ; jamais je ne tenterai de fléchir la résolution de nos parents.

Je n'aimerai plus, d'amour, Philippe, mais je n'aimerai jamais personne. Mon cœur s'était donné, je le reprends : non pour une nouvelle tendresse : après Philippe je ne pourrais aimer personne. Je ne pourrais davantage me marier, car nul, après lui, ne saura me plaire ni m'inspirer confiance. Je veux le garder fermé, ce cœur qui, sans qu'il le sache, a été tout à lui, et demeurer, jusqu'à la mort, fidèle à cet amour unique en lequel j'avais mis ma vie.

Je sais bien les souffrances qui me sont réservées. D'avance, j'en devine le calvaire : Philippe aimant une autre femme, l'épousant, partageant sa destinée et, par elle, heureux... J'espère arriver à purifier assez ma tendresse pour me réjouir du bonheur qu'une autre lui donnera. Et j'y serai aidée par ce sentiment, — très doux au milieu de mon chagrin, — que pas une ombre n'est venue obscurcir ma secrète affection pour Philippe. Je n'ai pas eu la douleur de sa trahison, ni même d'être par lui dédaignée. S'il a passé à côté de mon

amour sans le voir, c'est qu'en tant que jeune fille libre, en tant que fiancée, je n'existais pas à ses yeux. Il a vu en moi la cousine germaine, presque la sœur, que l'on n'aime pas ainsi, que l'on n'épouse pas. Et si ses vœux ont été à d'autres, c'est que, pour lui, j'étais cet impossible qu'on ne considère même pas...

Eh bien, c'est pour moi une douceur très grande, une consolation de songer à cela, de songer qu'il ne m'a préféré personne et que j'occupe en son cœur, dans le rang des tendresses permises, une place enviable et choisie, qui me donne sa confiance et une large part de son affection et de son estime.

22 septembre.

J'ai cessé d'écrire hier, brisée que j'étais par le douloureux effort de redire ma souffrance. Et cet effort, je n'étais pas encore capable de le tenter, car, à peine avais-je fermé mon cahier, que la fièvre m'a reprise et que j'ai dû me recoucher.

Maman, qui m'avait laissée seule toute l'après-midi, — suivant son principe que rien ne calme, ne repose, ne rétablit comme la solitude et le silence, — est venue voir, un peu avant le dîner, si je me préparais à descendre. Elle m'a trouvée au lit. Elle en a paru impressionnée, contrariée surtout.

— Quelle drôle de chose ! a-t-elle fait, toi qui n'as jamais rien ! Je vais envoyer chercher le médecin.

Je m'en suis déridée, à quoi bon ? Je sais bien ce qui me rend malade, mais je ne puis ni ne veux le dire... Je ne puis le dire?... A une mère, — tant, à ma mère ? Et ce serait si apaisant, il me semble, de le confier ce gros secret qui m'étouffe, de pleurer sur le sein maternel, d'y rouler ma pauvre tête meurtrie et de recevoir de ces doux baisers, de ces tendres paroles qui consolent, encouragent et dont, dit-on, toutes les mères ont le secret.

Toutes les mères?... pas la mienne. Jamais je n'ai senti, comme en ces jours d'épreuve, combien son cœur est loin du mien.

Non que je veuille l'accuser ! Dieu m'en garde ! car ce serait presque un sacrilège. Elle est pour moi bonne et dévouée autant qu'on peut l'être. Jamais je n'ai eu à souffrir, ni de son caractère, ni de son humeur. Je ne me rappelle pas l'avoir vue se fâcher contre nous. Elle a été et est encore plutôt indulgente que sévère. Si elle nous a reprises, comme c'était son devoir de le faire, ses reproches ont toujours été ouatés de douceur. Elle ne nous a jamais refusé ce qui pouvait nous être salulaire, utile ou agréable, lorsqu'elle pouvait nous le donner, même aux dépens de ses propres préférences. Elle a toujours cherché à nous faire plaisir, à nous rendre la vie douce, facile, charmante. De quelque côté que l'on examine sa conduite on ne peut que dire d'elle : c'est une excellente mère, une mère parfaite.

Oui, mais ce n'est point une tendre mère, une de ces mères avec lesquelles les enfants sont en complète communion de sentiments et dans la plus confiante des intimités. Une de ces mères auxquelles on épanche son cœur. Une de ces mères comme il m'en faudrait une dans ma détresse : une « maman ».

Je songeais à tout cela, — couchée dans cette jolie chambre rose et verte qui, à Collonges, est la mienne, — hier soir, après que ma mère, s'étant assurée que rien ne me manquait, fût descendue pour dîner et passer la soirée au salon. Et je me plaisais à m'imaginer ce qui arriverait si je lui faisais ma confidence. Comment, à cet énoncé, ses traits se durciraient, ainsi que lorsqu'elle prononce un blâme quelconque. Comment ses jolis yeux bleus, si caressants d'ordinaire, deviendraient fixes et sévères... et le pli désapprobateur de ses lèvres.

Et ce qu'elle me dirait d'une voix volontairement douce, mais dont je percevrais quand même l'âpreté :

« Ma petite Thècle, tout ceci est très fâcheux, très malheureux, et je te plains beaucoup, mais laisse-moi te dire que c'est de ta faute.

« Pourquoi avoir lâché la bride à ton imagination, t'être entretenue d'idées romanesques, de rêves chimériques ? Ce n'est point là ce que tes maîtresses et moi t'avons enseigné. Nous t'avions appris que la réserve de la jeune fille ne doit pas être seulement apparente, mais réelle, qu'elle doit

se garder des sentiments exaltés, comme elle se garde de leur manifestation, et attendre sagement, dans le calme d'une pensée sérieuse et chaste, que l'heure de son établissement soit venue, que ses parents aient dirigé ou éclairé son choix, pour s'attacher à son futur époux. Si tu nous avais crus, si tu avais suivi le chemin tracé, tout ceci n'arriverait pas aujourd'hui. »

Voilà ce qu'elle me dirait, sans doute, et la raison parlerait par sa bouche... Mais cette raison, en ce moment, me ferait mal. Ce qu'il me faudrait, ce serait un baiser de tendresse maternelle, une larme de pitié; puis, plutôt qu'un reproche même mérité, un réconfort :

« Console-toi, va, tu n'es pas sans affection, ta mère, qui te chérit, t'aidera à oublier, à espérer... »

Que sais-je, moi ?

J'ai pensé à tout cela très longuement, puis j'ai pleuré.

Vers neuf heures, Lydie est entrée sur le bout des pieds.

— Dors-tu ? a-t-elle fait à demi-voix.

— Non.

— Comment vas-tu ?

— Pas plus mal.

— As-tu besoin de quelque chose ?

— Non, merci.

— Je me suis échappée, tu sais, on ne voulait pas me laisser monter de peur que tu ne commences une maladie; alors, pendant le café, j'ai filé... Ne dis pas que je suis venue !

— Non, mais sauve-toi, merci.

Elle veut m'embrasser.

— Et la fièvre ? lui dis-je.

— Pfff ! fit-elle, je m'en moque un peu. Mais qu'as-tu donc pour être malade comme cela ?

— Je crois que c'est la chaleur, dis-je.

On entendit un bruit de voix dans l'escalier, et Lydie s'enfuit en tourbillon, me jetant ces mots :

— Voilà maman ! Chut !

C'était elle, en effet, elle s'informa de ma santé, s'assura de ma température, disposa ma veilleuse, des boissons fraîches près de mon lit, puis, me baisant au front, s'en fut, me recommandant de dormir ou d'appeler si j'avais besoin de quelque chose.

Je n'ai fait ni l'un ni l'autre.

23 septembre.

Je me suis raisonnée. Il n'y a pas à discuter, mon cœur et ma vie sont brisés, mais est-ce courageux de rester, comme je le suis depuis trois jours, écrasée sous la souffrance? Est-ce du courage, est-ce même de la résignation? Je ne le crois pas. C'est une passivité presque coupable, qui vous aplatit sous le coup porté, sans aucune réaction, entretenant la pensée de sa douleur jusqu'à en augmenter le fardeau, quitte à succomber sous son poids. C'est ce que je suis en train de faire, mais je ne veux pas continuer. Je ne veux pas me consoler, mais je veux me distraire, pour supporter ma peine sans défaillance. Je veux être forte. Le bonheur retranché de ma route doit-il m'empêcher d'y marcher droit, la tête haute, y faisant le plus de bien que je puis, me rendant, autant que cela sera en ma puissance, secourable et utile aux autres? Non, et ce sera là le but d'une vie qui n'en a plus, l'avenir d'une jeunesse qui a vu le sien sombrer dans l'inexorable présent : être bonne et, à tous, bienfaisante.

Il est des désespoirs, comme le mien, qui jettent les jeunes filles au cloître. Je ne m'en crois pas la vocation. J'estime trop grand, trop haut, trop sublime l'état religieux, pour y chercher, sans y avoir été autrement appelée, un refuge contre la douleur humaine. Je travaillerai aussi, si je le puis, à la vigne du Seigneur, mais dans mon champ d'action.

Et bientôt, dès notre retour à Lyon, j'organiserai ma vie dans ce sens.

Pour le présent, il suffit d'en avoir pris la résolution et de m'y acheminer tout doucement.

Le premier acte en ce sens a été, ce matin, de me lever vers dix heures, de faire ma toilette, de classer autant que possible la cruelle et obsédante pensée, et de descendre déjeuner.

Tout le monde était réuni dans le hall. Mon entrée a fait sensation : on s'est précipité à ma rencontre :

— Ressuscitée ! s'est écrié mon oncle Léon, voilà notre belle ressuscitée !

Philippe, le premier, s'est avancé ; il a pris mes mains, qui ont tremblé dans les siennes.

— Que te voilà pâle ! m'a-t-il dit. —

— Ce n'est pas étonnant, ai-je répondu, la fièvre, la diète...

On s'occupait de moi plus que je ne l'eusse voulu, dans ma crainte de laisser pénétrer mon intime secret ; pourtant, ces témoignages d'affection m'étaient doux, surtout ceux de Philippe, car, enfin, il m'est bien permis d'en jouir, de cette tendresse fraternelle qu'il a toujours eue pour moi, et qu'il aura toujours, je l'espère.

Après le repas, on fit des projets pour l'après-midi.

— Qui restera avec Thècle ? demanda ma tante Marie.

— Moi ! dit spontanément Lydie. Je lui lirai de jolies histoires, je lui ferai de la musique.

— Non, dit maman, avec son habituelle décision, non, Lydie ; tu es animée des meilleures intentions, mais tu es trop remuante pour faire une bonne garde-malade, et je crois que Thècle a surtout besoin de calme et de repos. C'est moi qui lui tiendrai compagnie, pendant que vous irez tous faire la promenade en question.

— Ma chère amie, intervint papa, c'est vous priver, je ne voudrais pas cela.

Ne pas vouloir qu'une mère soigne sa fille ! voilà encore une de ces choses que je ne m'explique pas. Mais, pour mon père, maman est une idole qu'on ne devrait servir qu'à genoux. Elle n'en joue pourtant pas le rôle, et a répondu très gentiment :

— Vous plaisantez ! vous allez m'empêcher d'accomplir mon devoir, à présent ; je vous prévienne, a-t-elle ajouté avec enjouement, que je ne le permettrai pas...

Et elle a regardé mon père de ses beaux yeux dont l'expression caressante, enveloppante, passionnée, même, était en désaccord avec ses paroles et semblait lui dire merci.

Et c'est là cette femme si froide avec nous ! Il est donc des créatures, comme elle, que l'amour seul peut ainsi épanouir ? Est-ce d'elle que je tiens ce besoin de tendresse qui m'avait si fortement attachée à Philippe ? Ou bien est-ce le spectacle de son bonheur d'épouse qui m'en faisait rêver un semblable ?...

On est donc parti... Tout le jour, mère s'est occupée de moi, avec son charme et sa douceur accoutumés. Nous sommes restées dans le parc, où elle avait fait apporter une chaise longue, nous avons un peu causé. Nous avons passé une agréable journée, mais il me semble que, si elle avait su mon mal intime et douloureux, elle eût pu trouver, pour le guérir, d'autres remèdes.

25 septembre 1901.

Ma résolution prise de vaillance, de distraction, de bienfaisante, m'avait donné un peu de paix. J'étais soulagée d'en avoir retrouvé aussi un peu dans un autre ordre d'idées. Mais je n'ai pas fini de souffrir!... Ai-je même commencé?...

Une autre peine me menace et d'autres difficultés, j'en ai eu hier l'intuition.

Il y avait chez des voisins de Collonges une garden-party à laquelle nous devions assister.

— Viendras-tu? me dit mon père.

Ce fut maman qui répondit :

— Ce serait très imprudent, fit-elle, la chaleur est excessive, Thècle, à peine remise... Je compte, ajouta-t-elle avec grâce, demander à sa sagesse le sacrifice de cette réunion.

— Accordé, répliquai-je en riant, il était même consenti d'avance.

— Et qui te tiendra compagnie? fit ma bonne tante Marie, toujours occupée de moi.

— Mais personne, répondis-je, voilà trop longtemps que j'entrave les parties et retiens sans cesse quelqu'un, je suis bien assez grande pour me garder toute seule.

— Même contre l'ennui? demanda Philippe.

— Même contre l'ennui, ripostai-je, on est femme de ressources, savez-vous, mon cousin?

— Je n'en doute pas, reprit Philippe, néanmoins, à deux, on est plus fort, et ce sera moi qui resterai avec toi cette après-midi.

— Tu ne viens pas? fit sa mère étonnée.

— Non, je me suis fatigué ce matin à la chasse, cela m'ennuie de m'habiller et d'aller là-bas, tandis que cela me fait plaisir de demeurer avec Thècle.

Personne n'insista, pas même moi.

On s'en fut donc et nous restâmes.

Nous étions dans le parc, sous le gros tilleul où l'on laisse maintenant ma chaise longue. Je m'y étais étendue, avec cette faiblesse qui m'annihile encore, et me rend tout mouvement douloureux.

Philippe s'installa dans un rocking-chair.

— Qu'allons-nous faire, me dit-il, veux-tu que je te lise quelque chose ?

J'acceptai, cela me semblait moins pénible que de causer. Alors, il s'en fut chercher des livres et revint avec une grosse pile.

— Que veux-tu entendre, me dit-il, des « romans pour jeunes filles » ?

— Bien sûr, dis-je, et, sérieusement, j'ajoutai : Je m'en rapporte à toi pour le choix, Philippe.

— Sois tranquille, répondit-il, ta chère innocence m'est trop précieuse pour que je ne la respecte point, elle et ses illusions. Mais c'est qu'ils ne sont pas nombreux, mes romans pour jeunes filles... Ah ! voilà *les Oberlé*, Bazin. Je ne les ai point encore lus, mais avec cette signature, on peut être tranquille.

Et il commença le délicieux récit.

Je l'écoutai, bercée comme en un rêve. Sa voix chaude, souple, particulièrement vibrante, se prêtant à toutes les intonations, à toutes les inflexions, faisait à merveille valoir les beautés délicates du livre, auxquelles un peu de relief est nécessaire pour qu'elles soient toutes comprises, tant leur touche est légère et subtile. Et pendant qu'il m'initiait à ce suave poème de patriotisme et d'amour, les yeux perdus dans le vague, je le voyais pourtant, si beau avec son teint clair, ses grands yeux sincères, son bon sourire, ses cheveux blonds, au premier plan de ce charmant paysage, qui faisait autour de nous un décor magique. Et dans le silence de cet après-midi d'automne où, seule, sa voix s'élevait mêlée au bourdonnement vague des insectes, dans le calme et la paix de cette heure où nos pensées étaient confondues, j'aurais voulu fermer les yeux pour toujours sur cette vision de bonheur rêvé, j'aurais voulu mourir... pour fuir la vie et la souffrance.

Il lut ainsi, longtemps, sans que je songeasse à l'interrompre, conquise par la grandeur et la poésie du récit, qui prenait pour moi un charme particulier à passer par ses lèvres, car Jean, eût été

aussi bien lui. Dans des circonstances pareilles, il eût été à la hauteur du héros de Bazin. Je l'identifiais avec lui et, malgré moi, je m'identifiais aussi avec Odile. Mais seulement avec son rêve vague, puis avec ses souffrances ; car, moi, je n'aurai pas connu la douceur d'être aimée, même un jour. Et mêlant ainsi le mirage de mon rêve au charme du récit, j'oubliais l'heure qui passait et la voix, la chère voix de Philippe qui se fatiguait.

Il fallut l'arrivée du goûter, qu'on apporta sur le tronc d'arbre, pour me rappeler à la réalité.

— Mon Dieu ! fis-je, confuse, je t'ai laissé lire trop longtemps, Philippe : il me semble, oui, il me semble que te voilà un peu enrôlé ? Pardonne-moi ! j'étais si prise par ce joli récit que je n'ai pas songé à ta fatigue.

— Allons donc ! fit-il gaiement, sortant aussi de l'exaltation factice de sa lecture pour revenir à son ton naturel, qu'est-ce que cette fatigue-là ! Quand j'étais militaire, je te jure que, sur le terrain des manœuvres, je me fatiguais autrement la voix. Une tasse de thé et il n'y paraîtra plus.

J'allais me lever pour la lui verser, il s'y opposa :

— Laisse ! fit-il, laisse-moi te servir.

Et me regardant avec plus d'affection encore que d'habitude, me sembla-t-il, peut-être prédisposé par sa lecture aux impressions sentimentales, il ajouta :

— Tu es une si adorable petite malade !

J'essayai de badiner.

— Ce n'est pas une raison parce que je suis malade pour abuser sans cesse des autres.

— Laisse ! dit-il encore, c'est bien ton tour. Qui est plus dévouée que toi ? qui se sacrifie plus volontiers aux désirs, moins que cela, aux simples préférences de son entourage ?

— Tais-toi, interrompis-je, ou bien je vais te prendre pour un vil flatteur.

— Tu te tromperais, répondit-il, rien n'est plus loin de ma pensée qu'une flatterie quand je m'adresse à toi. Car je t'ai logée, fit-il gaiement, trop au-dessus de cela, à l'étage supérieur, là où personne encore n'est monté.

— Vraiment ? fis-je, pour dire quelque chose.

— Oui, continua-t-il, et tu risques fort d'y res-

ter seule, je ne connais pas deux femmes qui soient dignes de cet honneur.

— C'est parce que tu connais peu de jeunes filles encore, lui dis-je.

— Ce n'est pas pour cela, répliqua-t-il un peu rêveur.

Puis, après un silence répondant plutôt, à mon sens, à sa pensée que suivant notre conversation, il ajouta :

— Je connais assez de jeunes filles pour avoir pu faire des comparaisons, toutes sont à ton avantage, et je crois que c'est pour cela, parce que je ne sais personne qui t'égale, que tu as pris sur moi une telle influence.

— Moi ? fis-je un peu surprise, mais contente.

— Toi. Ainsi, il y a quelque temps, nous avons causé de Nelly Dupraz ? Je m'en croyais épris. Eh bien ! tu m'en as tout à fait dégoûté.

— Comment cela ?

— Quand je l'ai revue, je l'ai regardée... avec tes yeux sans doute, car je l'ai vue comme tu me l'as dépeinte : rousse, un teint de rousse aussi, malgré sa blancheur en opposition avec cette chevelure aux tons dorés ; et puis, comme tu me l'avais dit : très vaine, coquette, provocante même... Bref ! j'en suis absolument dépris...

— J'ai peut-être été un peu sévère pour elle, fis-je d'abord.

Mais, la réflexion venant, j'ajoutai :

— Après tout, non, je ne l'ai point calomniée et je devais à notre amitié de t'éclairer : Nelly Dupraz n'est pas la femme qu'il te faut.

— J'en ai acquis la certitude, dit-il, en même temps qu'une autre : c'est qu'elle sera bien difficile à rencontrer, la femme qui me conviendra et réalisera mon idéal !

— Pas tant que cela, dis-je.

— Si, insista-t-il, sais-tu la femme qu'il me faudrait ? — il attacha sur moi un regard qui me pénétra jusqu'au cœur, — il me faudrait une femme comme toi.

— On te la trouvera, fis-je évasivement et tremblant d'émotion. Mais en attendant, si vraiment tu n'es pas fatigué, lis-moi encore quelques chapitres des *Oberlé*, je voudrais tant savoir la fin !

Il obéit et reprit son livre, mais, avant de re-

commencer sa lecture, attacha sur moi un nouveau regard, encore plus expressif que le premier, où il y avait de la tendresse, un regret, un reproche aussi peut-être, du silence auquel je l'obligeais et où passa un je ne sais quoi d'ardent et de passionné qui me fit frissonner.

Je fis comme si je n'avais rien vu, rien compris, il rouvrit son volume et le lisait encore quand nos parents rentrèrent...

Et le voilà, le danger que j'ai pressenti, la souffrance nouvelle que je crains. Ce que j'avais tant désiré naguère, et ce que je redoute tant à présent, est près de s'accomplir : Philippe est sur le point de m'aimer !...

Autant cette constatation m'eût autrefois remplie d'allégresse, autant, aujourd'hui, elle m'apporte de trouble et de tristesse.

Il ne faut pas songer que, même en nous aimant, nous fléchirons la volonté de nos parents. La braver ? pour ma part, je ne le ferai jamais ; et si Philippe en avait l'audace, je ne l'estimerai plus assez pour l'aimer encore. Nous sommes donc pour toujours séparés. Alors, pourquoi m'aimerait-il ! Pour souffrir comme je souffre ? Non. C'est assez d'une victime. Que le sort l'épargne, et, puisque, jusqu'à hier, il ne m'a vue qu'avec des yeux de frère, qu'il continue !

Peut-être ce qui se passe en lui, aujourd'hui, est-il le résultat de mes longs et secrets efforts pour l'amener à ce sentiment. Il n'y songeait pas. Ne l'y ai-je pas incité par mes coquetteries voulues ? Car je n'ai point l'inconscience pour excuse, je cherchais, il y a huit jours encore, à m'en faire aimer. Eh bien ! si j'ai fait le mal, c'est à moi de le réparer. Et si une tendresse plus vive que notre fraternelle amitié cherche à lever dans son cœur, c'est à moi, qui l'y ai semée, de l'en arracher.

Mais comment y parvenir sans le blesser, sans le faire souffrir, sans l'éloigner de moi à tout jamais et me priver de cette douceur qui, jusqu'à présent, m'aidait à supporter la vie : son affection de frère ?...

29 septembre.

Je suis sur mes gardes et je prends mes précautions pour éviter avec Philippe les dangereux apartés. Dans notre train de cordiale intimité, c'est assez difficile à faire sans attirer l'attention.

J'ai d'abord secoué, à force de volonté, la sorte de torpeur physique qui m'alanguissait. Je suis sur pied et, comme avant, de toutes les parties et excursions. Philippe s'y joint, mais souvent nos parents, quelquefois des amis, toujours Lydie, sont en tiers. Je surprends encore de temps en temps, dans le regard que Philippe pose sur moi, cet intraduisible éclat qui m'a donné l'éveil, mais c'est le seul symptôme inquiétant de l'évolution que je redoutais en lui. Pas un mot ne vient m'alarmer sous ce rapport : je suis toujours sa sœur.

C'est quelque chose, ce n'est point assez pour me tranquilliser complètement sur le repos de cet ami si cher. Ici, je ne puis faire davantage pour l'assurer, mais voici le terme de notre réunion sous le même toit. Bientôt nous rentrerons à Lyon et j'ai ajourné à ce moment la révélation de mes projets bien arrêtés de célibat, et l'organisation définitive de ma vie de vieille fille, avec toute l'indépendance qu'elle comporte. Devant tout cela, Philippe, s'il a eu quelque pensée, sinon encore d'amour, mais de sympathie plus chaude à mon endroit, en sera pour toujours éloigné et reviendra à la seule camaraderie amicale qui, depuis longtemps, l'unit à moi.

Collonges, 1^{er} octobre 1901.

Nous devons partir demain : mon oncle, ma tante, Philippe, — Philippe surtout, — ont combattu ce projet avec tant de chaleur que maman, qui ne demandait pas mieux, s'est laissé faire, et nous voilà encore à Collonges pour quinze jours. C'est une trêve dans les difficultés de ma vie, passage de douceur et d'apaisement avant les résolutions pénibles à prendre, à exécuter, à imposer, et

j'en jouis sans arrière-pensée. Nous profitons des dernières belles journées pour nous promener. Les brèves après-midi nous réunissent, après le dîner, sous la lampe des soirées familiales. Nous faisons de la musique, je m'y suis remise avec passion. Il me semble que ce que je dois taire, que ce secret qui m'étouffe, mes doigts le font dire au clavier, ma voix, aux paroles souvent banales des opéras ou des romances en vogue, et cela me soulage le cœur.

6 octobre.

Encore une fois, j'ai perdu cette paix reconquise, dans la quiétude trompeuse de laquelle je m'endormais, consciente et ravie.

C'était hier soir. Philippe, depuis quelques jours, était plus fraternel que jamais. Il avait plu, une sorte de pluie d'orage après une journée exceptionnellement tiède, et nous étions peu sortis. L'après-midi avait même semblé longue à la turbulente Lydie qui avait tant tourmenté Philippe pour qu'il fît avec elle une partie de billard, qu'il avait fini par y consentir. Mais, comme il l'avait gagnée, ma sœur s'était fâchée et le boudait. On l'avait si bien plaisantée, au dîner, sur ce sujet, que sa bonne humeur était revenue. En sortant de table on s'en fut au salon.

— La musique adoucit les mœurs, dit mon oncle Léon, faites-nous de la musique, les enfants !

— Pas moi ! dit Lydie, puisque c'est moi qui ai besoin d'être adoucie, à ce qu'il paraît. Je ne puis réunir à la fois les deux rôles du malade et du médecin, du mal et du remède..

— Pourquoi ? releva Philippe, on peut se soigner soi-même.

— On ne voit jamais clair en son propre cas, fit sentencieusement Lydie, se carrant dans son grand fauteuil bas où elle étala si bien sa jupe qu'elle l'emplissait toute.

— Alors à toi, Thècle, dit mon oncle, dévoue-toi encore une fois, ma fille, nous ne perdrons pas au change.

— Merci bien, fit Lydie, piquée.

— Eh bien quoi ? riposta mon oncle, ce n'est pas vrai, Thècle n'a pas plus de talent que toi ?

— La preuve que c'est vrai, c'est qu'il n'y a que la vérité qui blesse, dit Lydie drôlement; or, — elle prit un air important — or, je suis blessée!

— Folle! fit mon oncle Léon qui admire pourtant cette espiègle, si tu es blessée, reste tranquille que nous puissions écouter ta sœur. Que vas-tu nous faire entendre, ma petite Thècle?

— Ce que vous voudrez, mon oncle.

— Chante-nous quelque chose, dit Philippe; avec cette demi-clarté des lampes, ces fenêtres ouvertes sur le parc, les parfums des fleurs d'automne, et cette sorte d'haleine chaude de la terre baignée, tantôt, de pluie, ce sera une impression complexe et déliciense.

— Dieu! qu'il est poétique! fit mon oncle Léon qui, lui, ne l'est pas du tout. Marie, dit-il s'adressant à sa femme, c'est de vous qu'il tient tout cela, je n'y suis pour rien.

J'avais ouvert mon cahier au hasard et j'étais tombée sur cette mélodie de Chaminade, que j'aime particulièrement : *Tu me dirais* :

Tu me dirais que l'on entend le souffle
Qu'au sein des fleurs exhale un papillon,
Et que l'on a retrouvé la pantoufle
Qu'en s'enfuyant laissa choir Cendrillon...

Oh! comme elle peignait bien le sentiment que j'eusse éprouvé pour Philippe, si je me fusse abandonnée à mon penchant pour lui, et la confiance qu'il m'eût inspirée! Était-ce ce rappel de mon intime pensée? je crois que, même à mon insu, je mis tout mon cœur, toute mon âme dans l'interprétation de cette musique. Et ce fut le cri involontaire de tout mon être que ces derniers mots, sur les notes graves de ma voix de contralto :

Ami, je te croirais l...

La sensation musicale et personnelle combinée m'avait si bien entraînée, que je ne savais plus trop où j'en étais et que l'accord final, seulement, rompit la magie de mon rêve; alors je m'arrêtai, un peu confuse, me demandant si je ne m'étais point trahie.

Le silence durait autour de moi, comme si ma propre émotion avait, ainsi qu'il en advient sou-

vent, gagné mes auditeurs. Mes yeux cherchèrent Philippe. Il était à demi assis sur le rebord de la fenêtre ouverte, son visage était dans la pénombre qui m'en cachait l'expression, mais lui saisit mon regard et s'avança vers moi. Les lampes du piano l'éclairèrent en plein et, alors, je retrouvai, dans ses prunelles claires, la lueur de trouble et de passion que je redoutais toujours d'y lire et que jamais je n'avais vue aussi intense.

— Oh ! Thècle ! fit-il, que tu as bien dit cela !

Et, dans son émotif enthousiasme, il prit l'une après l'autre mes deux mains et les serra, comme pour forcer mon regard à rencontrer le sien.

Mais je le dérobai et me tournai vers mon oncle Léon qui disait à mon père :

— Elle a des millions dans le gosier. Il n'y a pas beaucoup de nos cantatrices, réputées célèbres, qui chantent comme cela. Une voix pleine, chaude, superbe, une diction irréprochable et une expression, une passion, même ! C'est incroyable les progrès qu'elle a faits depuis l'an dernier.

— Allons ! dit mon père, visiblement ravi, chante-nous encore quelque chose, fillette.

— Non ! intervint Philippe, non, laisse-nous sous le charme, Thècle. Ce que tu chanterais encore ne peut être mieux ; il y a beaucoup de chances pour que ce ne soit même pas aussi bien. Alors, ne nous gâte pas l'impression exquise qui nous reste de ton morceau.

— Tu es fou, lui dit son père, pourquoi le second morceau ne vaudrait-il pas le premier ? Ne lui cède pas, Thècle, prouve-lui, au contraire, que ton joli talent ne se borne point à une seule interprétation.

Je ne savais que faire... Sous ma main tomba justement cette autre mélodie que j'aime tant aussi, et qui répond si bien à un état différent de mon esprit. Sans attendre plus, je commençai :

Oh ! comme je les plains pourtant
Ceux qui n'ont pas de bien-aimée !...

Là, j'en eus conscience, j'y mis toute mon âme. Philippe était retourné à sa fenêtre ouverte, un rayon de lune s'était levé, qui éclairait vaguement son visage tourné vers moi. J'achevai mon morceau

dans un silence encore plus complet, plus respectueux presque, que le premier.

— C'est délicieux ! murmura maman elle-même.

— Délicieux, répéta tante Marie. Elle chante toujours bien, mais ce soir elle s'est surpassée.

— Eh bien, fit mon oncle, s'adressant à Philippe, comment trouves-tu cela ? N'est-ce « pas aussi bien » ?

— Je ne trouve rien, je ne dis rien ! fit mon cousin revenant vers moi, je suis sous le charme. Cette voix, cette façon de dire sont si prenantes, si émouvantes.

— Surtout, — observa du fond de son fauteuil l'enfant terrible qu'est Lydie, — avec la complicité de la fenêtre ouverte, des parfums des fleurs d'automne, de l'haleine chaude de la terre...

Mais Philippe, sans y prendre garde, s'approchant plus encore, me dit, fixant sur moi son regard ardent que je sentis sans le voir :

— Thècle ! tu es une grande artiste ; et puis, ajouta-t-il très bas pour que moi seule puisse l'entendre, ton chant trahit ta pensée, ta sensibilité, ton cœur...

Je m'éloignai pour ne pas entendre, pour ne pas lui en laisser dire davantage.

Et, en cette circonstance, une fois de plus l'illotisme, l'imprudence de mes parents me frappa.

Car, voyant Philippe me parler presque bas, loin d'intervenir, ils s'arrangèrent plutôt pour nous laisser la liberté de causer seul à seul.

Et voilà ce que je ne comprends pas. Ils ne consentiraient ni les uns ni les autres à un mariage entre cousins germains ; alors comment multiplient-ils, comme à plaisir, les occasions qui peuvent nous rapprocher, Philippe et moi ?... Ne pensent-ils pas que c'est jouer avec le feu ? Ou bien nous croient-ils tellement préservés, par notre proche parenté et notre intimité fraternelle, qu'à leurs yeux, ce péril n'existe pas ?...

Je n'y démêle rien, mais moi qui le connais, ce péril, dont je n'ai pas su, dans mon ignorance, me garder, je veux en préserver Philippe.

Je ne chanterai plus devant lui...

Lyon, 17 octobre

C'est fini, nous avons quitté Collonges. Disant au revoir à mon oncle, à ma tante, à Philippe, j'avais peine à retenir mes larmes. Et lorsque la voiture a tourné le coin de l'avenue, quelques-unes, échappant à ma volonté, ont ruisselé sur mes joues. Heureusement, j'avais une épaisse voilette de dentelle qui les a cachées. Si on les avait vues, on aurait pu, ignorant le fond de ma pensée, les taxer d'enfantillage. Car, si j'ai passé dans cette hospitalière demeure quelques semaines charmantes, je ne la quitte pas pour toujours. L'an prochain, avant, même, je puis y revenir. Et si je me séparais de mon oncle, de ma tante, de mon cousin, c'était pour les retrouver dans quelques jours à Lyon, où ils vont venir bientôt nous rejoindre.

Mais ce ne sont pas ces deux puériles impressions qui faisaient couler mes larmes. Je me disais que j'étais arrivée à Collonges avec mes espérances radieuses, mes illusions intactes, et que j'en sortais le cœur brisé, la vie irrémissiblement perdue devant un avenir fermé. Et je me disais aussi que je ne retrouverais plus les jours d'espoir joyeux dont cette maison avait vu le terme, ni même ces heures d'intimité presque tendre avec l'ôlé de mon cœur, puisque, désormais, je devais le fuir ou le repousser, pour l'empêcher de contracter ce mal dont mourait ma jeunesse.

Et c'était cela qui me faisait pleurer...

Cela ! et puis l'appréhension aussi des souffrances à venir, des proches difficultés, car il fallait que je misse à exécution toutes mes résolutions. Vouée au célibat, à la vie isolée et indépendante, j'en veux au moins les avantages et ne veux pas m'éterniser dans ce rôle ingrat de jeune fille à marier qui ne se mariera jamais. Je veux la plénitude d'une liberté dont je suis très résolue à n'user que pour faire le bien, mais qui me permettra de m'organiser une existence, sans en rester à cette flottante incertitude qui laisse place à tous les regrets et, parfois aussi, aux plus menteuses espérances.

Enfin, je veux que mes actes, ratifiant mes paroles, Philippe comprenne nettement que je ne suis pas destinée au sort commun des femmes : le mariage ; de sorte que, si tant est que ses yeux, malgré tous les obstacles, se soient un instant posés sur moi, il les en détourne à jamais.

Il me faut la pensée que je le fais à son repos, pour que j'aie le courage de ce sacrifice. Tout en sachant l'impossible qui nous sépare, je n'aurais pas, sans ce puissant motif, l'énergie d'éloigner de moi un sentiment qui a son écho dans mon cœur. Mais condamner Philippe aux souffrances que j'endure ? Non ! car cela décuplerait les miennes.

Tout est donc bien arrêté en mon esprit, mais l'heure de l'accomplissement de ces décisions a sonné et je m'effare un peu à l'idée de les mettre en pratique, de les faire connaître, surtout des questions qu'elles peuvent provoquer, des oppositions qu'elles peuvent soulever...

Je pensais à tout cela en voiture, gagnant la gare de Collonges-Fontaines par les chemins familiers, qui étaient pleins d'ombre et de fleurs à notre arrivée, — comme mon cœur, — et dont maintenant les feuilles jonchaient le sol, dans la tristesse de l'été passé.

Nous arrivâmes à Lyon par une fin de jour brumeuse et triste. Nous en ressentions tous l'impression, mais maman, qui pense à tout, l'avait pressentie et avait voulu l'atténuer. Ses ordres avaient été donnés en conséquence. Nous avons trouvé l'appartement disposé comme si nous l'avions quitté la veille. Le vestibule était éclairé et les plantes vertes, qui l'ornent d'ordinaire, étaient revenues à leur place, après une cure d'été chez le jardinier. Dans le petit salon, des fleurs parfumaient l'atmosphère, et les lampes allumées donnaient une impression d'hospitalité. Le couvert était mis dans la salle à manger, avec le soin accoutumé et, dans nos chambres, les caisses expédiées le matin étaient déballées, et tous les bibelots à leur place.

Nous pûmes donc nous mettre à table à notre heure accoutumée, sans le moindre désarroi. On servit un excellent dîner qui ne devait permettre aucun regret pour le chef de mon oncle Léon. Et mon père, constatant tout cela et le soin incessant

de maman à rendre sa maison confortable et attrayante, lui en fit honneur une fois de plus :

— Quelle fée vous êtes, ma Thérèse, même à distance ! Croirait-on que nous avons quitté cette maison depuis plus de deux mois ?

Elle eut un sourire heureux.

— Je n'aurais pas voulu qu'elle vous semblât vide et triste, après ce charmant séjour à Colonges.

— Vide et triste, quand vous êtes là ! reprit-il.

Elle sourit encore.

— Vous êtes très aimable, mais avouez que le cadre a son mérite et son charme ?

Père en convint volontiers. Aussi le soir, après le dîner, quand nous fûmes revenus au salon où il s'installa dans son fauteuil préféré, avec, à portée de sa main, les journaux qu'il aime, et, aux lèvres, un bon cigare, il eut une exclamation sincère qui remplit maman d'aise :

— Certes, nous avons trouvé chez les Pesquaire un accueil charmant, mais qu'on est donc bien chez soi !

Et comme, à ce moment, maman passait derrière lui, il se renversa un peu pour lui demander un baiser qu'elle lui donna sur le front.

Puis elle ajouta gentiment :

— Embrassez donc aussi vos filles ! Elles ne semblent pas aussi charimées que nous du retour au foyer ; elles n'ont pas, comme à notre âge, le goût du coin du feu.

— Non, fit Lydie, pour cela, non ! Une fois en passant, cela va, mais j'espère bien, cet hiver, n'y point rester beaucoup.

— Je n'ai pas l'intention de vous y calfeutrer, répondit maman. Pourtant, ma chère petite, je voudrais que tu susses t'y occuper, t'y plaire. Que tu apprisses aussi à te suffire, même en fait de distractions, avec tes personnelles ressources. Car le monde, les réunions, les plaisirs, c'est charmant à votre âge, mais ce n'est pas la vie de tous les jours et, si l'on peut en jouir, il faut aussi savoir s'en passer. Du reste, ajouta maman, voyant un nuage obscurcir le front de ma petite sœur, nous aviserons à te le rendre agréable, ce coin du feu, et même peut-être amusant.

Lydie fit un geste témoignant que ce serait difficile, mais il ne découragea point maman, car elle

avait obtenu, de papa, l'approbation à laquelle elle tient par-dessus tout.

— J'applaudis entièrement à ce que vous dites, Thérèse, et je vois saurai même beaucoup de gré de tout ce que vous ferez pour donner à nos enfants le goût de leur intérieur.

On en resta là, mais ce propos m'étonna. Comment savoir gré à une mère de ce qu'elle fait pour ses filles ? Il est vrai que papa aime tant maman, qu'il lui est reconnaissant de tout : de vivre, d'être belle, d'être bonne, d'être sa femme, d'être notre mère...

Est-elle heureuse d'avoir inspiré une tendresse pareille !

Notre première soirée rue du Peyrat fut courte. On se quitta de bonne heure. Nous sommes chacune chez nous. Lydie — malgré la défense — lit dans son lit. Et moi j'ai voulu noter ici notre retour.

Lyon, 21 octobre

J'ai fait aujourd'hui un acte d'autorité me permettant d'affirmer ma résolution d'indépendance. Je me suis levée à sept heures. Habillée sans bruit, sans bruit aussi, je suis sortie de ma chambre. Mais, avant de quitter l'appartement, craignant que maman ne s'alarmât à mon sujet, j'ai appelé Céline, la femme de chambre, et lui ai dit :

— Si on ne parle pas de moi, inutile de le faire la première. Mais si vous voyez qu'on me cherche et qu'on s'inquiète, prévenez que je suis montée à Fourvières et que je rentrerai vers neuf heures et demie.

Et puis, vite, de peur d'être retenue, je me suis enfuie, tenant à mettre mon projet à exécution.

Par le chemin accoutumé, j'ai gagné la « ficelle ». Le jour se levait dans une brume d'automne déjà très fraîche. Je marchais vite, comme toute désorientée, toute craintive d'être seule. J'avais mis ma robe de pensionnaire de l'hiver passé, simple et sombre, mon canotier de voyage et une épaisse voilette de dentelle. Elle est encore trop voyante, parce qu'elle est blanche ; ces jours-ci, je m'en achèterai une noire, à ramages.

Avec cela et un « tailleur » foncé, je passerai partout inaperçue et méconnaissable. Il faut cet incognito pour rassurer mes débuts d'indépendance. A voir que personne ne me devine, je me crois une autre, une femme plus vaillante, plus calme, plus ferme que cette pauvre petite Thècle Devaray qui, jusqu'à présent, toujours entourée, aimée, protégée, aurait eu besoin de l'être toute sa vie, et qui désormais devra marcher seule dans sa voie.

Je pensais à cela en quittant le petit train pour gagner l'église et, au lieu de monter les marches de la grande basilique, au lieu d'entrer même dans l'ancienne chapelle, si touchante, je m'en fus dans la crypte, souvent solitaire, où se réfugient seulement, parfois, ceux qui veulent prier — et même pleurer — en toute liberté et en absolu secret.

J'avais fini mes dévotions, entendu la messe, que je m'attardais encore à Fourvières, sciemment et volontairement, pour que mon absence fût remarquée à la maison et donnât lieu à cette explication que je ne savais comment amener.

Mon but ne fut qu'à moitié atteint. Je revins lentement, pour allonger encore le temps d'absence, bien que je ne sais quel instinct me poussât, en cette première sortie seule, à revenir au plus tôt sous le toit maternel. Lorsque je rentrai, je trouvai, dès le vestibule, mon père qui m'attendait, l'air sévère :

— D'où reviens-tu ? me dit-il sans répondre à mon affectueux bonjour.

— De Fourvières, papa ; j'avais donné ordre à Céline de vous en avvertir si l'on s'inquiétait de moi.

— Et avec qui as-tu été à Fourvières ? reprit-il maîtrisant mal son emportement.

— J'y suis allée seule !

— Et qui t'a permis cela ?

— Je n'en ai demandé l'autorisation à personne, dis-je le plus doucement que je pus et faisant appel à tout mon courage pour énoncer ce que j'aurais voulu ajouter : je ne suis plus une enfant, j'ai passé l'âge des lisières.

Mais, décidément, je me perdais dans les excuses ! Mon père m'interrompit brusquement :

— Tu as toujours l'âge des convenances, or il est absolument inconvenant et ridicule, *absolument*, tu m'entends ? qu'une jeune fille de ton âge

et de ta condition cours seule les rues. A quel mobile as-tu obéi en le faisant sans nous en parler ? Est-ce pour blesser ta mère ? Comme si elle avait refusé de t'accompagner ou de te donner une domestique ?

Devant cette accusation, je ne pensai plus qu'à me défendre du plausible, mais très injuste reproche.

— Oh ! papa ! dis-je, comment travestir ainsi mon intention ! Je savais bien que si j'avais demandé à maman de venir avec moi ou de me faire suivre par Céline, elle y eût de suite consenti. Mais, voilà, je ne voulais justement ni exposer ma chère maman à cette sortie matinale, ni la priver de sa femme de chambre au moment où, vous me l'avez fait observer vous-même, elle en a le plus besoin. Alors je suis sortie seule.

— Tu aurais pu nous consulter sur l'opportunité d'une fugue de ce genre, fit papa, toujours fâché, et je n'admets pas...

Son ton de reproche, sa grosse voix bourrue, me mettaient, malgré moi, les larmes dans les yeux. Juste à cet instant maman arrivait.

— Allons, Pierre, dit-elle à papa, voici bien du bruit pour peu de chose. Cette enfant a agi maladroitement, mais avec une bonne intention, et voilà que vous la faites pleurer ! Je vous en prie, ne vous mêlez plus de cela, laissez-moi tout arranger. J'avais deviné ce qui s'était passé en sachant Thècle partie pour Fourvières. J'ai pris mes dispositions. A l'avenir, lorsqu'elle voudra sortir, le matin ou à un autre moment, elle n'aura qu'à m'en prévenir un peu d'avance et une très respectable personne, qui habite ici près, se fera un plaisir de l'accompagner. En l'employant, Thècle accomplira même une bonne œuvre, car la pauvre fille est peu fortunée, et la rémunération qu'elle acceptera du service rendu l'aidera à se tirer d'une situation difficile.

Comment me défendre contre une combinaison si habilement et si délicatement proposée ? Pourtant, pendant que mon père congratulait maman, lui disant, — ce qui est vrai, — qu'elle est la douceur et la bonté mêmes, en même temps que la plus ingénieuse des femmes, j'essayai de glisser au moins un mot sur mes intentions :

— Vous êtes trop bonne, maman, de m'avoir

ainsi procuré, pour ces courses matinales que j'aime tant, une compagne sûre. Mais, n'était l'aumône déguisée que, sans doute, vous voulez lui faire sous ce prétexte, je vous dirais qu'elle me sera inutile. Je ne veux certes pas braver l'opinion, ni manquer aux convenances, mais ce ne serait pas le faire que de monter seule à Fourvières. Bien d'autres jeunes filles de notre connaissance s'y rendent ainsi : Berthe Dieulafon, Jeanne de Caudillat.

— Berthe est une vieille fille, remarqua papa.

— Et Mlle de Caudillat ne veut pas se marier, ajouta maman.

— Eh bien, si, moi, je ne veux pas me marier non plus, dis-je bravement, n'ai-je pas droit à la même liberté qu'elle ?

— Pas te marier ! fit papa. En voilà une nouvelle billesvee ! Assez de sottises pour aujourd'hui. Remercie ta mère de son indulgence et montre-toi désormais plus raisonnable.

Fût-ce de ma part très lâche ou simplement adroit ? Mon père était mal disposé pour entendre ma déclaration... En tout cas, je n'osai insister davantage, et ce fut une occasion perdue.

Lyon, 26 octobre.

Cette occasion perdue, je l'ai providentiellement retrouvée

L'autre soir, mon père rentre tout épanoui. Pendant le dîner, la bonne humeur éclatait dans ses moindres propos. Une satisfaction intime se lisait sur son visage, à tel point que maman, généralement très réservée, en ces sortes de constatations, ne put s'empêcher de lui dire :

— Vraiment, Pierre, je ne sais quelle rencontre vous avez pu faire cette après-midi, ni quelle chose vous avez apprise, mais on dirait qu'un souffle de gaieté est passé sur vous pour vous animer de la sorte.

— C'est vrai, répondit-il, vous lisez en moi, Thérèse, comme en un livre ouvert. Je suis très content aujourd'hui.

— Les affaires ont été bonnes, interrogea Lydie, vous avez fait quelque essai qui a merveilleuse-

nient réussi et nous aurons, cet hiver, de délicieuses robes d'un « patron » encore inédit ?

— C'est bien mieux que cela, riposta père d'un air enchanté ; mais patience ! vous ne le saurez qu'au dessert.

Et quand le dessert vint, Lydie renouvelant sa question, mon père lui dit :

— Tu es trop curieuse ! pour te guérir de ce vilain défaut, je remets ma confidence jusqu'après le dîner, au salon.

Et comme ma sœur protestait :

— D'abord, ce que j'ai à vous apprendre ne t'intéresse pas directement, c'est de Thècle qu'il est question.

Cette réponse me fit pressentir qu'il s'agissait d'un mariage. Je me sentis rougir, et je pensai que mes parents devaient présumer, qu'étant donné le sujet de la confidence promise, j'éprouvais l'émotion bien légitime qu'il cause à toute jeune fille ; tandis qu'il ne s'agissait, en réalité, que du trouble que me causait l'occasion prochaine d'affirmer mes projets d'avenir.

Et le temps, jusqu'au moment qui nous ramena tous dans le petit salon, me sembla court, pour me préparer à la révélation subite que m'imposaient les circonstances.

Dès que mon père, installé dans son fauteuil favori, eut allumé son cigare, il commença :

— Vous voulez savoir ce qui me rend si satisfait ? Nous ne sommes pas de trop ici pour en parler, car Lydie aime sa sœur et doit, comme nous, s'intéresser à son avenir. On m'a fait aujourd'hui, pour Thècle, la plus flatteuse proposition de mariage.

Lydie, contente et amusée, se rapprocha comme pour mieux entendre. Il me sembla qu'un petit nuage d'inexplicable contrariété voila le front de maman. Je cherchai à paraître impassible.

Mon père, encouragé par notre silence, continua :

— M. Lépoï est venu me trouver cet après-midi au cercle et m'a dit que, depuis longtemps, il avait songé qu'un mariage entre nos enfants aurait pu heureusement et définitivement resserrer les liens de sympathie qui, depuis longtemps, nous unissent ; mais qu'il avait voulu laisser la parole à la jernesse. Et que, tout dernièrement, son fils aîné, ayant rencontré Thècle, l'avait beaucoup admirée

et appréciée, qu'il avait fait part de ses sentiments à sa famille et que lui, son père, s'était réservé le plaisir de me les exprimer.

— Eh bien ? fit maman, visiblement rêveuse.

— Eh bien, dit papa, comme contrarié de cette question, Georges Lépoy est, sans contredit, le plus riche parti de Lyon à l'heure actuelle. La fortune de son père est immense, leur famille des meilleures de la région. Lui-même est intelligent, joli garçon, sérieux. Depuis plusieurs années déjà il s'occupe des affaires, et son père, dès son mariage, lui cédera la place. Il héritera de toute l'industrie de M. Lépoy : les métiers de la Croix-Rousse, les ateliers du Lyonnais, les usines de la Savoie et de l'Isère. C'est, dans les mains, un outil à rendre cent fois millionnaire celui qui saura s'en servir, et Georges Lépoy est bien fait pour être celui-là.

— Conclusion ? fit encore maman.

Alors, papa qui s'attendait à voir partager son enthousiasme, s'impatenta :

— Conclusion ? vous le demandez, Thérèse, vous, si prompt d'ordinaire à juger une situation ? Eh bien, la conclusion de tout ceci sera pour Thècle, si elle le veut, non seulement un beau, bon et riche mariage, mais encore un mariage inespéré, à tous les points de vue.

Maman hochait la tête, d'un air dubitatif en même temps que déçu.

— Quoi ? insista papa, ce n'est pas votre avis ?

Elle sembla se réveiller d'un songe qui l'avait emmenée loin.

— Si, dit-elle enfin, ce serait un magnifique mariage ; reste à savoir s'il convient à Thècle.

Mon père se retourna vers moi. Je frissonnai d'angoisse devant la perspective immédiate d'une explication décisive, et, autant pour la retarder que pour me rendre mon père favorable, je répétais :

— Ce serait, en effet, une occasion superbe de m'établir.

— Dis : une occasion unique, fit papa.

— Une occasion unique, répétais-je docilement, et, certes, je n'aurais aucun motif de refuser M. Lépoy, si...

Mon père, m'interrompant, n'avait pas entendu le dernier mot.

— Je l'espère bien, fit-il.

Mais maman, elle, avait perçu la fin de ma phrase, et, la relevant :

— Si ?...

— Si, repris-je, faisant appel à tout mon courage, si je n'étais formellement et irrévocablement décidée à ne jamais me marier.

— Tu dis ? fit mon père abasourdi.

— Père, répétais-je, et l'émotion faisait trembler ma voix, mettait des larmes dans mes yeux, je n'ai pas encore osé vous le dire, l'autre jour, vous savez, quand je suis allée à Fourvières, vous voyant contrarié... je n'ai pas eu le courage... j'attendais une occasion... Puisque les circonstances la font naître, j'en veux profiter. Aussi bien, il serait mal à moi de vous cacher ma résolution : je ne me marierai jamais.

— Pourquoi ? demanda mon père, tellement surpris, que l'étonnement, chez lui, faisait taire la contrariété.

— Parce que je n'ai pas la vocation du mariage.

— Bah ! bah ! rengaine, cela, fit-il, elle te viendra !

— Père, repris-je, navrée, n'insistez pas, je vous en prie, ce que je vous dis n'est point une parole en l'air, j'y ai longtemps réfléchi, c'est une détermination depuis longtemps prise, et sur laquelle je ne reviendrai pas.

— Et si tu ne te maries pas, que feras-tu ?

— Je resterai avec vous, dis-je.

— Ce n'est pas une vie, cela ?

— C'est celle que je souhaite, que j'ai choisie. Père, encore une fois, je vous en prie, laissez-moi la mener en toute liberté. Refusez pour moi M. Lépoï, dites-lui la vérité, que je ne veux pas me marier. Puis si, d'autres fois encore, on me recherche, sans me consulter, sans me le dire, faites de suite la même réponse.

— Thècle ! dit mon père, sévère, maintenant ; voilà une résolution étrange et, à vingt ans, quand l'avenir s'ouvre devant toi, bien imprudente. Je ne veux pas te forcer à te marier, je voudrais te forcer à réfléchir. M. Lépoï est un parti qui ne se retrouvera pas.

— J'ai réfléchi, père, ce n'est pas M. Lépoï que je refuse, c'est le mariage.

— En tout cas je lui répondrai seulement, comme

à M. d'Arnoldin, que tu ne veux pas te marier à présent; ainsi je réserve ton avenir.

— C'est inutile, père, fis-je, et je préfère que vous disiez la vérité, qui éloignera de moi d'inutiles démarches et assurera mieux ma liberté, mon indépendance.

— Oh! oh! fit encore papa, scandalisé, ta liberté... ton indépendance.

J'eus beaucoup de courage.

— Père, dis-je, je renonce au mariage, pour lequel j'ai un éloignement... invincible, mais dois-je, parce que je ne me marierai jamais, renoncer aussi à toute liberté? Une jeune fille qui se mariera dans un an, dans deux ans, ajourne à ce moment l'indépendance nécessaire à toute existence; devrai-je, parce que je ne me marierai jamais, en être ainsi privée toute ma jeunesse, et cela au moment où elle me serait le plus agréable?

— Et qu'est-ce que tu comptes en faire, de cette indépendance? dit papa qui s'irritait.

— Oh! rien de grave, repris-je vivement, ce qu'en font Berthe Dieulafoy et Jeanne de Caudillat, dont nous parlions l'autre jour: sortir seule, au moins pour aller à l'église et à mes cours... et puis...

Ne voyant vraiment pas d'autre occasion d'user de cette indépendance que je réclame, uniquement pour bien sanctionner ma décision, j'ajoutai franchement :

— Et puis... il me semble que c'est tout.

— C'est déjà trop, fit papa, qui se montait.

Mais maman, jusqu'alors silencieuse, intervint, selon sa coutume, pour l'apaiser.

— Nous arrangerons cela, Pierre, dit-elle, ne nous emportons pas. Si Thècle persiste dans sa résolution, nous nous entendrons pour lui donner satisfaction dans la mesure du possible; elle est trop sage pour en abuser.

— Comment, fit mon père s'adressant à maman, Vous acceptez ainsi, sans la discuter, la décision de Thècle? Je ne vous reconnais plus, Thérèse!

— Mon ami, répondit maman avec une fermeté qu'elle n'emploie guère en parlant à papa, si Thècle était une enfant frivole, étourdie ou fantasque comme tant d'autres, je n'agirais point ainsi. Mais elle est trop sérieuse, trop raisonnable, pour que je puisse croire qu'elle ait pris à la lé-

gère une résolution de cette importance. Or, si elle l'a bien pesée, si elle l'a prise dans la plénitude de sa liberté de conscience, je ne me trouve pas qualifié pour la combattre.

— Pas qualité, pas qualité, murmura mon père...

Maman, très vivement, comme pour l'empêcher d'en dire plus, l'interrompit :

— Je désirerais beaucoup voir Thècle se marier, se bien marier. J'avais même formé pour elle un projet très vague encore, dont je n'aurais parlé qu'à l'heure propice ; mais si vraiment elle a pour le mariage la répulsion dont elle nous parlait tout à l'heure, je me ferais scrupule de la contraindre. Qui sait l'avenir ? et combien de ménages, semblant destinés au bonheur, qui sont malheureux ! Si, par mon influence subie, Thècle contractait un de ceux-là et venait me reprocher un jour de lui avoir fait aliéner sa liberté, je ne m'en consolerais pas. C'est une responsabilité que je ne veux pas prendre.

— A un certain point de vue, je le comprends, dit mon père, finissant, comme toujours, par donner raison à ma mère, c'est délicat, surtout pour vous, mais...

Il laissa inachevée cette phrase dont la fin m'intrigua fort.

Pourquoi est-ce plus délicat pour ma mère que pour mon père d'influencer sa fille ?

Il est, comme cela, des choses qui m'échappent absolument, mais qui ne semblent frapper que moi, car Lydie, si questionneuse d'ordinaire, ne s'aperçut certainement de rien, et, profitant d'un moment de silence pour sortir d'un mutisme plus prolongé que ceux auxquels elle se résigne généralement, elle dit :

— Alors te voilà sacrée vieille fille ! Je ne sais pas pourquoi, car tu ne m'as pas honorée de tes confidences, mais je me doutais que des idées de ce genre te travaillaient l'esprit. Et il y a longtemps qu'elles te tiennent ! Déjà, au couvent, avec Christine Lassen, vous deviez parler de cela.

J'admirai sa perspicacité, et, pour ne pas faire un gros mensonge, je ne répondis point. Elle n'en eut cure et continua :

— Si tu ne te maries pas, je suis libre de le faire, moi qui te devais la préséance. Dites donc, papa, puisque Thècle ne veut pas de M. Lépoï, je l'épou-

serais bien, moi. Si vous lui proposiez la substitution?

— Folle! fit papa fâché, je vais aller t'offrir, à présent! Réfléchis donc pour ne pas dire d'énormités pareilles. Tu n'as ni l'âge, ni la maturité d'esprit nécessaires au mariage. Et puis, je suis persuadé que M. Lépoy ne voudrait pas de toi.

— Pourquoi? puisque vous dites vous-même que je ressemble à Thècle comme une goutte d'eau à une autre?

— As-tu les qualités de Thècle?

— Ah! ça non! pas si bête! Ses qualités, c'est bon pour le célibat. Dans ce monde, et en ménage, elle serait trop dupe avec son dévouement, son sacrifice, même, qu'on ne paie jamais de retour. Aussi, personnellement, je m'en garde comme du feu.

— Beaux principes! fit papa, sévère, il faudra songer à les améliorer, mademoiselle, avant de songer au mariage.

Lydie comprit qu'elle avait été trop loin.

— Et puis, d'abord, fit-elle, qui sait si Thècle ne choisit pas la meilleure part? Je veux lui en voir faire l'expérience avant de me décider.

Maman, toujours empressée à calmer les orages, conclut l'entretien.

— Assez de tout cela pour ce soir, dit-elle. Thècle a été loyale en nous faisant part de ses intentions, et je lui en sais gré. Puisqu'elle le veut absolument, son père refusera M. Lépoy, mais nous recauserons, plus tard, de toutes ces choses, trop graves pour que Lydie y mêle ses enfantillages.

28 octobre.

On dit qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Cette après-midi j'étais seule avec maman qui, un peu curhumée, restait à la maison. Lydie était allée passer la journée chez son amie Fleurance. La nuit venait, maman me dit :

— Il est temps que j'envoie chercher Lydie, si tu veux prévenir Céline.

Je le fis, et, en revenant, je commençai :

— Quand viendra le jour où vous me permet-

trez de remplir cet office, d'aller *seule*, — j'appuyai sur le mot, — chercher ma petite sœur ?

— Quand tu n'auras plus vingt ans, mon enfant.

— Combien faudra-t-il attendre encore ?

— Que sais-je... une dizaine d'années.

— Dix ans ! Mère, vous ne parlez pas sérieusement ? Regardez, dans la vieille noblesse française il y avait, il y a encore des chanoinesses, qui, sans prononcer de vœux, sont appelées madame, vont seules partout, même dans le monde. Je voudrais être une chanoinesse... sans quartiers ni chapitre.

— Cela me semble difficile.

— Ou une Américaine.

— Je ne vois pas la chose plus aisée.

— Simplement une féministe, alors.

— Pas davantage. Et d'abord, mon enfant, puisque nous reparlons de cela, est-elle vraiment réfléchie, sérieuse, irrévocable, ta résolution de célibat ?

— Oui, mère, dis-je avec tant de fermeté qu'elle m'en parut impressionnée.

— M'en confieras-tu la raison ?

— Je vous l'ai dite, mère, je n'ai pas la vocation du mariage.

— Est-ce bien cela ? Thècle, sois sincère avec moi, n'aurais-tu pas quelque inclination... contrariée peut-être ? Ne crains pas de me le dire, je ferais, dans ce cas, tout ce que je pourrais pour assurer ton bonheur, si toutefois il était possible.

Je dus devenir très rouge, mais, comme j'étais dans l'ombre portée de l'abat-jour, maman ne le vit pas, et je répondis de la voix la plus résolue que je pus :

— Si vous voulez mon bonheur, mère, obtenez de papa qu'il ne combatte plus ma résolution, faites-la connaître autour de nous, pour me délivrer de cette situation fautive et absurde d'une éternelle candidate au mariage, et puis, accordez-moi, sans blesser les convenances, toute la liberté que comporte mon état de vie.

— Tu ne reviendras donc pas sur ta décision ? elle est sérieuse, tu l'as pesée ?

— Oui, mère, oui, je vous le jure, je n'en changerai plus.

— Eh bien alors, mon enfant, fit maman avec un soupir qui me parut inspiré par un regret, je verrai à te donner satisfaction. Mais... j'avais espéré autre chose — et mieux — pour toi...

30 octobre.

Tantôt, nous étions sorties pour faire des courses, Lydie et moi. Mlle Lucie Brunier, la personne de confiance que ma mère a mise à ma disposition pour mes fugues matinales, nous accompagnait. Ma sœur avait de nombreuses emplettes à faire, un prétexte à flâner dans les magasins, ce qui est une de ses distractions favorites. Et après avoir parcouru dans ce but la rue de la République, nous vîmes échouer dans le Grand Bazar. Lydie, amusée, se mouvait ainsi qu'un poisson dans l'eau au milieu de cette foule qui m'obsédait, et comme elle semblait devoir y rester un temps relativement long, je la prévins que je la laissais à ses acquisitions et allais l'attendre à l'église voisine, à Saint-Bonaventure.

Sortant sur une autre façade du magasin, je n'eus que la rue à traverser pour y parvenir et entrer par une des portes latérales de l'église.

Elle était à peu près déserte et sombre entièrement. Seuls, les cierges votifs qui brûlent devant saint Antoine de Padoue jetaient dans la nef de droite, par où je pénétrai, une assez vive lueur.

Je ne m'agenouillai point là : je voulais un peu d'ombre et de solitude pour reposer, sous l'œil de Dieu, mon pauvre esprit, fatigué de la contrainte que je lui impose, de ne plus penser à la seule chose qui le remplit ; et, m'écartant un peu, je pris place de l'autre côté.

J'y étais depuis un moment, lorsqu'une fière silhouette se dessina si spontanément devant mes yeux, que je me demandai si ce n'était pas une vision enfantée par mon incessant rêve.

Mais non ! C'était bien, en chair et en os, Philippe !

Je crois que la voilette de dentelle blanche, nouée sur mon chapeau, attira ses regards dans l'obscurité de la voûte basse et des vitraux de cou-

leur, car il se retourna vers moi, et, me reconnaissant, eut un sursaut.

— Thècle!

Je me levai.

— Comment es-tu ici? me dit-il.

— Êt toi-même? répondis-je.

— Une fantaisie! je revenais de notre magasin de vente de la place Tholozan et j'ai voulu revoir ce vitrail de Steinheil, sur lequel nous avions hier soir une discussion. Je ne pensais pas te trouver ici; tu es seule? ajouta-t-il, très surpris.

— A peu près... Sortons ensemble, je vais t'expliquer; tu me suis?

Sur son acquiescement, je m'agenouillai un instant pour une courte prière. Il m'initia. Et cette sensation de l'avoir ainsi près de moi, uni à moi en intentions, dans la maison du Seigneur, me fut si douce et si poignante à la fois que les larmes me montèrent aux yeux en pensant que, si j'avais été sa femme, nous eussions pu bien souvent être ainsi.

Nous sortîmes de l'église; alors, il me raconta que, le matin même, ils étaient revenus de Colonges et installés dans leur petit hôtel du quai des Brotteaux, et que si nous ne l'avions pas vu depuis dix jours, c'est qu'il était allé, avec son père, visiter leurs usines de moulinage dans l'Isère.

— Mais toi, me dit-il, comment se fait-il que tu sois seule ainsi?

Je le lui expliquai, puis j'ajoutai :

— Du reste, j'espère avoir bientôt la permission de circuler librement.

— Tu vas te marier! s'écria-t-il avec une spontanéité émue, presque peinée, qui m'alla au cœur...

— Non, repris-je vivement, au contraire.

— Comment, au contraire?

— Je te raconterai cela quand nous serons plus à l'aise.

— Dis-le tout de suite, tu sais que je suis curieux et que je n'ai pas de patience; ainsi, ne me mets pas à l'épreuve.

— Ce serait un peu long à t'expliquer, fis-je, le cœur battant; mais, en deux mots, voici la substance de la chose : j'ai fait part à mes parents de ma résolution expresse de ne jamais me marier,

alors je cherche à obtenir, dès à présent, la liberté des vieilles filles qui ont renoncé au mariage.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, fit Philippe, tu te voues au célibat?

— Tu l'as dit.

— Pourquoi cela?

— Parce que non seulement je n'ai pas la vocation du mariage, mais encore parce que cet état m'inspire une répulsion irrésistible.

— Allons donc!

— Je te parle très sérieusement, fis-je avec une gravité qui lui en imposa.

— Et tu as pris une décision pareille *ex-abrupto*?

— Que non pas! Voici longtemps que j'y songe et qu'elle est arrêtée dans ma pensée, dis-je, au mépris de toute vérité, mais il me sembla que l'intention qui nécessitait ce mensonge devait l'excuser.

— Et qui te l'a dictée?... Une... déception, une... trahison?

Il hésitait et ses yeux anxieux étaient fixés sur les miens.

— Rien de cela, dis-je, mais un éloignement invincible pour le mariage, ses devoirs, ses conséquences, la vie qu'il impose.

— C'est étrange, fit-il rêveur, et je n'eusse pas cru cela. Comment ne m'en as-tu jamais parlé?

— Il appartenait à mes parents d'être prévenus les premiers.

— Et tu tardais à le faire?

— Mon Dieu! par crainte de leur opposition, de leur contrariété.

— Tu t'es pourtant décidée?

— Il l'a bien fallu! Une nouvelle demande en mariage m'en a, à la fois, fourni l'occasion et imposé la nécessité. Mais, ajoutai-je, — remarquant que notre aparté se prolongeait outre mesure et pressée, pressée d'en finir, — en voilà assez sur ce sujet, sinon trop, car il n'est guère fait pour être traité aussi longuement, en pleine rue, et puis, il faut que j'aille retrouver Lydie.

— Oh! fit-il, du moment que Lydie est dans un magasin, tu n'as pas besoin de te presser.

— Au contraire, dis-je, si je tardais trop, elle se ruinerait. Adieu.

— Je t'accompagne, fit-il, jusqu'à ce que tu aies rejoint ta sœur.

Nous rentrâmes dans le magasin, où nous eûmes tôt fait de rencontrer Lydie, très affairée, qui, me voyant, s'exclama :

— Déjà !

— Que te disais-je ! remarqua Philippe.

~ Nous rîmes ensemble de la surprise de ma petite sœur, puis, quelques phrases échangées, nous nous séparâmes.

— Quand te verrons-nous ? dit Lydie à notre cousin.

— Ce soir. Je serais venu, en tous cas, même si je ne vous avais pas rencontrées.

— Viens dîner, fit Lydie.

— Non, pas aujourd'hui, j'arriverai vers neuf heures.

Ma résolution fut immédiatement prise de n'être point là au moment de cette visite. J'avais fait la communication qui me coûtait si fort et qui s'imposait. Je pouvais me soustraire à l'ennui pénible de l'entendre commenter. Évidemment on le ferait à la première occasion qui nous réunirait à Philippe. Je préférerais que ce fût sans moi.

Aussi, en rentrant, je me plaignis d'un cruel mal de tête, et vraiment, j'avais été si émue que ce n'était mentir qu'à demi.

Grâce à ce prétexte, sitôt le dîner, je fus me coucher.

Lorsque, vers onze heures, Lydie entra dans la chambre voisine de la mienne, elle vint voir si je dormais et comment je me trouvais.

— Mieux, répondis-je, merci. Demain il n'y paraîtra plus, et toi, qu'as-tu fait ce soir ?

— J'ai embrouillé toute ma dentelle, Philippe est venu, on a causé, je me suis trompée dans mes fuseaux...

— La conversation était donc bien intéressante ?

— Elle a tout le temps roulé sur toi. C'est moi qui ai ouvert le feu en demandant à Philippe s'il savait tes projets de célibat. Il a répondu que tu lui en avais fait part le jour même. Alors tu as été sans cesse sur le tapis.

— Ah ! et qu'a-t-on dit ?

— Papa a dit qu'il ne s'attendait guère à cela, et que cela l'avait peiné, mais qu'il connaissait trop bien ta douce fermeté pour espérer te voir

changer d'avis. En as-tu de la chance ! Ce qu'on appelle chez toi « de la douce fermeté » serait, si jamais j'en montrais autant, qualifié tout net d'entêtement. Voilà la différence qui existe entre une bonne et une mauvaise réputation.

— Et, interrompis-je, pour ne pas laisser dévier l'entretien qui m'intéressait si fort, Philippe, qu'a-t-il dit ?

— Philippe a dit que cela ne l'étonnait qu'à moitié, que tu étais trop parfaite pour la plupart des hommes et que, ou bien ce sentiment t'éloignait d'eux dans une justice rendue à ta propre valeur, ou bien, jugeant à ta mesure ton idéal, tu l'avais placé si haut, rêvé si beau, que nul n'aurait jamais pu le réaliser, et que, t'en apercevant, plutôt que d'y renoncer, tu renonçais à sa poursuite.

— Il a dit cela, fis-je, malgré moi, rêveuse.

Et, pour ne pas laisser pénétrer mon sentiment pour l'opinion de mon cousin, j'ajoutai :

— Et maman ?

— Maman a dit que ta résolution lui faisait d'autant plus de peine qu'elle avait déjà formé pour toi des projets d'avenir, mais qu'elle s'inclinait devant ta volonté.

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

— Eh bien ! franchement, pour une conversation de deux heures, c'est mince !

Lydie se mit à rire.

— En substance, dit-elle, on n'a certainement pas dit autre chose. Mais, ce peu était dilué en beaucoup de paroles, nombre de réflexions dont je fais grâce à ta migraine. Bonsoir, à demain. Ah ! j'oubliais ! Nous irons à deux heures voir tante Marie. Si l'oncle Léon est là, attends-toi au siège en règle de ta vocation de célibataire.

— Ils savent déjà ? demandai-je.

— Philippe les a mis au courant et il paraît qu'ils te désapprouvent tous deux. A demain, vieille fille !

Je la laissai partir. Je savais ce que je voulais savoir et je me promis bien d'éviter, le lendemain, la visite projetée.

Samedi, 4 novembre 1901.

Je ne pouvais indéfiniment fuir mon oncle et ma tante. Je me suis dispensée, sous le prétexte renouvelé de ma migraine de la veille, d'accompagner mes parents chez eux. Mais je n'ai pu éviter d'assister au dîner où, ce soir même, ma mère les avait invités. Du reste, le premier étonnement causé par mes projets devait déjà être apaisé, dans la rapidité avec laquelle s'écoulent les jours et, en même temps qu'eux, les sentiments humains. Tout au moins je serais préservée de l'ennui de leur apprendre moi-même ma résolution...

Nous ne devons être qu'en famille, ce soir ; néanmoins je me fis très belle. Il me semblait que, maintenant ma tâche était accomplie, et, Philippe averti de se détourner de moi, j'aurais une satisfaction puérile à éveiller en lui un dernier regret.

Cette toilette, au mépris de toutes mes habitudes, me retint plus longtemps que de raison dans ma chambre, et, lorsque je vins au salon, nos hôtes y étaient déjà.

Quand, après avoir embrassé ma tante Marie, que, vraiment, j'aime beaucoup, je vins à mon oncle Léon, il m'accueillit avec ces mots :

— Non, il n'est pas permis à une célibataire d'être jolie à ce point ! Thècle ! ma fille, si tu persistes dans tes projets, il faudra veiller à cela.

— J'y persiste, mon oncle, mais ce n'est point une raison pour être à faire peur. Au contraire, une personne isolée a plus besoin qu'une femme mariée d'amitiés sûres et de relations agréables, ce n'est donc pas le cas de les mettre en fuite par sa seule présence.

— C'est fort bien répondu, dit mon oncle, mais tu ne me convaincs pas. Tant que tu seras séduisante comme te voilà, je ne croirai jamais à ton célibat prolongé..., car il se trouvera bien quelqu'un pour arriver à te faire changer d'idée.

Après le dîner, tante Marie m'appela près d'elle.

— C'est donc vrai, ma chérie, que tu es décidée à ne pas te marier ?

— Absolument, ma tante. —

— Et pourquoi cela, mignonne ?

Que ferait-on, en certains cas, si, comme l'a dit

un humoriste célèbre, la parole n'avait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ?

Selon cet axiome, encore une fois, je répondis :

— Parce que je n'ai pas la vocation du mariage, ma tante, parce que je n'ai aucun des goûts, aucune des aptitudes nécessaires pour y trouver le bonheur, parce que je souhaite une vie paisible, mais entièrement libre, sans devoirs, sans obligations.

— Ne crois-tu pas, me dit ma tante, que tu te trompes, Thècle, sur tes véritables sentiments ?

— Non, ma tante, dis-je, avec conviction et sincérité, cette fois. Je me suis interrogée sérieusement avant de m'arrêter à cette grave résolution, et, l'ayant prise, j'ai maintenant l'esprit plus tranquille et plus heureux.

Ma tante n'insista point, ce n'était pas à elle de le faire. Elle ajouta seulement, avec un grand soupir :

— Que c'est dommage ! Mon Dieu, que c'est dommage !

Philippe, à ce moment, venait vers moi. Il entendit ce dernier mot et interrogea sa mère.

— Qu'est-ce qui est dommage ?

— Que Thècle renonce au mariage, dit ma tante.

Il me regarda très affectueusement.

— Elle a peut-être raison !... fit-il avec une vague tristesse.

— Ah ! dis-je avec un enjouement forcé, voilà enfin quelqu'un qui m'approuve.

— Oh ! t'approuve ? continua-t-il s'asseyant près de moi à la place que sa mère venait de quitter pour rejoindre maman ; t'approuve, c'est beaucoup dire, car si...

Il s'arrêta et je frémis, devinant sa pensée. Je sentis qu'il allait dire : « Si tu n'étais pas ma cousine germaine. » Mais il ne le dit pas et je lui en sus gré. Seulement, il se tut un moment, affectant de regarder des cartes postales illustrées que je venais de recevoir et qu'il me prenait des mains, une à une, pour me les rendre ensuite de même. Puis il ajouta :

— Qui sait si je ne vais pas suivre l'exemple que tu me donnes, le mauvais exemple selon nos parents, et si je ne vais pas aussi renoncer au mariage ?

Ce fut à mon tour de me taire... Ah ! si lui non

plus ne se mariait pas, quelle souffrance intime me serait épargnée... Mais non, non, non, rayons ces mots, chassons cette pensée, je veux qu'il soit heureux, qu'il se marie, qu'il ait une femme que je tâcherai d'aimer, des enfants qui me le rappelleront et que je chérirai, une famille, un foyer où j'irai un jour m'asseoir... en sœur.

15 novembre 1901.

Les douloureuses heures de crise sont passées, on ne me parle plus de rien, et, peu à peu, j'organise ma vie. Ma mère, pour sauvegarder à la fois mon désir et les convenances, a trouvé ce moyen terme d'attacher définitivement à ma personne Mlle Lucie Brunier. Il lui a été notifié que sa seule tâche était de m'accompagner partout où je voudrais, et de faire tout ce que je voudrais. Elle représente donc pour moi la liberté. Une liberté dont je n'abuserai pas, mais que je considère comme une conquête. Avec elle je peux sortir, circuler comme bon me semble, et j'en ai profité pour multiplier mes occupations. Leçons de musique, chant et accompagnement, cours de peinture, œuvre de catéchismes, des tabernacles, visites de charité, etc. Il n'en faut pas moins pour remplir ma vie... et ma pensée... Ma pensée, hélas ! Philippe l'habite toujours... Il est vrai que je le vois souvent dans notre train continu d'affectionnée intimité. Bien que la distance qui nous sépare des Pesquaire soit assez grande, il ne se passe pas de jour que, soit l'un d'eux, soit l'un de nous ne traverse le Rhône pour se retrouver. Quant à ces messieurs, les affaires les réunissent quotidiennement. C'est Philippe qui vient le plus souvent chez nous, « en passant », comme il dit, bien que nous ne soyons guère sur le chemin du quai des Brotteaux, des ateliers et des métiers de la Croix-Rousse. Il a pour nous de gentilles attentions. Sans cesse il nous apporte des fleurs, des bonbons, et chaque semaine, quand nos parents dînent chez les siens, ou les siens chez nous, il s'arrange pour être là. Cependant, il est bien occupé. Mon père et mon oncle admirent son sérieux, son entente de l'industrie et du commerce, ses capacités acquises pour l'installation, la direc-

tion des affaires, et son esprit d'initiative qui le porte, pour chercher à les utiliser, vers toutes les nouvelles découvertes, les récentes inventions dont peut profiter son industrie.

Il est toujours question qu'il aille passer quelques mois en Algérie, autant pour faire un voyage d'agrément qu'un voyage d'études, et cette perspective lui sourit beaucoup.

Lorsqu'il nous dit : « Quand je partirai pour l'Afrique, quand je serai sous le ciel bleu d'Alger la Blanche », et que je le vois se réjouir, mon cœur saigne...

Pourtant une absence, une séparation seraient peut-être le remède.

15 décembre 1901.

Le voyage de Philippe est fixé, il part demain. Et, ce soir, a lieu un bal auquel nous devons tous assister.

C'est notre premier bal officiel, à ma sœur et à moi, et quand nous reçûmes les invitations, j'eus un vague mouvement d'âme qui me portait à refuser. Maman le devina et me dit :

— Thècle, je t'ai promis de te laisser, pour ton avenir, toute liberté, mais, en revanche, je tiens à te présenter dans le monde et à ce que tu mènes, pendant quelques années, la même existence que ta sœur. Je ne te demande pas cela par esprit de tracasserie, sois-en certaine, mais il est de mon devoir de t'éclairer sur ta vocation, de t'aider à choisir ta voie, en te faisant connaître la vie. Ce serait coupable à moi de te laisser t'affermir en ta décision de célibat, ne sachant du monde que le peu que tu as pu en apprendre pendant tes vacances. Il importe que tu sois davantage renseignée. Aussi, tout en te laissant le plus possible de cette liberté que tu désires, et que la présence de Mlle Brunier m'aide à t'assurer, je compte que, dans les grandes occasions, les réunions importantes ou nombreuses, tu nous accompagneras, Lydie et moi.

Cette demande était trop sage, — en raison de l'ignorance où reste maman de mes sentiments, — et trop modérée pour que je m'y refusasse. Du reste, cela ne me déplait pas d'aller dans le monde.

Je ne veux pas m'étourdir, mais je veux me distraire et m'occuper. Et puis, je ne veux pas être une de ces jeunes personnes mystiques qui vivent dans la société comme des religieuses; pas davantage une des « coiffeuses de sainte Catherine », qui restent sur la brèche jusqu'à la dernière épingle, je veux être une jeune fille qui, ne souhaitant pas se marier, prend, au fur et à mesure que l'âge vient le lui permettre, l'indépendance d'une jeune femme ou d'une jeune veuve.

Je tiens même! — ô cette vanité qui surnage malgré tout! — à paraître dans le monde à mon avantage. Et cela me fera un puéril plaisir d'entendre dire autour de moi que je suis agréable et élégante.

Je me souviens d'un passage d'Octave Feuillet qui m'a frappée. Dans son beau livre de *Sybille*, l'héroïne, malgré ses chagrins d'amour, se pare et soigne sa beauté. Si bien que son grand-père, qui est sa seule société, lui demande si elle veut tourner la tête à lui ou à ses pauvres. Et Sybille répond que c'est son plaisir de vêtir avec élégance l'héroïne de son propre rêve, et, lorsqu'elle se voit passer dans le miroir de l'eau tranquille, ou bien sur le mur blanc où le soleil projette son ombre, d'y considérer l'image d'une petite princesse très malheureuse.

J'ai absolument la même impression. Je ne veux pas m'abandonner à ma peine, je veux rester celle que Philippe eût pu aimer si elle n'eût été sa cousine germaine, et cette presque sœur qui peut flatter son amour-propre, grâce aux liens de famille et d'amitié qui nous unissent.

En conséquence, devant assister à ce bal, je m'étais préparé une élégante toilette. Ma mère nous conseille, mais nous laisse, sur ce chapitre, presque toute liberté. Alors je n'avais pas voulu, cette première fois où je sortais, sembler un échantillon de la maison Devaray, Pesquaire et C^o. J'avais dédaigné les somptueuses soieries qui sortent de nos ateliers pour la légère et transparente mousseline. Mais je dois dire qu'il y avait pour plusieurs centaines de francs de valenciennes. Lydie avait fait faire la même robe, et, en la recevant terminée, ne se tenait pas de joie de la trouver si jolie. Elle se faisait une fête d'assister à ce bal et moi-même je me promettais un certain plai-

sir, mais quand je sus que Philippe partait le lendemain ! ah ! alors, toute ma joie gâtée par l'approche de cette séparation, je crus n'avoir pas le courage de cacher mes larmes, de forcer mon sourire, d'aller danser, oui, danser ! avec le désespoir au cœur. Car ce départ de l'Philippe ce n'est pas pour moi une absence, c'est l'adieu définitif peut-être. J'ai bien senti, pendant les six semaines que nous venons de passer encore, presque côte à côte, que, tant que l'apaisement ne sera pas fait en moi, tant que la résignation entière, absolue, ne sera pas venue réduire au silence mes sentiments, je ne puis vivre auprès de Philippe : le voyant si souvent, mon rêve s'entretient par sa présence et aussi, peut-être, l'attire vers moi par l'invincible attraction d'une affection profonde. S'il n'était parti, je me serais, moi, éloignée. Quand il viendra, si, si... je ne suis pas guérie à mon tour, je partirai...

En tous les cas, c'était donc l'adieu, et je ne me sentais pas le courage de le lui dire, là, en plein bal, — car je savais qu'il y viendrait.

— La veille d'un départ, lui avais-je fait observer, quelle folie !

— Et je laisserais passer votre premier bal, à Lydie et à toi, sans vous faire danser ? mais ce serait manquer à tous mes devoirs... Et puis ne t'exagère pas ce voyage. Qu'est-ce que c'est que d'aller en Algérie ? Je partirai à cinq heures du matin par le rapide, je serai à Marseille avant dix heures ; à midi, je m'embarquerai et, mardi, j'arriverai pour l'heure du dîner à Alger.

Il vint prendre, cet après-midi, congé de mes parents.

— Je ne vous dis pas adieu, fit-il, puisque nous nous retrouverons ce soir ; mais, au bal, on ne s'embrasse pas, et il est permis de le faire, n'est-ce pas, ma tante, en se quittant pour longtemps ?

Et, sans façon, il nous embrassa, Lydie et moi, sur les deux joues, tandis que maman, dont il baisa la main, lui mit sur le front une caresse de mère.

J'en resterai là, sur cet adieu, sur ce baiser, et je n'irai point au bal. Il ne me manque plus, pour m'en dispenser, qu'un prétexte assez plausible pour ne pas mécontenter mes parents. Lequel vais-je trouver ?

16 décembre.

Je commençais, hier, à parler de migraine, enfin d'éviter la réunion que je désirais fuir, lorsqu'on apporta un immense carton. Il contenait deux délicieuses gerbes d'orchidées, toutes montées, prêtes à être attachées sur un corsage, et deux bouquets pour les cheveux. Ces fleurs rares, qui avaient dû coûter un prix fou, étaient de délicieuses guirlandes, pour l'une d'un blanc un peu rosé, tigré à l'intérieur de taches veloutées, pour l'autre, d'un mauve bleuté absolument ravissant.

Une carte les accompagnait, celle de Philippe.

Ce charmant cadeau changea mes dispositions. Je voulus me parer des fleurs qu'il m'avait données et, par conséquent, assister à ce bal...

— Quelle guirlande prendrai-je, me dit Lydie, la blanche ou la mauve ?

En toute occasion, je lui eusse laissé le choix, mais il me parut que, pour une fois, j'avais le droit d'imposer ma préférence.

— Je prendrai la mauve, répondis-je à ma sœur.

— Comme cela se trouve, riposta-t-elle gaiement, moi qui aime mieux l'autre !

Nous nous habillâmes ; vraiment nous étions très belles avec nos robes blanches et la parure quasi royale de ces fleurs précieuses. Lorsque nous entrâmes dans les salons, un peu tard, suivant la coutume de notre mère, nous fîmes sensation à nous trois, car maman, étonnamment jeune, en une robe de merveilleux brocart blanc et argent, était réellement superbe avec son port, sa beauté majestueuse.

Et tout de suite on nous entoura. Philippe dut fendre une vraie foule pour arriver jusqu'à nous.

— Il n'est pas trop tard ! dit-il, pour un peu, je n'aurais pas eu, dans ce bal où je suis resté pour vous, le plaisir de vous faire danser !

Je le remerciai de ses fleurs.

— De quoi me remercies-tu ? me dit-il, c'est toi qui les embellis par ta façon de les porter, car je ne t'avais point encore vue en toilette de bal, mais ce que cela te va !... Voilà un souvenir qui me suivra longtemps sur la terre d'Afrique.

Et, tremblante, ayant levé mes yeux sur les siens, j'y retrouvai l'inquiétante flamme de naguère, à Collonges...

Peu après, mon oncle Léon vint nous trouver. Il exultait, dans son naïf orgueil d'oncle, de nous voir si fêtées.

— Par exemple, dit-il à ma sœur, sa préférée, vous avez beau vous ressembler, aujourd'hui, Lydie, tu es enfoncée. Les épaules de Thècle, son buste, tu n'as pas tout cela !

— Attendez, fit l'étourdie, faites-moi crédit de deux ans, des deux ans qui sont entre nous, et vous verrez si je ne la rattrape pas !

Nous rîmes toutes deux et mon oncle aussi, car Lydie avait dit vrai, mon âge me donne une ampleur, — relative, bien entendu, — mais que n'atteint pas la gracilité un peu maigrichonne de ses dix-huit ans.

— Thècle, reprit mon oncle, aura aussi son procès, il paraît que c'est elle qui a choisi vos toilettes, elle mérite d'être grondée pour cela.

Et comme mon père s'approchait justement, mon oncle continua, s'adressant à lui :

— Mou cher, nous n'avons plus qu'à plier boutique, tes filles portent ce soir un coup fatal à nos produits. Les voyant si jolies avec leur mousseline, personne ne voudra plus porter nos brocarts ni nos satins brochés.

— Eh bien ! nous ferons de la mousseline... de soie, dit mon père, heureux de nos succès.

La soirée passa vite, trop vite. Je dansai le cotillon avec Philippe. Heureusement, ses nombreuses figures nous laissèrent peu le temps de causer, car je n'aurais pu parler, de peur que mes lèvres trahissent ma pensée. Lorsque le moment de partir arriva, il me dit :

— Rends-moi une de mes fleurs que je t'emporte en Algérie.

— Laisse, répondis-je, elles sont fanées. Tu en trouveras de plus belles là-bas.

Nous nous séparâmes et je bénis l'ombre de la voiture qui nous ramena, mes parents, Lydie et moi, car j'y pus cacher mes larmes.

Lyon, 15 février 1902.

Je n'écris plus, parce que je ne saurais le faire sans parler de Philippe, et c'est une dangereuse et vaine façon de se guérir d'un rêve, que de l'entretenir par un continuel souvenir. Or, je voudrais vivre sans penser à lui et, pour arriver à ce but, il faudrait ne pas penser du tout.

Je m'y essaie... Il n'est pas une vie plus occupée que la mienne. Malgré les révoltes de ma paresse, je me lève de bonne heure : sept heures. Mlle Lucie est prête et m'accompagne à la messe. A certains jours de mauvais temps, je vais, ou bien à Saint-François, ou bien, plus rarement, à la cathédrale Saint-Jean. D'autres, où je suis plus vaillante, ou bien où j'ai besoin de plus de réconfort spirituel, je monte à Fourvières.

En en redescendant, j'ai mes cours de peinture, de chant, de piano, mes catéchismes, les réunions de l'Œuvre de la Croix-Rouge. L'après-midi, j'accompagne *souvent* maman et Lydie dans leurs visites, mais, pour bien marquer mon indépendance, ce n'est pas *toujours*. De même, et je le fais exprès pour ne pas me laisser confondre avec les filles à marier, je me prive de rester chaque fois au jour de maman, — bien que cela m'amuse plutôt, — uniquement pour qu'elle puisse répondre, quand on s'informe de moi : « Thècle est sortie ».

Je commence aussi à faire quelques visites seule, mais uniquement dans l'intimité. Par exemple, j'ai pris l'habitude d'aller, presque chaque jour, voir ma tante Marie. Peut-être y a-t-il encore du Philippe là-dessous, mais j'aime beaucoup sa mère. Nous nous comprenons à merveille et, est-ce assez étrange ? pour un peu, je serais plus intime avec elle qu'avec maman. Sans doute, son caractère se rapproche davantage du mien, elle est plus expansive, plus sensible, plus affectueuse, mais quelles affinités d'esprit peuvent être mises en parallèle avec la voix du sang, l'exclusive tendresse de mère à fille et l'intimité qui, qu'on le veuille ou non, en découle naturellement. Et pourtant, dans notre famille, ce phénomène existe...

Quand je vais chez tante Marie, Mlle Lucie m'y amène, puis s'en va, et vient me rechercher. Nous causons, un peu de Philippe, beaucoup de ceci et de cela.

Le chemin qui me conduit aux Brotteaux m'agréa aussi comme promenade. J'aime cette course le long des quais et, quand on traverse le majestueux Rhône, cette perspective des ponts qui coupent, pour le regard, son horizon, en barres régulières comme les lignes d'un cahier d'écolier. J'aime cet air toujours plus vif des bords du fleuve et, lorsque le soleil vient l'éclairer, le miroitement d'argent de ses eaux clapotantes, sans cesse agitées, qui me font penser à la mer... La mer!... qui est entre Philippe et moi.

Que disais-je, que je ne pouvais écrire sans en parler...

Lyon, 25 mars.

J'ai assisté hier à une scène tellement étrange que je veux la noter ici.

Nous étions à déjeuner : la porte s'ouvre, un monsieur entre, que je ne connaissais pas. Assez âgé, comme papa ; l'air distingué et militaire. En le voyant, maman a eu un sursaut, et elle est devenue très pâle. Papa, lui, s'est levé, tout content de retrouver, à ce qu'il m'a semblé, un vieux camarade, car le visiteur, s'avançant vers lui, lui disait :

— Mon cher Devaray, quel plaisir de te revoir ! Aussi, tu le vois, j'ai forcé la porte. Il y avait là ce grand larbin — il montrait le maître d'hôtel, très mal à son aise — qui ne voulait pas me laisser entrer, mais je l'ai secoué, ouste ! et malgré lui j'ai pénétré chez toi.

« Madame Devaray, fit-il un peu cérémonieusement en saluant maman, me permettra cette intrusion. De passage à Lyon, je me suis arrêté deux heures pour te serrer la main ; aussi, n'aurais-je pas eu le loisir d'attendre que tu aies fini de déjeuner.

— Il n'aurait plus manqué que tu fisses anti-chambre chez moi, mon vieux Surroute, répliqua

papa, enchanté. Tu as joliment fait de forcer la consigne qui, bien entendu, eût été levée si j'avais su ta visite. Même, si je l'avais connue d'avance, j'eusse été te chercher à la gare. Mais tu vas déjeuner?...

M. « Sourroute », car il me sembla que papa l'avait appelé ainsi, refusa. Il avait mangé déjà en wagon. Il s'installa près de papa et ils continuèrent de causer avec cette intimité exclusive que donnent toujours les amitiés d'enfance. Maman, si gracieuse d'habitude, me parut un peu froide et même pincée. Elle fit plusieurs fois signe qu'on accélérât le service pour terminer le déjeuner. Mon père s'était informé de la famille de son ami, de Mine de Sourroute — compris-je cette fois — de ses enfants.

— Tous les cinq gaillards, mon cher, répondit l'étranger. Mon fils aîné a dix-huit ans, il a été admissible à Saint-Cyr cette année.

En détail, il parla de ses enfants.

— Êt toujours pas une fille, dit-il, n'est-ce pas du guignon, sur cinq? Et ma femme qui désirait tant une petite Clémence! car elle lui eût donné ce nom.

A ces mots, le visage de papa se rembrunit soudainement, comme lorsqu'une chose désagréable, à laquelle on n'a pas encore pensé, se révèle à vous. Il regarda maman qui eut un air mécontent comme pour lui dire :

« Eh bien! vous ne songiez pas à cela, que, moi, j'avais prévu... »

Le loquace visiteur n'y prit point garde et continua :

— Et voilà tes filles? Toujours rien qu'elles deux? Tu n'as point eu d'autre enfant?

Mon père répondait négativement, d'un air gêné.

— Eh bien! mesdemoiselles, continua M. de Sourroute, se tournant vers nous, permettez-moi de le dire à votre père, ses filles sont charmantes. Êt quelle ressemblance!

— N'est-ce pas, dit maman, qui semblait toujours inquiète, c'est à les prendre l'une pour l'autre.

— Oui, évidemment, reprit M. de Sourroute, mais ce n'est pas de leur ressemblance entre elles que je voulais parler.

Et s'adressant à mon père, il lui dit, presque ému :

— C'est de leur ressemblance avec leur mère... Elle est frappante ! Je crois la revoir à leur âge, à vingt ans...

Ce propos était ridicule, car nous n'avons rien de maman, ni ses traits, ni sa taille, ni ses cheveux, ni la couleur de ses yeux. Mais, pourtant, il me sembla qu'il ne justifiait pas l'émoi qu'il causa. Maman devint très rouge, encore plus rouge, papa, très pâle. Ils se regardèrent, et comme M. de Sourroute continuait :

— Alors, tu te le rappelles, Devaray ? nous nous voyions tous les jours, nous étions tous deux jeunes mariés...

Ces réminiscences semblaient imposer à nos parents un tel supplice que maman, pour y mettre fin, et bien qu'on n'eût pas encore terminé le dessert, se leva brusquement de table et passa au salon où mon père et son ami la suivirent. Bien entendu, nous fîmes de même et, dès que la porte fut refermée, M. de Sourroute, venant à moi, me prit les mains.

— Ma chère petite cousine, je suis bien heureux de vous connaître, me dit-il affectueusement, car je suis votre cousin.

Je ne savais que répondre, lorsque maman me tira d'embarras, mais d'une bien étrange façon.

— Théele, me dit-elle, la voix un peu brève, allez de suite, Lydie et toi, vous apprêter pour sortir, l'heure avance, vous devriez déjà être parties et vous serez certainement en retard.

« Vous les excuserez, monsieur, dit-elle ensuite à M. de Sourroute, elles sont attendues chez ma sœur.

Littéralement, elle nous poussa dehors, avec un impérieux regard répondant à la timide question de Lydie :

— Ma tante nous attend ?

Et l'air de maman signifiait si bien : « Taisez-vous et éloignez-vous au plus vite » que, ni moi ni ma sœur, n'osâmes répliquer et que nous nous en fîmes dans nos chambres, interdites, ne sachant que penser.

Au bout de cinq minutes, maman y entra, visiblement émue, tenant une lettre à la main.

— Voilà, dit-elle, partez, Mlle Lucie est prête et vous accompagnera. Vous donnerez cette lettre à votre tante et vous resterez chez elle jusqu'à ce que j'aille vous y rechercher.

Puis, comme pour nous ôter toute possibilité de la questionner, elle s'en fut très vivement.

Il ne nous restait qu'à obéir, ce que nous fîmes ; mais, de plus en plus, nous étions intriguées et, en arrivant chez ma tante Pesquaire, notre premier mouvement fut de tout lui raconter. En même temps, nous lui donnâmes la lettre de maman, qui nous avait été remise cachetée.

— La clef du mystère est là. Vite, ma tante, lisez pour nous la dire.

Mais, à notre grande surprise, à la lecture du message que nous avions apporté, la douce figure de tante Marie se figea en une expression dont nous n'aurions su dire si elle était fâchée, ennuyée ou simplement gênée.

— Eh bien ! balbutia ma tante, cette lettre ne dit pas grand'chose. Votre mère vous expliquera sans doute elle-même... M. de Sourroute est un ancien ami de votre père. Peut-être Thérèse craignait-elle que vous gênassiez leurs confidences, ou bien ce monsieur aurait-il un langage un peu... libre ? Je l'ignore. Mais ne nous attardons pas à tout cela. L'essentiel est que cet incident vous donne à moi pour une bonne journée et nous allons en profiter. Le temps est délicieux, si nous allions cueillir des violettes ou du muguet à Collonges ?

La proposition fut acceptée avec enthousiasme par Lydie, toujours avide de mouvement et de grand air, avec une joie plus calme, mais non moins vive par moi, heureuse de revoir l'hospitalière maison et le beau parc où j'avais passé, avec Philippe, de douces heures.

Ma tante alla trouver mon oncle dans son cabinet, probablement pour lui communiquer la lettre de maman, mais elle nous dit que c'était pour lui faire part de nos projets et revint en nous annonçant que la voiture était à notre disposition.

Nous partîmes donc pour Collonges.

Nous y passâmes une agréable après-dîner. Le temps était vraiment radieux, et, sous les rayons du printanier soleil, les fleurettes s'ouvraient dans

les pelouses reverdies et sous les futaies du parc. Il y avait dans la nature réveillée les promesses, tous les espoirs du printemps, et je songeais à la saison passée, dont la dernière feuille était tombée avec ma dernière espérance, sans que le renouveau puisse me ramener l'espoir au cœur, comme il ramenait les bourgeons aux branches...

Déjà la température était élevée.

— Philippe doit avoir chaud en Algérie, dit ma tante. Vraiment, il est temps qu'il revienne.

Une angoisse m'étreignit... C'était vrai, il allait revenir, j'allais le revoir. Comment n'y pensais-je plus ? Comment la croyais-je accomplie pour toujours, cette séparation si nécessaire et qui m'avait tant coûté.

Lydie, que ces préoccupations douloureuses ne lantaient point, était uniquement absorbée par l'incident du matin. Pourquoi nous avait-on fait partir ? Pourquoi, de ce M. de Sourroute n'avions-nous jamais entendu parler ?

Ma tante répondait tant bien que mal à toutes les questions, mais il en fut une qui la laissa immobile et muette

Lydie la posa :

— Pourquoi M. de Sourroute nous a-t-il appelées « chères petites cousines », alors qu'il dénomme maman « madame ».

Et moi, qui n'y avais point fait attention, je suis un peu frappée par cette observation, la rapprochant d'une nuance, imperceptible, mais réelle cependant, de froideur, d'hostilité presque, de M. de Sourroute à l'égard de maman. Alors qu'il s'est montré avec papa d'une cordialité presque exubérante !...

Serait-il fâché contre maman ? Y aurait-il eu entre eux, autrefois, quelque difficulté ? Elle est si parfaite, si agréable, que cela me semble improbable, mais... tout arrive !

Nous sommes rentrés à Lyon vers six heures et demie. Maman n'était pas venue nous demander et, comme je m'étonnais, ma tante me répondit :

— Il était convenu, qu'en tout cas, vous dîneriez avec moi.

Pourquoi : « En tout cas ». Sans doute dans l'éventualité où M. de Sourroute partirait, comme dans celle où il s'attarderait.

A table, Lydie chercha à faire parler mon oncle Léon, mais il resta impénétrable et lui répondit même très brièvement :

— Je ne connais pas ce M. de Sourroute et je n'ai pas l'habitude de chercher à deviner les choses qu'on ne juge pas devoir me dire.

Lydie, très rouge, mit alors le nez dans son assiette... Mais lorsque, vers dix heures, maman vint en voiture nous chercher, ma petite sœur n'y put tenir et l'interrogea.

Alors, maman, avec ce ton un peu fier, mais très doux, qui lui est familier et ne souffre pas de réplique, lui dit :

— Ma chère enfant, nous avons, votre père et moi, de très sérieuses raisons pour ne pas vous laisser en contact avec M. de Sourroute, et j'espère que vous serez assez discrètes pour ne pas nous les demander, sachant qu'il convient que vous les ignoriez.

Lydie tira un peu le bout de sa langue rose, habitude enfantine qu'elle retrouve dans ses grandes confusions, et elle n'insista plus.

Mon oncle Léon demanda seulement à maman :

— A-t-il dîné ?

— Naturellement, fit-elle d'un air mécontent, vous pensez bien que Pierre n'a pas manqué de le retenir, et lui s'est laissé faire. Il est parti à l'instant.

Disant cela, elle eut un mouvement d'épaules et un blâme dépité s'adressant à papa, qui m'étonna bien fort, car je ne sais si j'en ai jamais observé un pareil en elle. Et il me confirma dans la pensée qu'il existe, entre elle et l'ami de papa, quelque dissension dont elle n'a pas voulu que nous fussions témoins.

Lyon, 12 avril.

La pensée qui, l'autre jour, à Collonges, m'avait traversé l'esprit, s'y est de nouveau et plus sérieusement imposée. Je veux parler du retour de Philippe.

Hier, ma tante Marie m'a dit, toute joyeuse :

— Le retour de Philippe approche, dans moins d'un mois il sera ici.

Il revient... Je vais le revoir, reprendre avec lui cette vie torturante et douce d'une affectueuse intimité, et le voir ou bien se rapprocher de moi pour en souffrir comme moi, — ce qui nécessiterait de ma part les plus douloureux efforts pour m'en détacher, — ou bien s'en éloigner de plus en plus... et se marier.

Ma tante ne m'a-t-elle pas dit qu'il serait bientôt temps qu'il songeât à son établissement ?

Devant l'une ou l'autre occurrence, je me sens sans courage, sans force, sans énergie... vaincue d'avance.

Il y a cinq mois, j'écrivais ici même : « Quand Philippe reviendra, si je ne suis pas guérie, ce sera à mon tour de m'en aller. »

Je ne suis pas guérie, il revient, il faut que je m'éloigne, mais où aller ?

25 avril.

J'hésitais encore à partir, je suis si faible ! si lâche !

Hier, je suis allée passer toute l'après-midi chez tante Marie, me disant qu'il fallait me hâter de profiter de cette dernière jouissance puisque, même si je ne m'en allais pas, une fois Philippe revenu, je devrais y renoncer.

Au cours d'une de nos longues conversations intimes, ma tante me dit :

— Il paraît que tu as refusé dernièrement encore un beau parti, M. de Saully ?

— Oui, ma tante, mais ce n'est pas lui que j'ai refusé, c'est le mariage.

— Elle est donc irrévocable, ta décision, Thèle.

— Irrévocable, ma tante.

Et tante Marie, avec un gros soupir et les yeux vagues, ajouta, sans que je puisse savoir à qui elle pensait :

— C'est bien dommage !

Alors je lui demandai bravement :

— Pourquoi dites-vous cela, ma tante ?

— Parce que, fit-elle en hésitant beaucoup, si

cette résolution n'avait pas été, comme tu me l'as répété tout à l'heure, irrévocable, je t'aurais peut-être présenté un jeune homme... qui, par toi, n'eût pas manqué d'être bien heureux et qui t'aurait aussi rendue heureuse, mais...

— Je vous en prie, ma tante, fis-je vivement, ne me le présentez pas, ne me dites pas son nom, ne m'imposez pas le chagrin de refuser un mari choisi par vous, qui m'inspirez autant de confiance que d'affection, car cela me serait bien pénible et, pourtant, je me verrais dans l'obligation de le faire.

— Alors n'en parlons plus, dit ma tante, visiblement attristée.

Nous causâmes d'autres choses, de Lydie, en particulier.

— Elle se mariera de bonne heure, dis-je, elle en a le goût, elle le désire.

— Elle n'est pas mûre pour le mariage, fit ma tante, sérieuse, pour cette vie de dévouement et de sacrifices que toute épouse, toute mère, même les plus heureuses, doivent mener. Elle ne pense qu'à s'amuser, qu'à jouir de l'existence.

— Elle est si jeune encore; dis-je, plus que son âge, même, avec son caractère enjoué.

— Et un peu frivole, ajouta ma tante. Ah! si elle ne te ressemblait pas que de visage!...

— Eh bien quoi? fis-je en riant.

— Eh bien! si elle avait ton sérieux, ton cœur, tes qualités exceptionnelles d'abnégation, d'affection...

— Ma tante, ma tante, interrompis-je gaiement. Vous oubliez vraiment à qui vous parlez et que t'est à moi-même que vous adressez ces éloges... si peu mérités.

— Ils le sont, reprit ma tante, tu le sais, tu es trop modeste pour t'en enorgueillir. Ah! si Lydie avait ces qualités!...

— Eh bien! fis-je encore.

Ma tante s'arrêta, un peu gênée d'en avoir trop dit, ainsi que cela lui arrive quelquefois avec sa nature expansive.

Alors, croyant la deviner, j'ajoutai:

— Si Lydie me ressemblait entièrement, elle pourrait m'être substituée pour le mari dont vous me parliez tout à l'heure?

Et avec une sorte d'effroi, ma tante me répondit précipitamment :

— Oh ! non, non, non, elle n'est pas du tout, du tout la femme qui lui convient.

— Alors, il n'y faut pas songer, repris-je ; le malheur de tant de ménages vient de ce qu'ils ne sont pas assortis.

— C'est vrai, mais comment savoir d'avance le caractère des gens à moins de circonstances antérieures, d'une intimité de famille ou d'ancienne amitié ? On devine plus aisément celui des hommes qui mènent une vie plus en dehors et qui, livrés à eux-mêmes de bonne heure, peuvent, par leurs actes, laisser percer leurs sentiments, leurs goûts, leurs tendances ; mais les jeunes filles, on ne les connaît pas.

— Ah oui ! fis-je en riant : les jeunes filles à marier, c'est « l'abîme couvert de fleurs » dont parle Octave Feuillet.

— Oui, dit ma tante, quoique, depuis lors, le temps ait marché, les habitudes se soient modifiées ; la jeune fille, plus affranchie, peut mieux se révéler, mais, aussi, elle puise dans cette liberté, que lui laissent les mœurs nouvelles, plus d'indépendance de caractère. C'est là encore un obstacle à l'union d'un bon ménage que ces idées, déjà si formées, arrêtées, même, de la femme, ces habitudes prises, ces goûts affermis, quand, par malheur, ils ne cadrent pas avec ceux du mari, — ce qu'il est bien difficile de préjuger d'avance. On ne peut exiger d'un homme un changement de vues, d'occupations, de prédilections, qui, souvent, sont inhérentes au genre de vie qu'il mène. C'est plutôt à la femme de calquer son existence et ses sentiments sur ceux de son mari, surtout si elle a su le choisir digne de cette confiance. Mais si, de son côté, elle s'y refuse, il y aura là le heurt de deux volontés qui pourra, à la longue, entraîner la discorde.

— Et les concessions mutuelles, ma tante, dis-je, qu'en faites-vous ?

— Ah ! ma pauvre enfant ! dans ce cas-là, la mutualité est une balance dont un plateau pèse toujours plus lourd que l'autre.

— Et, fis-je un peu remuée, car je pensais à moi-même, et l'affection réciproque ?

— Cela, dit ma tante doucement, cela, ma chère, c'est l'atout avec lequel on gagne toujours la partie

de la vie, mais combien le possèdent dans leur jeu?... Bien peu, va!...

Et ma tante resta un peu rêveuse. Certes, elle s'entend bien avec mon oncle Léon, mais est-il le mari qui aurait convenu à cette nature si affectueuse et si délicate?...

Je me serais reprochée d'insister... du reste, elle ne m'en eût pas laissé le temps, car, presque aussitôt, chassant cette fugitive pensée personnelle qui, un instant, avait voilé son unique préoccupation, elle reprit :

— Si tu savais comme toutes ces choses, dont nous venons de parler, me tourmentent. Car voici venir le moment où l'avenir de Philippe doit se fixer. Nous voudrions, son père et moi, le marier cette année, car il va, comme associé, prendre place dans la maison Devaray et Pesquaire. Les fonds nécessaires à cette association constitueront sa dot : ton oncle voudrait ne les lui donner qu'au moment de son mariage. D'un autre côté, il va revenir, nous ne pouvons le laisser inoccupé. La grosse question de son établissement va donc s'imposer...

Ma tante eût pu parler longtemps, sans que je songeasse à l'interrompre. Néanmoins, la crainte que mon silence ne lui révélât mon émotion me fit dire :

— Et Philippe sait cela?

— Il le sait, il n'a nullement repoussé mes ouvertures à ce sujet. Il a ajourné seulement toute décision à son retour d'Algérie.

— Alors, fis-je avec cette étrange cruauté envers soi qui vous fait remuer le fer enfoncé dans notre plaie, comme pour aller tout d'un coup au fond de notre douleur, alors, vous cherchez une femme à Philippe?

— Oui, ma chère Thècle, ou du moins je vais la lui chercher. Dieu veuille que je la trouve telle qu'il me la faut pour son bonheur. Philippe, je ne te l'apprendrai pas, est un sensible, un délicat, un tendre. Il a hérité de bien des côtés, — quelque peu exagérés chez moi — de mon propre caractère, mais il possède aussi la violence de sentiments de son père. Il sera, en ménage, ou très heureux ou très malheureux. Le demi bonheur ne pourra pas exister pour une nature extrême comme la sienne,

et il n'est pas homme à s'en contenter. Aussi, tu comprends combien je voudrais mettre dans son mariage toutes les chances du bonheur complet, qui, seul, pourra le satisfaire.

— Je le comprends, fis-je.

— Et comment le lui assurer? Quelle femme lui faut-il? Je la veux belle, pour qu'il l'aime, intelligente, pour qu'elle le comprenne, mais bonne, surtout, bonne et dévouée, de cette bonté et de ce dévouement qui, s'ils ne peuvent supprimer les difficultés et les peines de cette vie, les atténuent au moins par le charme qu'ils y opposent, la confiance justifiée qu'ils inspirent et la bienfaisante action qu'ils exercent. Je la veux aussi sérieuse et raisonnable, car une enfant frivole laisserait vite l'esprit réfléchi de mon fils. Enfin, je la veux affectueuse, tendre même... Mon Philippe a tant besoin et mérite si bien d'être aimé!

Mon émotion, à ces paroles qui répondaient à mon sentiment intime, était déjà extrême, mais quel trouble nouveau, presque insurmontable, s'y ajouta lorsque ma tante poursuivit :

— Vois-tu, Thècle, ce qu'il faudrait à Philippe, ce serait une femme qui te ressemblât.

Heureusement pour mon secret, à ces mots, la porte s'ouvrit, livrant passage à maman et à Lydie, qui venaient me rechercher.

Mais j'en savais assez... Philippe va revenir, Philippe va se marier...

Il faut que je m'éloigne! Mais, où aller?...

1^{er} mai 1902.

Dieu vient en aide aux malheureux. La Providence s'est manifestée à moi sous la forme d'une lettre de mon amie de pension, Christine Lassen. Elle m'écrit que notre séparation lui est trop douloureuse et qu'elle souffre, dans son relatif isolement, d'être si loin de sa plus chère amie. Elle est seule avec son père, qui s'afflige de sa solitude, car, depuis longtemps partie de son pays natal et ayant vécu en dehors de lui et de ses relations, elle n'y compte pas de ces étroites amitiés de jeunesse ou d'enfance, si puissantes et si douces, qui com-



bleraient un peu le vide de sa vie d'orpheline. Aussi, M. Lassen se joint-il à elle pour me prier de venir passer quelque temps chez eux...

Certes, je ne demanderais pas mieux, il me paraît que c'est là l'occasion rêvée, unique, que je sollicitais du ciel, mais comment obtenir de mes parents la permission de faire ce voyage?

2 mai

C'est en tremblant, qu'hier soir, j'ai abordé la grave question. Ne sachant comment m'y prendre, j'ai prié maman de lire la lettre que m'adressait Christine. Elle l'a fait sans manifester aucune surprise.

— Eh bien ? m'a-t-elle dit ensuite.

— Je voudrais, ai-je répondu, que mon père sût aussi l'invitation qui m'est faite.

— Tu ne penses pas à l'accepter ? fit maman très étonnée.

— Je désire beaucoup m'y rendre, dis-je, avec le plus de calme et de fermeté que je pus.

— Oh ! fit seulement maman d'un ton qui marquait à la fois la surprise, la désapprobation, la contrariété.

Et elle porta la lettre à papa qui écrivait près de la fenêtre.

Ils se regardèrent et échangèrent quelques mots à demi-voix, desquels je compris seulement que papa disait :

— Elle veut y aller ?

Et que maman répliquait :

— C'est si loin ! et puis nous ne connaissons pas ces gens-là.

Au bout d'un moment, mon père m'appela et m'interrogea sur mes désirs, mes intentions, mon amie et sa famille. Maman écoutait en silence.

— Ce voyage me semble bien peu raisonnable, dit enfin mon père.

— Pourquoi, fis-je, prenant, de la difficulté même de la situation, une fermeté inattendue, comme un grand danger vous suggère, pour y

échapper, un effort dont vous eussiez été incapable de sang-froid. — Pourquoi, peu raisonnable? Vous savez ma décision d'avenir et la vie de paisible indépendance que j'ai choisie. Est-il donc déraisonnable de chercher à y mettre quelques-unes des distractions accordées aux autres femmes et qui ne sont, Dieu le sait, ni extravagantes ni défendues. Un voyage, cela ne se fait-il pas tous les jours? et pour aller voir une amie très chère, n'est-ce pas encore plus naturel?

Voyant mon père un peu ébranlé par son immuable désir de me faire plaisir, je me hâtai d'ajouter :

— Si je m'étais mariée, au début de ma nouvelle existence, j'eusse fait un voyage : mon voyage de noces. Laissez-moi faire mon voyage de... vieille fille.

— De chanoinesse! fit Lydie qui entraît et avait saisi seulement la dernière phrase. Une vieille fille vit ratatinée au coin de son feu, en compagnie de son chat. Une belle personne comme toi, qui va dans le monde, cultive les arts, voyage, c'est une chanoinesse... Mais, à propos de ce voyage, où veux-tu aller?

— Voir Christine Lassen, à Copenhague.

— Quelle bonne idée! fit Lydie en frappant des mains, j'irai aussi?...

— Cela dépend, dit mon père, malicieux. Thècle me demande de faire ce voyage parce que, ne voulant pas se marier, il remplacera son voyage de noces. Si tu l'acceptes aussi à ces conditions?

— Ah non! fit Lydie, je veux me marier, moi; mais comme vous m'avez dit que je n'aurais le droit de le faire qu'après mes vingt ans, d'ici là, pour occuper mes loisirs...

— Je n'aime point voir traiter ces choses à la légère, interrompit maman contrariée. Lydie ne fera certainement pas ce grand déplacement et, pour Thècle, nous réfléchirons.

Où en resta là; ce n'est certainement pas la victoire, mais c'est le premier jalon posé.

3 mai.

Le grave sujet est revenu sur le tapis. Mon père, après le déjeuner, m'a appelée dans son cabinet.

— Il est réel, me demanda-t-il, que tu désires aller en Danemark ?

— Je le désire beaucoup, fis-je.

— Je ne voudrais pas, me dit-il, te refuser un plaisir, mais ce voyage lointain, sans nous, chez des gens que nous ne connaissons pas, offre bien des inconvénients. Et puis, il va affirmer si notoirement ton indépendance que, si un jour venait où tu regrettaisses ta décision de célibat, cet acte de liberté pourrait gravement te nuire.

— N'envisageons pas cette hypothèse impossible, père, dis-je, et pour le reste, songez que le Danemark n'est pas un pays perdu, que Mlle Lucie est là pour m'accompagner et j'irai chez ma plus chère amie, chez celle avec laquelle j'ai passé, côte à côte, dix ans de la plus affectueuse intimité.

— Je sais, je sais, dit mon père, mais je reste bien perplexe. Ton absence durerait combien ?

— Que sais-je ! fis-je hypocritement. Au moins six semaines, ce n'est pas trop pour un pareil déplacement.

— Alors, reprit-il dans cet ardent désir de gagner du temps, solution puérile des gens embarrassés, tu pourrais tarder un peu plus à partir. Il ne doit pas faire chaud encore dans ce pays du Nord ?

— Pour faire le voyage, dis-je, il convient que je profite du moment où Christine m'invite formellement.

— C'est juste, fit mon père, mais...

Ma mère entra en ce moment. Elle ajouta plusieurs objections, et, voyant que je tenais bon, elle finit par conclure :

— Décidez ; je ne puis dire que j'approuve ce voyage, ni taire que je le regretterai, surtout dans ce moment ; mais avec les dispositions d'avenir qu'a Thècle, je ne me crois pas le droit de l'en priver.

Ne pas s'en croire le droit ! voilà un mot qui revient souvent sur les lèvres de maman et qui me semble déplacé dans la bouche d'une mère quand il s'agit de sa fille. Cependant j'aurais tort de m'en plaindre, car c'est lui qui m'assure la victoire. Mon père a encore hésité un moment, puis il a fini par me dire :

— Puisque ta mère juge bon de te laisser libre, je ne puis que l'imiter ; je te permets d'aller à Copenhague et je te donnerai l'argent nécessaire pour ton voyage.

C'est donc décidé : je pars ! J'ai une grande joie d'échapper à tant de souffrances qui se mêle, pour l'atténuer, à mon déchirement de m'en aller, de quitter mon père, ma mère, ma petite Lydie, ma tante Marie, mon oncle, mes amis, mes relations, Lyon et la France, surtout à la veille du retour de Philippe. Je souffre à la pensée de ne plus le revoir, mais je souffrirais plus encore de sa présence dans les seules conditions où elle est désormais possible pour moi, et je dois me réjouir de pouvoir le fuir.

J'ai télégraphié à Christine, j'attends sa réponse et je combine de mon mieux mon voyage. On me laisse faire, avec un peu de rancune de me voir affirmer une indépendance que l'on désapprouve. Je sens, dans le ton de maman, dans ses manières, cette pensée intime :

— Puisqu'elle veut voler de ses propres ailes, eh bien ! qu'elle aille ! qu'elle s'arrange...

Et elle donne cette même impression à papa. Pourtant, tous deux, sans vouloir paraître le faire, veillent sur mes projets, afin que mon voyage soit prudent et heureux. Je m'attache aussi à être sérieuse, pratique, maîtresse de moi, car, malgré la résolution que j'atteste, parfois une défaillance s'empare de mon cœur à la pensée de m'en aller si loin, toute seule ! J'aurai bien avec moi Mlle Lucie, mais de quel secours me sera-t-elle ? Je ne la connais pas assez pour le préjuger.

11 mai.

C'est fini, demain je pars ! Mes caisses sont faites. Tantôt, je suis allée dire adieu à tante Marie.

— Oh ! fait-elle d'un ton de tendre reproche, partir quand Philippe arrive ! Que va-t-il dire, ne te trouvant plus là ? Et il arrive le 15 ! Comment n'as-tu pas voulu attendre quelques jours ?

Si elle savait, pourtant, pauvre tante chérie, que c'est à cause de lui, de son fils, de son Philippe, que je m'en vais, que je m'exile... Malgré moi, je suis émue ; papa est triste, maman contrariée de mon départ, et Lydie pleure.

Ah ! chers êtres aimés ! pourquoi vous quitter ?

Mais ce ne sera que pour un temps, je veux guérir ! Je veux m'imposer une cure d'éloignement et d'oubli, puis je reviendrai et je jouirai encore de ces douces affections, de cette vie de famille, dont je sens le prix en m'en arrachant.

Je reviendrai !... —

DEUXIÈME PARTIE

Copenhague, le 1^{er} juin 1902.

Déjà dix-huit jours que j'ai quitté Lyon sans avoir eu le temps d'ouvrir mon journal, de raconter mon rapide voyage et ses nombreuses impressions. Je suis venue ici chercher l'oubli, il est impossible d'être dans de meilleures conditions pour le trouver. Le changement total de pays, de mœurs, de milieu, sans rien qui puisse me rappeler le passé ; les figures inconnues qui, à l'exception de Christine, m'entourent seules, tout pourrait me faire croire à une vie nouvelle, à un nouveau moi, excluant le passé et ce que je fus, et donnant l'apparence d'un rêve à mes souvenirs.

J'aide, autant que je le puis, à cette illusion dont j'espère un repos d'âme qui amènera la guérison, en ne me regardant plus vivre, en ne conversant plus avec moi-même, imposant silence à la voix de la mémoire. Et c'est pourquoi, dans cette ligne de conduite, je n'ai plus écrit ici. Mais j'y veux consigner, pourtant, quelques-unes de mes notes de voyage pour les relire plus tard, — quand je serai forte...

Une grande surprise m'attendait, le matin de mon départ. Alors que j'allais trouver mon père pour recevoir de lui, avec ses dernières recommandations, l'argent nécessaire à mon voyage, il me prévint qu'il m'accompagnerait, au moins pendant une partie du trajet.

— Je ne veux pas te laisser entreprendre ce grand déplacement, me dit-il, sous la seule sau-

vegarde de Mlle Lucie, sans être plus renseigné sur son expérience. Nous irons vite, car je suis pressé et ne puis m'absenter longtemps, mais je t'accompagnerai jusqu'à Altona. J'en reviendrai par Paris où j'ai des affaires, et, pour le retour, il te sera plus facile de reprendre la route déjà parcourue.

Je fus touchée jusqu'aux larmes de cette sollicitude.

— Que dit maman de ce projet ? fis-je après avoir remercié mon bon père.

— Je l'ai formé de concert avec elle, me répondit-il, nous ne t'en avons pas parlé plus tôt pour ne pas t'affermir dans l'idée d'un voyage que nous n'approuvions guère, mais du moment que tu y persistes, nous ne voulons pas, si jeune, t'abandonner à toi-même.

Et quand je pensai que maman a toujours peur que père ne se fatigue, n'expose sa vie ou sa santé, qu'elle ne peut se séparer de lui et maudit ses rares absences, je fus profondément émue d'une affection dont je ne soupçonnais pas l'intensité, peut-être parce que je n'en avais jamais éprouvé le dévouement.

Cette émotion faillit amener mon secret sur mes lèvres. Embrassant mon cher et si bon père, je fus sur le point de murmurer à son oreille :

— Si je m'en vais, ne m'accusez ni d'étrangeté, ni d'égoïsme, je suis... parce que j'aime, parce que je souffre...

Et la folle pensée, à ce moment, me traversa l'esprit que peut-être si j'avouais cela, je ne par tirais pas, que mon père me dirait :

— Plutôt que de briser ta vie, nous reviendrons sur un préjugé, enraciné chez nous jusqu'à être devenu un principe ; nous te laisserons épouser ton cousin germain.

Mais la réflexion, même rapide, me montra impossible cette solution dont, bien des fois déjà, j'avais rejeté le vain mirage, car si mon père, ma mère avaient consenti, mon oncle, ma tante les eussent-ils imités ? Peut-être, si Philippe m'avait aimée, mais puisque je l'avais moi-même éloigné de ce sentiment, lui ne souffrant pas, pourquoi ses parents, surtout mon oncle Léon, si entier dans ses idées, lui eussent-ils fait, de leurs préférences, un sacrifice qu'il ne demandait, ne désirait

point?... Enfin, j'aurais tremblé, moi, la scrupuleuse, devant ce consentement arraché à la volonté paternelle. J'aurais eu peur que leurs craintes ne se réalisassent, et d'être frappée en mes enfants. Il fallait donc poursuivre jusqu'au bout la voie de calvaire où je m'étais engagée, et alors pourquoi parler, pourquoi cette expansion trop tardive et vaine?...

Une fois de plus je me tus et, après cette hésitation de quelques instants, je m'absorbai dans mes préparatifs de départ.

Ils durèrent toute la journée. Un dîner prématuré, auquel personne ne fit honneur, nous réunit pour la dernière fois, et, sitôt après, nous nous rendîmes à la gare.

Mon oncle et ma tante Pesquaire y étaient venus serrer la main à la voyageuse, et tout le monde, muni de billets de quai, nous accompagna jusqu'à notre wagon. Là, nos places choisies et retenues par Mlle Lucie, — qui n'avait, pauvre fille isolée, d'adieux tendres à échanger avec personne, — nous restâmes réunis jusqu'à la dernière minute. Le cri : « En voiture » nous sépara. J'embrassai vivement mon oncle, ma tante, maman et, la dernière, ma petite Lydie qui pleurait, puis vivement, pour cacher mon émotion, je sautai dans le train, me dirigeant vers l'inconnu.

Les soirées, déjà longues et claires, me permirent de suivre un instant du regard les horizons familiers, mais, bientôt, la nuit tombante me les voila et ce fut sous son obscurité que, vers minuit, nous arrivâmes à Genève. Là, nous devions passer la nuit. Mon père nous fit conduire à un hôtel près de la gare, où, par dépêche, il avait retenu des chambres, si bien que nous pûmes nous coucher en arrivant. Et le lendemain, à six heures cinquante, après un court, mais salubre repos, nous reprîmes le train pour Bâle. C'était une superbe matinée de printemps et mon attention fut sans cesse retenue par les délicieux paysages qui se succédaient sous nos yeux, avec une rapidité et une diversité de kaléidoscope. D'abord le lac de Genève que nous avions à notre droite, et ses multiples aspects, puis, après Lausanne, les aperçus rapides de la pittoresque Suisse. Voici Fribourg, voici Berne et, à une heure, Bâle où — mon père avait tout prévu, tout réglé — nous nous arrêtons une

heure pour déjeuner. Puis l'express reprend sa course rapide à travers l'Allemagne cette fois, et c'est la nuit que nous retrouvons en arrivant, à huit heures et demie du soir, à Francfort. Mais nous ne nous y arrêterons pas, un wagon-lit nous a été réservé et toute la nuit nous roulons, roulons encore sur le sol germanique pour arriver à Hambourg à six heures et demie du matin, et à Altona quelques minutes après.

C'était le terme du « pas de conduite » que mon cher père m'avait donné, et la preuve d'affection qu'avait été cette longue et fatigante route devait me rendre plus pénible notre séparation. Il ne le devina pas, lui qui croyait que j'allais faire un voyage d'agrément, et je ne voulus pas le lui laisser pressentir, à quoi bon ? Il mit ma pâleur sur le compte de la fatigue, mes yeux rouges sur celui de la poussière ; puis, rassuré sur mon sort, aussi bien par la proximité du but à atteindre que par les réelles qualités pratiques que Mlle Lucie avait montrées au cours du voyage, il nous mit à neuf heures dans le train à destination de Kiel et, sans émotion, me dit adieu.

Je pus à peine lui répondre, car les sanglots me suffoquaient et je voulais les lui taire. J'y parvins jusqu'au moment où le train s'ébranla ; mais, dès que je me vis seule, livrée à ma destinée, j'eus une affreuse sensation d'isolement, dont l'intensité arracha à mes yeux les larmes qu'ils retenaient à grand-peine.

Mlle Lucie les vit et, avec une délicatesse et une discrétion qui me touchèrent, après avoir un instant respecté mon émotion, elle chercha à m'en distraire, en attirant mon attention sur le pays que nous traversions, et en reportant ma pensée sur mon père qui devait, bientôt, aussi quitter Altona pour aller rejoindre l'express de Cologne, lequel l'amènerait, le lendemain matin, à Paris, où l'appelaient ses affaires.

La brave fille fut aidée dans sa charitable tâche par les circonstances, car avant onze heures nous descendions à Kiel pour y prendre le bateau à destination de Korsør.

Là commença pour moi la sensation d'exotisme que, jusqu'alors, ne m'avait pas encore réservée mon rapide voyage à travers des horizons, sinon connus, du moins semblables à d'autres qui

m'étaient déjà familiers. Je n'avais jamais vu la mer Baltique, jamais fait de traversée. Mais en est-ce bien une que celle-là, sur des navires excellents, le long des côtes des îles où, non seulement on ne perd jamais la terre de vue, mais encore où l'on est charmé par les paysages danois. Déjà, à première vue, j'en ai l'impression, confirmée ultérieurement, que, présentant au regard les landes silencieuses, les rares rochers, les luxuriantes forêts ou les paisibles fjords, il se dégage toujours d'eux une sérénité, une paix, une harmonie douces à tout le monde, mais infiniment précieuses à un esprit surmené par d'intérieures émotions.

Le bateau traverse la Baltique, puis le grand Belt. A droite, c'est l'île de Lalland ; à gauche, la tache de verdure, sombre au milieu des flots, de l'île de Langeland, et l'île Seeland est devant nous.

Je suis presque tentée de dire : déjà ! tant je goûte, par cette claire journée de printemps, le charme paisible et doux de cette silencieuse traversée, dans cette atmosphère si calme.

Il est un peu plus de quatre heures quand nous descendons à Korsør. Là, nous reprenons l'express et, avant sept heures, nous sommes à Copenhague (Kopenhavn en danois).

A la gare, parmi la foule des inconnus, j'ai vite aperçu le seul visage familier, le seul, ici, aimé, qui m'y attire. Christine se jette dans mes bras et, dans notre joie attendrie du revoir, revoir presque inespéré il y a un mois encore, nous pleurons toutes les deux.

« — Que de larmes ! doit se dire Mlle Lucie, que de larmes pour un voyage d'agrément !... » Mais, comme toujours, si elle est surprise, elle n'en fait rien paraître et, me laissant à mes effusions, court s'occuper de nos bagages.

Après nous être embrassées, Christine et moi nous nous regardons. Elle n'est pas changée : ses admirables cheveux blonds, si soyeux et si invraisemblablement longs, encadrent toujours de même façon son visage très blanc, très rose, mais qui me semble encore plus blanc et plus rose que jadis, sous le ciel de France. Et ses yeux bleus me semblent aussi plus paisibles et plus froids. Ils ont repris, à leur patrie, un peu de sa sérénité calme. Il y a, du reste, bien peu de temps que nous nous

semmes quittées, mais, alors, nous pensions que c'était pour longtemps, sinon même pour toujours, et, dès cet instant du revoir, je me rappelle celui de la séparation neuf mois auparavant, dans la cour de notre cher couvent, à Paris.

Depuis lors, que d'événements intimes dans ma vie ! Et dans la sienne ?... Je le saurai plus tard, car nous nous disons tout. Mais, à présent, il s'agit des présentations et Christine me fait faire la connaissance de son père, M. Lassen. Il est, comme elle, grand, mince, blond, froid, mais plus grand, plus blond, surtout plus froid qu'elle ; ses yeux clairs sont pleins d'intelligence et de volonté. De bonté ? Je ne saurais dire encore.

Il s'exprime avec peine en français, seulement quelques mots, quelques phrases incorrectes, ce qui rend difficile notre entrée en matière, et y jetterait un froid sans l'intervention de Christine qui, en sa joie de me revoir, m'accapare absolument. Pourtant, elle répond à son père en danois, comme il lui a parlé, et c'est une surprise irraisonnée pour moi de l'entendre s'exprimer autrement qu'en ma langue maternelle.

Elle m'explique qu'une voiture nous attend, et que son père va s'occuper de nos bagages. Cela me rappelle Mlle Lucie et je la cherche.

La brave fille, dont mon père n'avait pas trop préjugé, s'était très intelligemment débrouillée et fait comprendre. Nos caisses n'attendaient plus que la direction à prendre.

M. Lassen donna l'adresse au portefaix qui s'en était chargé et nous fit monter en voiture. J'eus alors la première vision, rapide, de la capitale danoise que domine la grande coupole de l'église de Frédéric, se détachant parmi de nombreuses tours et de multiples clochers.

Une foule joyeuse se promenait aux environs de la gare sur le *Vesterbros passage*, attirée par la verdure du jardin de Tivoli et les distractions de ce quartier de *Vesterbro* qui est celui des plaisirs. Mais, le dépassant bientôt, notre équipage s'engage dans une avenue qui longe une enfilade de trois grands lacs : Sankt Jørgessø, Peblingø et Sortedamssø. Rien n'est délicieux, dans cette soirée paisible, comme ces eaux pures et claires où se reflètent la verdure des arbres et l'azur pâle du ciel. Ma première impression est une impression de

rêve qui se prolonge jusqu'à Osterbrogade, rue où M. Lassen a son habitation, juste en face du dernier lac : Sortedamssø, et avec la perspective des deux qui lui font suite. Non seulement cette installation est jolie et confortable, mais elle est placée dans un site délicieux. J'aurai occasion d'en reparler, pour aujourd'hui je m'arrête, car...

Copenhague, 4 juin 1902.

J'ai été interrompue l'autre jour par Christine qui venait me chercher pour l'habituelle et quotidienne promenade sur la Ostergade. Quelque chose comme notre rue de la République, avec cette différence qu'à Lyon on y passe, tandis qu'à Copenhague on s'y promène, on y flâne. On y fait bien ses emplettes, mais surtout on s'y retrouve, on cause, on va et vient. Souvent on entre chez les pâtisseries qui servent d'exquises friandises dont la crème, sous toutes ses formes, est surtout la base. Je me suis mise à l'unisson des Danoises et je m'en régale comme elles-mêmes, tout en m'étonnant que mon estomac puisse s'accoutumer à ce régime de suralimentation que lui imposent les repas légers, mais si nombreux, si fréquents, en usage, en Danemark. J'ai voulu, du reste, partager entièrement la vie de Christine et je l'ai priée de n'y rien changer pour moi. Mon but est non seulement de ne déranger aucune de ses habitudes, mais encore d'arriver, par la rénovation complète des miennes, à me procurer plus absolu ce dépaysement en lequel j'espère pour me guérir.

Suis-je déjà sur la voie de la convalescence morale? Je me le demande. Ce qui pourrait aussi y aider n'est pas seulement l'absence, l'éloignement, la vie nouvelle dans un milieu inconnu, c'est aussi cette douceur qui, jusqu'à présent, m'avait manqué, de me confier à une amitié sûre et dévouée. A Christine, j'ai tout dit, et j'ai trouvé, dans cet aveu, non seulement le secours de sa compassion affectueuse, mais encore des lumières qui me faisaient défaut. A regarder seule, sans cesse, la même chose, on s'habitue à n'en considérer qu'un aspect. Une autre personne peut la voir sous un jour différent et vous la montrer telle. C'est ce

qui m'est arrivé avec Christine. Elle n'a pas jugé ma situation avec la passion qu'on apporte toujours — comme je l'ai fait — aux causes en lesquelles son propre moi est en jeu. Elle ne l'a pas jugée non plus avec l'ardeur inhérente à ma nature personnelle. Plus froide que moi, elle l'a vue plus froidement aussi et elle ne s'explique pas comment, avant de jeter le manche après la cognée, je n'ai pas sondé mon père, ma mère ou ma tante. Comment, même sans en venir à une confidence, — si elle répugnait trop à ma pudeur intime, — je ne leur ai pas posé la question au moins incidemment :

« Si nous voulions nous marier, Philippe et moi, cela ne serait donc pas possible? »

Elle ne comprend pas que je n'aie pas osé dire cela, et j'ai beau lui répéter que ce serait inutile, que je sais l'intention formelle et pareille de nos parents sur les mariages de cousins germains, et que Philippe, lui-même, en doute si peu et l'a si bien acceptée qu'il ne songe même pas à faire de moi sa femme, Christine me répète toujours avec sa patiente persévérance :

— Moi, si j'avais eu une mère et que je me fusse trouvée dans ton cas, je lui aurais tout dit.

A cela je lui réponds qu'à certaines mères, oui, on dit tout, mais pas à la mienne, et elle ne s'explique pas cette nuance, elle qui a gardé, de Mme Lassen, morte quand elle avait douze ans, le souvenir attendri d'une intimité parfaite.

Aussi, comme la perte lui en a été pénible et de quel poids, après huit ans écoulés, elle pèse encore sur sa vie!... Christine non plus n'est pas heureuse, non par affection déçue, mais par manque d'affection.

Son père est très bon pour elle, mais, entièrement absorbé par ses affaires, il s'occupe peu de sa fille. Elle n'a ni frère, ni sœur, peu de parents proches, et c'est en France qu'elle avait fait et a laissé des amitiés sincères. Ici, elle a énormément de relations, mais, comme elle le dit avec tristesse :

— Cela remplit la vie, cela ne remplit pas le cœur.

Ce vide sera, selon l'ordre naturel des choses, bientôt comblé par le choix d'un fiancé, mais, à cela encore, Christine trouve bien des obstacles.

— Je suis restée trop longtemps loin du Dane-

mark, me dit-elle ; malgré le retour, j'en demeure distante d'habitudes, de goûts, de tendances, de sentiments. J'ai beau mener la vie de tout le monde, je me sens, dans mon milieu, une étrangère, et je sens aussi que je fais, à mes compatriotes, la même impression. Or ce n'est pas pour faciliter mon établissement, précédé d'une de ces affections réciproques sans lesquelles, ici, il n'y a guère de mariage, et je ne sais si, de mon côté, je pourrais m'attacher à un jeune homme aussi différent de moi que le sont momentanément tous les Danois.

A mon tour je la rassure, le temps fera son œuvre et la réacclimatera dans son pays, comme, pour moi, il me détachera de l'affection condamnée...

J'avais d'abord dit à Christine que, peut-être, valait-il mieux, pour m'en guérir, n'en point parler entre nous. Tel n'a point été son avis. Elle m'a rappelé le mot du Père Didon : « Une âme confiante s'améliore toujours, une âme fermée se corrompt. »

Et puis elle a ajouté : « Ce n'est pas de taire ce que tu penses qui t'empêchera d'y penser. »

Nous parlons donc quelquefois de mon récent passé et de Philippe. Je lui lis les lettres que je reçois de Lyon. De papa et de maman, affectueuses, mais plutôt brèves, et de Lydie, si longues, si détaillées ! Les dernières me font plaisir parce qu'elles me témoignent l'affection de ma petite sœur, et puis elles m'intéressent... Mais elles m'intéressent trop, et c'est pourquoi je me rends compte qu'il faudrait les brûler sans les lire, mais je ne puis et je ne voudrais...

Car Philippe est revenu et sans cesse Lydie me parle de lui. Elle m'a même raconté son désappointement devant mon départ. Voilà tout ce qu'il faudrait que j'ignorasse, et qui est bien plus dangereux pour mon repos qu'une de ces causeries d'âmes où, simplement et sincèrement, on ouvre son cœur...

Vendredi, 5 juin 1902.

J'ignore ce que la vie me réserve, mais, certainement, le séjour que j'ai fait en Danemark restera dans mon souvenir comme une oasis au milieu du désert, si l'avenir est aussi triste que je le prévois ; comme une époque de sérénité et de charme, si d'autres jours heureux me sont encore réservés.

J'ai dit que Christine Lassen habite, avec son père, Orsterbro, quartier neuf où le monde des affaires se fixe volontiers. De la fenêtre de ma chambre je vois, se faisant suite, les trois lacs qui séparent le vieux Copenhague des faubourgs récemment bâtis : Orsterbro, Roerrebrog et Vesterbro. Ces lacs, à l'intérieur de la ville, y donnent de l'air, de l'espace, de la lumière. Les deux premiers sont séparés par le beau pont de la reine Louise, qui met en communication l'ancienne ville avec Roerrebrog, quartier des travailleurs. Tous sont entourés de verdure ; il y a là des parcs verdoyants, des avenues élégantes. Autour de nous, à Orsterbro, ce sont d'élégantes villas, disparaissant sous les feuillages des luxuriantes plantations. Et toute cette végétation met dans l'atmosphère la gaieté sereine de la nature, comme l'eau paisible des lacs y met son calme et son silence.

Que d'heures j'ai déjà passées à ma fenêtre devant cette perspective ravissante dont l'harmonie a une telle puissance sur mes nerfs ébranlés ! Ces heures sont celles où je laisse Christine à ses devoirs et à ses obligations, qui sont nombreux et, dans ce pays, inaccoutumés à son âge. Car il est d'usage que les jeunes filles ne s'occupent en rien des soins de la maison, uniquement dévolus à la mère de famille. Comme Mme Lassen n'existe plus, c'est à la pauvre Christine qu'incombe la direction de l'intérieur... Et la chère enfant n'y étant pas préparée, pour suppléer à cette lacune, elle suit plusieurs fois la semaine des cours de cuisine pratique dans une école spéciale.

Je ne l'y accompagne point, réservant ce temps pour ma correspondance et mes occupations personnelles ; mais, durant les autres heures de la journée, nous ne nous quittons pas et Christine

multiplie les distractions dans le but de m'amuser.

Je connais maintenant presque toutes ses amies, quelques-unes parlent français étonnamment bien ; d'autres à peine, mais peuvent cependant se faire comprendre. D'autres encore savent l'anglais ou l'allemand, que je connais un peu aussi. Enfin je commence à saisir quelques mots de danois et, avec Christine en surplus, comme interprète, nous arrivons à nous entendre.

J'avais d'abord rencontré ces jeunes filles dans Ostergade, puis elles sont venues chez mon aimable hôtesse qui, à son tour, m'a conduite chez elles. J'ai été accueillie partout avec une cordialité charmante et, si l'on ne m'a point offert le pain et le sel de l'hospitalité, j'ai dû accepter le traditionnel verre de vin de Xérès ou la tasse de thé qui ne manquent jamais à une première visite.

Par ces relations, je suis entrée plus au cœur de la vie danoise que je n'aurais pu le faire chez Christine, dont l'éducation française mitige les habitudes. Et ces mœurs, si différentes des nôtres, m'intéressent.

Ici, la pension proprement dite n'est pas en usage. Les enfants, à quelque rang de la société qu'ils appartiennent, vont à l'école, mot générique qui comprend toute sorte d'institutions. Mais les classes n'y ont pas la durée des nôtres. Elles se tiennent seulement de huit heures et demie à deux heures. Les élèves emportent leur déjeuner, qu'elles prennent là-bas, et reviennent pour le dîner de famille. C'est vers quinze ans que les jeunes personnes terminent leur éducation par un examen qui correspond environ à notre brevet simple. Alors, à ce moment, et suivant les règles de la religion luthérienne, elles sont confirmées, c'est-à-dire que, après avoir répondu aux questions du renouvellement des vœux du baptême, elles font leur première communion. A dater de ce jour, ce ne sont plus des enfants, mais des jeunes filles, qu'on dénomme : mademoiselle. Et si elles appartiennent à la noblesse, on leur donne leurs titres, qu'ici les femmes portent aussi bien que les hommes.

Et toute cette jeunesse, dès l'âge de raison, pourrais-je dire, circule seule pour se rendre à l'école, chez ses amies, ici ou là.

Le Danemark est, pour la jeune fille, le pays

de l'indépendance. Ainsi Christine et moi allions partout sans être accompagnées.

Cet état de choses m'a même valu un incident personnel. Comme je laisse toujours Mlle Lucie à la maison, la brave fille s'est rendu compte que son emploi était une sinécure et, dans le scrupule d'une délicatesse à laquelle je rends hommage, a cru devoir me dire que, ne m'étant d'aucun secours, elle craignait de devenir à charge à Mlle Lassen et me demandait la permission de consulter mes parents sur l'opportunité de sa présence à Copenhague. Je l'ai laissée faire. Elle ne me gêne pas, mais, comme elle dit elle-même, elle ne me sert à rien et, dans l'intention où je suis de prolonger mon séjour chez Christine, il est indiscret de lui imposer cette bouche inutile. Je ne verrais donc aucun inconvénient à ce qu'elle retournât en France, car lorsque j'y rentrerai moi-même, — et Dieu sait quand ! — ce sera bien le cas de faire acte de cette indépendance que j'aurai apprise ici. Mlle Lucie a donc écrit à ma mère. J'attends la réponse avec une certaine... curiosité.

6 juin.

M. Lassen ne parle pas français, nous échangeons quelques mots d'un allemand que nous ne possédons pas mieux l'un que l'autre, ce qui limite notre conversation — en dehors du concours de Christine — à des formules de politesse. Et encore mon amie me traduit les plus importantes. Hier, au dîner, M. Lassen me fit exprimer par elle son regret de n'avoir pu encore, — en raison de ses affaires, — s'occuper de moi comme il l'aurait voulu, et son projet de nous conduire un de ces soirs au Théâtre Royal ou à Tivoli. Je remerciai par la même entremise. Bien que les plaisirs mondains, dans mon état d'esprit, ne me tentent guère, je veux accepter toutes les distractions me permettant de me fuir moi-même.

Mais comment parvenir à ce but quand tout me ramène à mes personnelles préoccupations ! Le Danemark est le pays par excellence des poétiques amours. Ici les longs engagements réciproques sont la règle commune. On m'a cité des fiançailles

vieilles de dix années et montré des jeunes gens, d'heureux jeunes gens, qui s'aiment depuis le sortir de l'enfance, — comme j'aime Philippe! — et attendent, pour se marier, que le fiancé ait une situation. Ce qui est, ici, la condition *sine qua non* de la plupart des mariages.

Ces longues expectatives n'éprouvent nullement les intéressés, sans doute en raison de la liberté qui leur est accordée dès que leurs fiançailles sont officielles. Elles ne le sont pourtant généralement qu'un an ou deux d'avance, bien qu'existant de fait depuis plus longtemps. Et alors, dès qu'il en a été fait part, les jeunes gens portent l'alliance, se voient fréquemment, sortent ensemble et font même, en tête-à-tête, de petits voyages sans que personne y trouve à redire.

Et c'est là, disent-ils, le moment le plus heureux de l'existence, où ils jouissent de toute la douceur d'un attachement partagé, sans avoir les soucis, les charges qui leur incomberont dès leur entrée en ménage. Ils unissent leurs libertés pour en jouir ensemble avant de les aliéner définitivement dans un pacte commun et, quand viendra l'heure sérieuse du mariage, ils auront fait provision de bons et joyeux souvenirs et, soutenus par la tendresse mutuelle et déjà éprouvée, aborderont courageusement les difficultés de la vie.

15 juin.

Ce matin, lettre de France... C'est la réponse que j'attendais à la lettre de Mlle Lucie, mais c'est à moi qu'elle est adressée et si c'est maman qui, je le sens, l'a inspirée, c'est papa qui l'a écrite et signée. Tout au long, cette lettre est une protestation contre mes actes et surtout mes projets.

J'en copie des fragments.

« J'ai été bien surpris, ma chère Thècle, en recevant la lettre par laquelle Mlle Lucie me dit que, se trouvant absolument inutile auprès de toi et craignant d'être à charge à Mlle Lassen par sa présence vaine et prolongée sous son toit, elle me demande, avec ton acquiescement, si elle ne devrait pas revenir en France. Je comprends parfaitement

qu'il soit indiscret d'imposer si longtemps à ton amie une personne qui ne lui rend, non plus qu'à toi, aucun service et bien que je n'admette pas beaucoup, — et ta mère non plus, — tes allures d'indépendance, je ne veux pas, si vraiment les mœurs danoises les autorisent, te chercher noise à ce sujet. Je n'ai que trop de motifs de le faire ailleurs, car si tu songes à renvoyer Mlle Lucie en France, c'est donc que tu ne comptes pas y revenir de si tôt.

« Or, voici, mon enfant, ce que je n'autoriserai pas. Je t'ai permis de faire un voyage, non une absence indéfinie. Nous avions parlé de six semaines. Voici un mois que tu nous as quittés. Il est temps, il me semble, de songer au retour, pour lequel la compagnie de Mlle Lucie sera indispensable. Je ne t'en avais pas parlé plus tôt, parce que je croyais que c'était chose convenue. Mais puisqu'il est nécessaire de te le rappeler aujourd'hui, songe que dans quinze jours nous t'attendons, il n'est pas convenable que tu restes plus longtemps loin de nous, pas discret que tu demeures davantage chez ton amie. »

Dans notre habituelle intimité, j'ai montré cette lettre à Christine. Ses yeux se sont remplis de larmes.

— Tu ne vas pas partir ? me dit-elle, suppliante.

— Non, répondis-je, je vais essayer de rester encore, je ne suis pas guérie, pas assez forte pour revoir la France et Philippe...

— Et moi je ne saurais te voir t'éloigner.

— Mais, repris-je, les réflexions de mon père sur mon indiscrétion à demeurer chez toi me donnent à penser. Je n'abuserai pas plus longtemps de l'hospitalité que veut bien m'offrir M. Lassen. Sans quitter Copenhague, je trouverai, je pense, à m'installer avec Mlle Lucie dans votre voisinage...

Ici Christine, si calme d'ordinaire, m'interrompit avec violence.

— Tu es folle, me dit-elle, et si tu quittais notre maison pour une autre, non seulement tu me causerais un grand chagrin, mais tu blesserais mortellement mon père. C'est lui qui se trouve ton obligé dans sa satisfaction de me voir, en toi, une si chère compagne.

— Mais, fis-je, et Mlle Lucie ? Elle, je pourrais l'envoyer quelque part ?

— Comme si la pauvre fille nous gênait ! Elle n'a pas ouvert la bouche depuis que tu es ici.

— Pourtant, nous ne pourrions demeurer chez toi des mois, des années peut-être, si je me fixais en Danemark !...

— Tu peux y demeurer toute la vie. Je te le ferai dire par papa. Pauvre père ! il aura peut-être de la peine à te l'exprimer en français, mais l'intention y sera, sois-en persuadée.

Et, de fait, au déjeuner, M. Lassen s'approchant, commença péniblement :

— Christine a parlé départ. Non, non. Joie vous *hier*. *Hier immer* si, plaisir. Christine, moi, heureux, *sehr glücklich*, *Nicht* craindre être importune, contraire, au contraire.

Et pour terminer ce jargon mi-français, mi-allemand, pour lequel il avait pourtant dû feuilleter son dictionnaire et consulter plusieurs fois Christine, l'aimable homme me prit la main, et après avoir interrogé sa fille sur le mot qu'il voulait dire, il répéta après elle :

— Je vous en prie, restez.

Je resterai donc, mais il faut faire accepter cette solution... en France !

15 juin.

Hier, M. et Mlle Lassen donnaient un dîner. Nous étions vingt. C'était à deux heures, moment du repas principal qui est déjà le troisième de la journée. Car en se levant, c'est le petit déjeuner *Morgendrik*, thé ou café avec l'inévitable crème — qui est ici l'accompagnement de presque tous les mets, — et d'exquises tartines de pain blanc et de pain noir délicieusement beurrées. A dix heures on se remet à table pour manger de la viande froide, c'est *Frokost* ; beaucoup de petits plats qui, chez nous, seraient plutôt des hors-d'œuvre. Christine, encore à demi-Française, grignote un sandwich quelconque. Mais M. Lassen, en vrai Danois, prend soit de la semoule, soit du riz au lait, *rissengrød*, l'un ou l'autre en bouillie très épaisse, qu'il additionne encore ou de crème, ou de sirop de rhubarbe.

Cela ne nuit pas au dîner, *Middag*, à deux heures, plus copieusement servi. Le potage n'y figure pas tous les jours, mais c'est l'heure des plats de viande chauds.

Bien qu'elle prétende le contraire, j'ai bien vu, en ce jour où Christine recevait des Danois, que d'ordinaire elle modifiait un peu ses menus pour moi. On servit donc la soupe nationale à la bière, *ollebrod* ou *brodsuppe*, avec du pain noir, du citron, du sucre, des grains de raisin sec et de la crème. Dire que c'est excellent?... Ensuite des plats de viande, entre autres des gigots d'agneau, — ici, on ne mange pas le mouton fait ; — puis de la salade à la crème, car les vrais Danois n'emploient pas d'huile. Enfin des légumes et des fruits qui sont un luxe, tandis que le fromage, les excellentes pâtisseries se mangent communément. Avec tout cela peu ou point de boissons. Seulement, sur la table, quelques bouteilles de bordeaux et au dessert des vins fins dans des carafons. Le Danois, sauf au déjeuner et au souper où il prend un peu de bière, ne boit guère en mangeant. Ce repas fut présenté dans un magnifique service de porcelaine blanche à dessins bleus venant de la manufacture royale de Copenhague et avec un déploiement d'orfèvrerie de table dont l'ingéniosité des petites fourchettes, truelles, etc., m'amusa beaucoup, mais ne parut étonner personne, car elles sont d'un usage courant.

Christine et moi nous étions faites belles pour cette réception.

En fait de toilette, mes goûts ne sont point partagés, et mes jolis chiffons de mousseline pâlisent devant mes robes de soie. « Lyon triomphe ! » comme m'écrivait Lydie à qui j'avais raconté cela.

C'est que porter de la soie est un grand luxe en Danemark, où elle est frappée de droits très élevés, qui en augmentent singulièrement le prix de revient. Pourtant Christine, à qui son père ne refuse rien, en a plusieurs toilettes. Elle s'habille du reste absolument à la française, ainsi que presque toutes ses amies, et, sans être précisément jolie, elle a un grand charme et une tournure fort agréable. Ce dernier point n'est pas le propre des Danoises. Dans les hautes classes, les émules des « de Vertus sœurs » travaillent avec succès, mais, dans la bourgeoisie, les femmes ne portent pas de

corset. Non que déjà la réforme proposée dans le costume féminin soit venue jusque-là, mais les filles du peuple, les servantes, ayant toutes la taille fine, les personnes de la classe moyenne ne veulent pas être confondues avec elles et restent comme Dame Nature les a bâties. Ce n'est guère à leur avantage, car elles ont de vilaines tailles épaisses et sans grâce.

Parmi les invités de Christine était une de ses amies, Thyra Vortensen et son fiancé Anthon Bolm. Bien que je fusse prévenue des habitudes copenhageoises, j'avoue que je fus un peu choquée de la voir entrer seule, suivie par lui, et à la fin de la journée repartir sous son unique égide.

— Il en est toujours ainsi, me dit Christine, à qui je fis part de mon sentiment, il va la reconduire. Et qu'y a-t-il là de surprenant? En qui peut-on avoir plus de confiance qu'en son fiancé?...

Ce mot me rendit rêveuse pour toute la fin du jour. Quelle confiance j'eusse eue, moi aussi, en mon fiancé si... il avait eu nom Philippe!...

21 juin.

Depuis la lettre de mon père, je remettais d'écrire en France. J'étais bien décidée à rester encore à Copenhague, mais je ne pouvais arriver à ce résultat qu'en faisant acte de relative autorité, et cet acte qu'il me coûtait d'accomplir par lettre, me faisait retarder de jour en jour une réponse.

Et ce matin je reçus un nouveau message, de Lydie, cette fois, que je copie ici.

« Eh bien! quoi, ma grande, tu veux donc t'y éterniser, dans ton Danemark? Il y a eu de l'orage par ici, l'autre jour, à propos de la lettre de Mlle Lucie. Papa a froncé son noir sourcil et maman plissé sa jolie bouche rose — Est-ce qu'elle s'aviserait de ne plus vouloir revenir, a bredouillé papa entre ses grosses moustaches? Maman a hoché la tête d'un air très contrarié. Moi... j'ai failli pleurer, car j'en ai assez, sais-tu, de ma solitude et, le soir, quand je reviens dans ma chambre et que je vois close la porte de la tienne, le matin, quand je m'éveille sans ton affectueux bon-

jour, et toute l'après-midi, à table, en promenade, dans le monde, lorsque je sens la place vide à côté de moi, eh bien ! vrai, j'ai le cœur joliment gros.

« — Nous n'aurions peut-être pas dû la laisser partir, a ajouté papa.

« — Il était difficile de s'opposer à son désir, a répondu maman.

« — Je me demande quel vent a passé sur elle, a repris papa, elle qui était si sérieuse, si raisonnable, si soumise, je ne la reconnais plus.

« — C'est étrange, a dit maman, soucieuse, à moins que...

« Elle et papa se sont regardés d'un air d'intelligence.

« — C'est peu probable, a riposté papa, en tous cas, d'ici peu nous serons fixés là-dessus, car le moment approche...

« Tu dirais qu'on t'a changé ta Lydie si je ne t'avouais que je suis intervenue dans la conversation pour demander :

« — Quel moment ?

« Et tu ne seras pas étonnée que je me sois attiré cette double réponse :

« — Cela ne te regarde pas, a dit papa.

« Et maman :

« — Ma chère enfant, tu oublies sans cesse que la curiosité et l'indiscrétion sont deux vilains défauts.

« Si bien que j'en ai été pour ma curiosité et mon indiscrétion, mais la première a été joliment éveillée par cet incident. Il me trotte encore en tête, et je ne sais comment me l'expliquer ? Quand ce ne serait que pour m'y aider, tu devrais revenir !... Mais tu as bien d'autres raisons... Car, si tu ne reviens pas, sais-tu ce qui t'attend ? On l'a dit l'autre soir à dîner chez mon oncle Léon.

« Papa avait fait part de ton idée de renvoyer Mlle Lucie, ce qui impliquait le projet de prolonger ton séjour, et cette nouvelle avait causé une consternation générale. Chacun s'évertuait à démontrer qu'il était temps, qu'il était convenable que tu revinsses.

« — Et si elle ne veut pas ? a dit papa.

« — Eh bien ! si elle ne veut pas, a affirmé Philippe, j'irai la chercher.

« Et croirais-tu que maman, oui, tu lis bien, — maman, — après avoir regardé ma tante en sou-

riant, a répondu, est-ce sérieusement ou ironiquement, je me le demande encore ?

« — Ce ne serait pas une mauvaise idée !... »

« Ainsi tu es prévenue, si tu n'annonces pas bien vite ton retour, un de ces jours tu verras débarquer Philippe. »

Philippe venant me chercher !...

Non, c'est une folie, une folie de Lydie, une plaisanterie de maman, ce n'est pas possible ; mais cela m'a causé, malgré tout, tant de trouble, que je veux écarter de suite cette éventualité, quelque improbable qu'elle puisse être. Demain j'écrirai à mon père.

23 juin.

C'est fait. Cela m'a coûté, mais c'est fait. J'ai écrit à mon père, j'ai écrit à ma mère, la priant de plaider ma cause. Je leur ai dit que j'étais bien ici, que je m'y trouvais heureuse, tendrement aimée et affectueusement retenue, et que je leur demandais la permission de passer encore quelque temps en ce pays charmant que l'été complet me ferait admirer dans tout son charme, car il faut du soleil pour mettre en valeur cette verdure sombre des sapins et celle plus pâle des hêtres, ces lacs paisibles aux eaux mystérieuses et profondes, cette calme nature du Nord, si reposante et si douce. J'ai déployé toute mon éloquence pour fléchir la volonté de mes parents. Sans toucher à la vérité, j'ai fait vibrer toutes les cordes, j'espère obtenir gain de cause.

Christine a partagé mon émotion, mes craintes, puis mes espérances, et me sentant toute remuée par ces alternatives, elle a voulu me distraire et nous sommes allés passer la soirée à Tivoli, nuds, pour cette fois, son père nous accompagnait.

Nous sommes donc partis tous trois pour Tivoli, après le souper, *Aftensmad*, de cinq heures, qui ressemble beaucoup au *Frokost* par sa composition de petits plats menus variés et frais pour la plupart.

C'était un dimanche et, malgré la foule qui l'entourait, pour un étranger, c'est le jour de voir

Tivoli, car c'est alors qu'il a sa physionomie la plus complète.

Comment appellerai-je Tivoli? C'est une sorte d'immense casino de villes d'eaux où toutes les attractions sont réunies : musiques, rafraîchissements, bals, jeux de toute sorte, mais avec la différence que, d'ordinaire, les casinos sont réservés à une seule classe de la société, tandis qu'ici, toutes se coudoient fraternellement, depuis l'ouvrier jusqu'au grand seigneur.

A quatre heures, chaque dimanche d'été, trois corps de canon annoncent que la fête commence et la foule de s'engouffrer dans le portail qui ferme le prestigieux jardin. Voici l'estrade où danse le peuple, la « pelouse des artistes », domaine des jongleurs, des animaux savants, des gymnastes, et tout cela au son d'un grand orchestre qui, installé près de l'entrée, verse sur la foule des promeneurs ses flots d'harmonie. Opérettes en vogue, danses, chansons populaires, tout y passe à tour de rôle, et moi, que la musique même la plus simple et, j'ai presque honte de l'avouer, la plus banale, impressionne vivement, j'ai eu, entendant au milieu des flonflons chanter une mélodie, une vague mélancolie que n'autorisait pas la gaieté du lieu.

M. Lassen, qui est très glorieux de sa patrie et tient à m'en faire apprécier tous les charmes, ne nous laissa pas nous attarder dans les plaisirs populaires de Tivoli : les enfantins chevaux de bois chargés, ici comme chez nous, de grappes de babies blanches et roses, les tirs et autres divertissements du même genre, il nous entraîna vers la salle des concerts où l'on entend de vraie musique. Mais, image d'un pays où le côté réaliste coudoie sans cesse, et sans y faire tort, le côté poétique, on écoute les symphonies savantes, les chanteurs et les cantatrices de talent, assis à de petites tables où, aussi bien dans la véranda qui entoure la salle qu'au fond de cette même salle, les garçons servent aux auditeurs les tartines danoises, *smorre-brod*, la bière blanche, le café, et le chocolat mousseux couvert de blanche crème fouettée.

Quand la nuit tombe, Tivoli s'illumine. Alors c'est un effet féerique que ces lueurs multicolores qui éclairent les pelouses : fleurs lumineuses, godets de couleur dans les arbres, lanternes vénitienes... et, de l'ombre, surgissent comme des vi-

sions de rêve, des palais de lumière, des châteaux de feu.

Un des plus remarquables est le Bazar, construction de bois de style mauresque qui, très prolongé, abrite plusieurs restaurants, toutes sortes de boutiques et de jeux. Là, la foule est intense, et, comme partout, joyeuse. La tête me tourne un peu. M. Lassen, qui me donne le bras, s'en aperçoit et nous entraîne vers le lac tout sombre entre les reflets de ses rives éclairées qui s'y mirent. Des barques y glissent, silencieuses. Nous prenons place dans l'une d'elles. Nous sommes quatre, nous avons été rejoints par un jeune Danois, M. Gustav Parøe, que nous trouvons sans cesse sur nos pas. Je crois qu'il recherche Christine et M. Lassen semble encourager son assiduité; mais ma froide amie détourne de lui ses doux yeux bleus, toujours perdus en un rêve intérieur. Ce soir-là, pourtant, peut-être parce qu'elle était seule, son père m'accompagnant, il me parut qu'elle acceptait son bras avec plus de plaisir, et le pauvre garçon en était ravi.

Nous fîmes plusieurs fois le tour du lac, dans un calme qui me reposa. Le bruit un peu distant de la foule m'arrivait atténué; M. Lassen me parlait en allemand ou par l'entremise de Christine.

— Je veux pourtant, me dit-il ainsi, vous faire voir le *Saint-Georges*.

C'est une frégate toute grèce, copie exacte d'un bâtiment de guerre de Christian IV, mais elle est transformée en café-concert. J'avoue que, bien qu'elle soit originale, cette transformation ne me séduisit guère. J'eusse mieux aimé la frégate calme, déserte, dans son attribution première. Il me semble que, par ce beau soir, dans ce petit lac paisible, elle eût formé, avec la frivolité des amusements qui l'entouraient, une jolie et frappante antithèse, au lieu d'être un café sortant un peu de la banalité, il est vrai, mais loin du luxe qu'affectent les autres, celui de l'Aréna, par exemple, du côté opposé du lac. Tout le monde n'est pas de mon avis, car ces établissements regorgeaient de clients. Mais où je fus, par exemple, de l'avis de tout le monde, c'est dans le plaisir que je pris au théâtre de la pantomime.

Ce spectacle est entièrement couleur locale et je ne crois pas qu'on puisse en revoir ailleurs un pa-

reil, avec sa scène ouverte où figurent des mimes d'un réel talent. Et quels succès ils ont ! Quel succès a le légendaire Pierrot qui, tout méridional qu'en soit l'original, a été incarné dans le type danois par les artistes qui l'interprètent ! Le rire spontané et sain, causé par des choses naïves, est plus communicatif que tout autre, et, pendant une heure, je m'amusai comme une enfant. Christine, qui n'était pas moins gaie, s'en montrait enchantée et M. Lassen tout heureux. Je soupçonne mon amie de lui avoir laissé entendre que j'avais, comme elle le dit si bien, des peines de cœur, car son grand œil bleu, calme et profond, s'attache parfois sur moi avec un sentiment visible de compassion sympathique.

Après la représentation, M. Lassen nous emmena prendre des rafraîchissements destinés à remplacer le thé que, chez lui, on sert vers neuf heures, et, dans le café, Christine rencontra ses amies, entre autres Thyra avec Anthon son fiancé. Thyra parle admirablement français et, comme Anthon n'en comprend pas un mot, elle prend un malin plaisir à nous entretenir dans cette langue, ce qui met le pauvre garçon aux champs, car il s'imagine toujours que l'espiègle jeune fille, très riieuse, se moque de lui avec nous et en médite.

Elle le tourmente ainsi et pourtant elle l'aime. . Tout le monde n'aime pas de même façon, mais ce n'est pas ainsi que j'eusse aimé Philippe.

30 juin.

J'ai reçu ce matin une lettre de maman. Elle me dit que, bien que la prolongation de mon absence l'attriste et la contrarie, elle a, pour me faire plaisir, prié mon père de l'autoriser, et qu'il l'a chargée de me transmettre cette autorisation... temporaire, car on espère que je n'en abuserai pas. « Et, en tout cas, ajoute maman, nous comptons absolument que tu seras ici pour ton anniversaire de naissance. »

C'est le 28 août que j'aurai mes vingt et un ans. D'ici là, j'ai encore presque un mois. Ce n'est point assez, mais j'accepte avec reconnaissance la prolongation, quitte à la faire ensuite renouveler.

4 juillet 190

Christine, heureuse à la pensée de me garder, mais craignant toujours qu'une circonstance quelconque me rappelle inopinément, et voulant à toute force que je connaisse entièrement son joli pays, me fait, depuis quelques jours, mettre les morceaux doubles pour admirer en paix toutes les curiosités de Copenhague. Son père s'unit à nous autant qu'il le peut et invite sans cesse Gustav Parøe. Je n'oserais dire que Christine prend plaisir à sa présence, mais elle s'y habitue et je ne serais pas étonnée qu'à la longue l'affection sincère que, je le crois, il lui porte ne finisse par vaincre son indifférence. Je lui demandai l'autre jour :

— Pourquoi ne t'attaches-tu pas à M. Parøe ?

— Je ne sais, me répondit-elle sincèrement, vraiment je ne sais pas pourquoi.

— Il te déplaît ?

— Nullement... il m'est indifférent.

Mais comme personne d'autre ne lui plaît davantage, il finira par s'emparer de son cœur et cela ne sera pas l'amour spontané, involontaire, irrésistible, tel que celui qui a brisé ma vie, mais un amour de raison et elle sera heureuse !

Je ne lui cache pas ma façon de voir les choses. Nous en causons dans nos longues promenades, nos courses à travers la ville, les églises, les musées.

M. Lassen s'était joint à nous pour nous faire visiter celui de Thorvaldsen qui est à la fois un mausolée, car le grand sculpteur danois y dort son dernier sommeil, entouré de son œuvre qui est considérable et remarquable.

Une des premières choses qu'on vous fait voir à Copenhague est, dans l'intérieur de l'église Notre-Dame, le Christ et les douze apôtres de Thorvaldsen. On les retrouve, dans le musée, en cette salle du Christ qui est, je crois, la plus importante. Car cette étrange construction, édifiée du vivant de Thorvaldsen et, en certains points, sous son inspiration, comprend une série de petites salles, contenant chacune une seule statue, par-

fois accompagnée de quelque buste ou bas-relief. On ne voit ainsi qu'une seule œuvre à la fois.

Nous avons passé beaucoup de temps dans ce musée, M. Lassen, qui aime et comprend les choses de l'art, ayant tenu à nous en faire bien apprécier les beautés. Il avait même, pour l'y aider, appelé un de ses jeunes parents, M. Wuillaume Launistz.

J'ai déjà rencontré bien des fois ce jeune homme sans avoir eu l'occasion d'en parler. Si je le fais à présent, c'est que cette journée me l'a révélé.

Bien de sa personne, avec cet air calme et doux qui est le propre des physionomies scandinaves, Wuillaume Launistz s'était, jusqu'à présent, tenu devant moi à l'écart, parlant peu, bien qu'il sût le français. Christine m'a confié, depuis, que c'était parce qu'il craignait que je ne me moquasse de son imparfait langage.

Mais ce jeune homme est né artiste et, pour nous parler de Thorvaldsen et nous faire apprécier ce beau et pur talent, dont il est enthousiaste, il a dépouillé toute vaine timidité et m'a vraiment beaucoup intéressée.

Il a été aussi notre cicerone, à Christine et à moi, avec son ami Gustave Parøe, pour visiter le musée de peinture, autrement dit la Galerie royale des Beaux-Arts, car ce jour-là M. Lassen n'avait pu nous accompagner. J'ai constaté que Wuillaume Launistz n'avait pas un sentiment moins juste de la peinture que de la sculpture, aussi ai-je accepté volontiers de visiter encore avec lui les collections qu'ont réunies M. et Mme Jacobsen sous le nom de Glyptothèque de Ny Carlsberg.

Elles sont curieuses par l'antithèse des deux sections de sculpture danoise et française mises en parallèle. J'avoue, tout en risquant d'être accusée de chauvinisme, que j'ai préféré la manière de nos artistes français, et que, devant la *Jeanne d'Arc*, de Chapu, j'ai été assez fière d'être la compatriote du modèle et de l'artiste; M. Wuillaume a été amusé de ce sentiment.

— Je ne veux pas vous y abandonner, m'a-t-il dit, il faut que vous fassiez à l'art danois, dans votre admiration et vos sympathies, la place qu'il mérite. Vous n'avez pas encore tout vu. Nous retournerons à Notre-Dame, qui est bien l'œuvre de Thorvaldsen, et que vous n'avez pas dû bien

voir, puis nous visiterons le musée des arts industriels, bien exclusivement danois celui-là, et le musée national, et Rosenborg où vous n'avez peut-être jamais pénétré.

12 juillet 1902.

Je me suis laissé convaincre. J'ai rempli très strictement le programme de Guillaume Launistz et même, un certain jour, Christine étant retenue et m'ayant assuré que je pouvais le faire sans être remarquée, je suis allée, seule avec lui, visiter le château de Rosenborg. Il est vrai que ce château est presque au centre de la ville et que le parc en est une des promenades les plus fréquentées. Je me demande pourtant si j'ai bien fait? Je vois parfaitement que Guillaume Launistz s'éprend de moi... A quoi bon et pourquoi le faire souffrir? Mais comment m'en éloigner, comment le repousser, alors qu'il ne s'est pas déclaré et que peut-être lui-même ne voit pas encore clair en son cœur? Surtout alors qu'il est le parent, l'ami de l'hôte qui me reçoit si amicalement? Je n'ose parler de mes craintes à Christine, puisqu'il s'agit de son cousin, et me voilà tout embarrassée, inquiète...

Sans cette circonstance, je garderais encore un bon souvenir de ces derniers jours, de cette après-midi passée à Rosenborg, moins dans le château lui-même — bien qu'il renferme d'intéressants souvenirs de la royauté danoise — que dans le Jardin du Roi, ainsi qu'on dénomme le joli parc qui l'environne.

Les journées deviennent de plus en plus belles, c'est l'été avec toute sa splendeur. Christine l'attendait pour me montrer les environs de Copenhague, me faire faire les excursions, les promenades classiques. Elle a arrangé avec son père toute une série de distractions de ce genre. Je m'y prête volontiers, même j'en serais joyeuse dans mon désir incessant de me fuir moi-même, mais je crains que tout ceci ne me rapproche davantage de Guillaume et je ne voudrais faire souffrir à personne ce que j'ai souffert.

14 juillet 1962.

Hier, nous avons passé la soirée au théâtre royal. Bien des fois, nous l'avions vu extérieurement, car il est situé sur la place « Kongens Nytorv » qui est, avec la place « Amalienborg », où se trouve le château Royal, le quartier par excellence de Copenhague. Mais jamais nous n'avions assisté à une représentation.

M. Lassen tenait à m'y conduire et à me faire entendre une des pièces classiques de Ibsen. Il avait choisi celle de *la Maison de Poupée* et eu la délicate attention de me procurer une traduction française qui me permit de suivre l'œuvre dans tout son développement. Je passai donc la soirée la plus intéressante, et lorsque, peu après dix heures, le rideau tomba, M. Lassen nous emmena souper à un restaurant voisin, en compagnie de Gustav et de Guillaume qui nous avaient rejoints au théâtre. La salle où l'on nous servit me rappela celle du Grand Hôtel de Paris. Ici, comme là-bas, un excellent orchestre joue tout le temps du repas. Je me croyais revenue en France... mais avec l'oubli... Aussi, au retour, bien que les lits danois soient très peu confortables et se composent généralement, dans les chambres de jeunes filles, de sofas sur lesquels, le soir venu, on jette tant bien que mal matelas, draps et couvertures, accompagnés de l'inévitable et immense édredon ; sitôt couchée, je m'endormis comme une enfant sans rêve... mais ce matin des lettres de France sont venues de nouveau assombrir mon horizon.

Ce devrait être la joie qu'apportent à l'exilée ces lointains messages d'une famille aimée. A moi ils apportent le souvenir de l'épreuve que j'ai fuie et, ils me font mal.

C'était Lydie qui m'écrivait :

« Il paraît, me disait-elle de ce ton léger et badin qui lui est familier, il paraît que, sans pitié pour mes larmes, tu as demandé et obtenu une prolongation de congé. Tu m'en vois furieuse. Maman a beau dire que tu reviendras pour ton anniversaire de naissance, je n'ose y compter.

« Mais j'ai un autre et très secret espoir de ton retour prochain.

« Tu seras, je pense, sous peu, rappelée ici par un mariage. Quel mariage? Devine?... Celui d'une personne que tu aimes beaucoup.

« Le mien, vas-tu croire? pas encore, hélas! papa et maman disent tellement haut que j'ai bien le temps qu'ils le persuadent, j'imagine, aux prétendants. Du reste, je n'en ai pas encore rencontré à mon goût. Allons, cherche, tu n'aimes pas que ta sœur. Et il n'y a pas qu'elle qui peut se marier dans la famille? Tu y es cette fois?... Philippe?... Eh, bien oui, Philippe!

« Ma tante Marie désire tellement le mariage qu'elle a fini par lui persuader que l'heure en était arrivée et il est sur une piste.

« Je ne puis t'en dire plus, bientôt on t'annoncera que nous allons compter une cousine de plus. Je ne crois pas que la demande soit formulée, mais comme Philippe n'est pas de ceux qu'on refuse, une fois qu'elle sera faite, les choses marcheront vite et... ma méchante Danoise de sœur reviendra pour être la demoiselle d'honneur de Philippe. »

J'ai eu, en lisant ceci, la conscience que le moment d'angoisse, depuis si longtemps redouté, était arrivé, et malgré la distance l'image de Philippe fiancé est venue me torturer le cœur. Mais je veux être forte et je le serai. Je veux aussi me résigner, afin d'obtenir de Dieu, pour prix de ma souffrance, le bonheur de celui que j'aime. Mais ce bonheur, le trouvera-t-il dans l'union projetée? Qui va-t-il charger du soin de l'assurer? Lydie ne m'a rien dit... oh! que je voudrais savoir!...

15 juillet 1902.

Christine est entrée hier dans ma chambre au moment où, pour la dixième fois, je relisais la cruelle lettre.

— Je viens t'annoncer, commença-t-elle, que mon père a décidé de nous conduire aujourd'hui à Skodsborg par le Strandvej. Thyra, Dagmar, An-

thou, Gustav et Guillaume seront des nôtres, nous allons bien nous amuser...

Voyant mes yeux rougis, elle s'arrêta.

— Qu'as-tu ?

Pour toute réponse, car je n'ai pas de secrets pour elle, je lui tendis la lettre de Lydie. Elle la lut posément, puis, me la rendant :

— L'auvre Thècle ! me dit-elle, mais elle ajouta avec le même calme résigné qui semble propre à ce pays : — N'était-ce pas prévu, ce mariage, même par toi ? N'y avais-tu pas déjà habitude ta pensée ?... Alors...

Je ne trouvais rien à répliquer.

— Allons ! ajouta-t-elle, chasse ces tristes idées, tu es venue à nous pour te distraire et oublier, eh bien, distrais-toi, oublie !

Et, avec une tendre pitié démentant les paroles que lui avait suggérées le désir de me « remonter », comme elle le dit, Christine m'embrassa.

Ce fut, malgré tout, la mort dans l'âme que je fis cette promenade du Strandvej, la plus charmante qu'on puisse voir. Elle longe le Sund, l'incomparable Sund qui est pour moi la merveille du Danemark. Ses eaux lumineuses et profondes prennent, suivant les heures, la lumière ou les influences météorologiques, les teintes à la fois les plus variées, les plus délicates, les plus inattendues. Généralement, il est paisible. Il en était ainsi ce jour-là où le ciel était d'une pureté infinie, d'un joli ton bleu doux, si pâle qu'à l'horizon il semblait presque d'un gris bleuté. La luxuriance de la végétation des arbres qui bordent sa rive fait, par sa verdure intense, paraître le Sund plus bleu, d'un bleu presque violet, dont la vision est inoubliable ; tandis qu'en d'autres endroits des villas, baignant dans la mer le bord de leurs pelouses, y reflètent leurs massifs, les fleurs, leurs roses, et mélangent, à la forte et saine senteur marine, les parfums de leurs jardins.

Nous avons été en voiture jusqu'à Charlottenslund, château d'été du kronprinz ; puis voici le Skovshoved, un port de pêche, Hvidovre, une jolie ville dont la tour blanche est presque légendaire, et, à présent, la route borde la forêt de Klampenborg et n'en devient que plus pittoresque, j'oserais presque dire plus imposante, entre cette majesté

des bois et cette majesté de la mer. Mes compagnons de route sont très joyeux ; comme ils s'entretiennent surtout en danois, je ne puis comprendre le motif de leur entrain. Je l'attribue à ce plaisir de vivre que, lorsqu'elle est sans souci, l'âme ressent au spectacle de la belle nature, et aussi à ce fond bon enfant, à la fois simple et s'amusant de peu, qui caractérise le Danois et, sous son apparente réserve, cache de telles provisions de gaieté. Seuls, Thyra, Wüillaume et Christine, qui parlent couramment français, causent avec moi. Mais Thyra est très accaparée par son fiancé, Christine par Gustav qui veut évidemment devenir le sien, et Wüillaume calque un peu son attitude sur la mienne. Or, j'ai le cœur gros en pensant à ce que je ne puis oublier et qu'a ravivé la lettre du matin. J'ai le cœur ému aussi devant ces paysages si calmes, si poétiques, et je ne parle guère.

Voici Klampenborg où les villas affluent, car c'est une situation balnéaire. Là, on discute dans notre break, et Wüillaume, qui s'est placé près de moi, m'explique que c'est parce que les uns veulent s'arrêter ici, les autres gagner Skodsborg.

Ces derniers l'emportent. Avec une exquise politesse, M. Lassen a voulu avoir mon avis, j'ai répondu qu'il était celui de la majorité, et la majorité nous a amenés à Skodsborg.

C'est encore une plage, mais plus élégante, plus fréquentée, plus bâtie que Klampenborg. On dit du reste que Skodsborg est le plus joli endroit du Sund. Et, de fait, c'est un spectacle de rêve que celui qui, de là, se déroule aux yeux. La mer bleue qui, à l'horizon, se confond avec le ciel bleu aussi et rivalise avec lui de calme sérénité. Et dans tout cet azur, au loin, les falaises d'un blanc de craie de l'île de Hveen semblent une apparition magique.

Mes compagnons s'empressent à me faire remarquer le mouvement de bateaux à vapeur, à voile, de toute sorte, qui animent le Sund. J'y prête attention par politesse, car, dans cette immensité calme, j'eusse préféré la grandeur de la solitude au passage incessant de ces vaisseaux qui rappellent l'humanité dans le décor suave et solennel à la fois où l'on pourrait un moment l'oublier. Et plus d'une fois, pendant que mes amis s'attardent à un repas d'après-midi, dont les *snorrebrod* les plus variées font surtout les frais, je les quittai pour

venir m'accouder au balcon d'où l'on a l'admirable perspective dont je parlais plus haut.

Je n'y fus pas longtemps seule, Guillaume venant m'y retrouver. D'abord, il respecta mon silence, puis, tout à coup, me dit :

— En France, rêve-t-on, mademoiselle ?

— Comme ailleurs, répondis-je.

— Je n'y suis allé qu'une fois, me dit-il, en 1900, à l'Exposition ; eh bien ! je ne puis me figurer que dans cette vie bruyante, animée, remplie, qui est celle de Paris, il y ait place, au milieu des jouissances intellectuelles et des plaisirs matériels, pour les douces et longues rêveries.

— La France n'est pas limitée à Paris, répondis-je encore.

— Vous m'avez dit, reprit-il, que Lyon était l'image de la capitale ?

— Une image, oui, mais il n'y a pas non plus que Lyon en France.

— Pour moi, murmura Guillaume, il n'y a que lui, parce que dans votre patrie, c'est votre pays, à vous.

Je me sentis devenir rouge et j'essayai de répondre en badinant :

— Il y a bien mieux à voir : la Méditerranée, les Pyrénées, la Touraine, la Bretagne ont des sites autrement jolis.

Il ne parut pas m'entendre et reprit :

— Nous, dans notre pays, tout entraîne l'âme et le cœur vers la poésie du rêve ; vous me semblez, devant notre belle nature, la goûter aussi. Où donc l'avez-vous apprise ?

— La poésie et le rêve n'ont pas de patrie.

— L'amour non plus, répliqua-t-il vivement.

Je ne lui en laissai pas dire davantage et je revins près de Christine. Du reste, on repartait.

Nous cheminions de nouveau à travers la forêt, ces belles forêts de hêtres dont les épais fourrés sont parfois éclaircis par le miroir d'un étang et, bientôt, au milieu de Dyrehaven, le parc aux cerfs, nous parvenions au château de l'Ermitage.

Quand on dit château, c'est exagéré, car il ne s'agit guère que d'un pavillon de chasse maintenant transformé en restaurant, mais il est joliment situé sur le point culminant d'une vaste plaine qui, vers l'est, s'abaisse, descend jusqu'au Sund, ce qui permet d'apercevoir au-dessus des arbres, des habi-

tations, le rivage de la mer. A l'ouest, la plaine est bornée par la lisière de la forêt.

Et dans ce domaine vivent en paix les cerfs et les chevreuils. On les rencontre par troupes, à peine sauvages, habitués aux passants et ne craignant pas le rare danger qui, pour eux, réside dans le coup de feu des seuls chasseurs et gardes de Sa Majesté. Aussi ne s'enfuient-ils qu'aux toutes proches rencontres des voitures, ce qui m'a permis de voir de près les biches élégantes, les cerfs agiles, à l'œil craintif, doux, presque humain, qui me semblent bien les habitants désignés de ces paisibles forêts.

Nous rentrâmes à Osterbrogade pour l'heure du thé, et ce retour, dans la fin du jour, le long de la mer, restera un de mes plus délicieux souvenirs.

16 juillet 1902.

Ce matin encore, Christine est venue me trouver ; je faisais ma correspondance.

— A qui écris-tu ? m'a-t-elle demandé.

J'ai répondu :

— A Lydie, pour lui demander de me dire à qui est fiancé Philippe.

— Tu y penses donc toujours ?

— Hélas !

— Pauvre cœur fidèle ! mais un jour viendra, n'est-ce pas, où tu oublieras ?

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que, parce que...

Ma blonde amie hésita, je l'encourageai.

— Parce que ? dis-je après elle.

Elle hésita encore, puis, se décidant :

— Parce que j'espère, parce que je veux espérer que mon pays te donnera ce bienfait de l'oubli et, plus encore... celui qui te consolera.

— De qui veux-tu parler, Christine ?

— Oh ! ne fais pas la mystérieuse ! de Guillaume. Tu sais bien qu'il t'aime ?

— Positivement non, je ne le sais pas, mais j'en le crains.

— Tu le crains ?

— Oui, parce que si c'était vrai il souffrirait. Aussi, si je vois ce sentiment s'établir en lui, je lui

dirai la vérité : que je n'aimerai, que je ne me marierai jamais. De la sorte, je détruirai, avant qu'il soit éclos, l'espoir qu'il pourrait éprouver de me veir répondre à sa sympathie.

— Ne fais pas cela ! s'écria Christine, ne le décourage pas d'avance ! Laissons tout ceci dans les mains de la Providence. Qui sait, ajouta-t-elle, si elle ne réalisera pas mon vœu de te voir, après être venue chercher chez nous l'apaisement, y trouver le bonheur qui t'y retiendrait ?...

J'ai laissé dire Christine, je n'ai pas voulu ruiner l'espérance vaine, pourtant, dont elle se berce, mais je parlerai à Guillaume ; je n'ai pas le droit, loyalement, de faire autrement.

17 juillet.

Le temps est de plus en plus doux et beau, et nous passons toutes nos heures dehors. Personne plus que le Danois n'aime la belle nature et les plaisirs champêtres. Lorsqu'on ne peut aller les chercher au delà de la ville, on peut encore, sans quitter Copenhague, leur donner satisfaction, grâce aux beaux parcs, aux jolies promenades qui l'embellissent.

Hier, nous avons passé la soirée à Langelinie, c'est-à-dire sur un joli chemin qui, commençant presque sous les remparts pittoresques de la citadelle, s'en va suivant la mer, dans laquelle il semble se perdre, prolongé par la jetée, entre le vieux port et le port franc. J'y étais venue déjà bien des fois avec Christine, dans la gaieté ensoleillée des jours ; jamais je ne lui avais trouvé ce charme mélancolique et pénétrant que lui donnait la belle nuit sereine et claire, cette nuit scandinave, presque sans ombre, qui ressemble à un crépuscule. Gustav Parøe était venu nous rejoindre, il marchait près de Christine ; à un certain moment, il lui parla à voix basse et elle marcha un peu plus vite, nous devançant de quelques pas, moi et son père, pour être un instant seule avec lui. Mais lorsqu'elle eut entendu ce qu'il voulait lui dire, elle s'arrêta pour nous attendre. Son visage portait l'empreinte d'une émotion douce. Les heureux ! Elle s'en défend encore, mais ils vont s'aimer.

18 juillet

Aujourd'hui, une course ayant appelé Christine dans les alentours d'Oerstedspark, nous y passâmes toute l'après-midi. Ce parc, comme celui d'Oestre-Aulaeg, le Botanisk-Have et le Aborepark, fait partie de cette ceinture verdoyante qui, depuis la citadelle jusqu'à la gare, entoure le vieux Copenhague.

Edifiés sur l'emplacement des anciens remparts, ces jardins publics recèlent de ces grandes pièces d'eau, ménagées dans les anciens fossés des fortifications qui, ici, foisonnent, mais dont on ne se lasse point.

C'est un très beau square qu'Oerstedspark, mais presque trop beau à mon goût, trop soigné, trop peigné; je préfère les buissons à demi sauvages d'Oestre-Aulaeg, ses grands arbres poussant en liberté; aussi, traversant le Botanisk-Have, sommes-nous venues, mon amie et moi, y finir la journée. Là, assises sur un banc au pied d'un hêtre séculaire, nous causions toutes deux intimement de ce qui nous intéresse le plus. Du passé, pour moi qui n'ai plus d'avenir; de l'avenir, pour elle qui, privilégiée, n'a point de passé. Et tout à coup nous vîmes surgir devant nous Guillaume Lauenitz.

— J'allais, dit-il, prendre le thé chez vous.

— Vous êtes en avance, lui répondit Christine.

— Je le pensais aussi, et je m'étais arrangé pour passer un moment avec vous.

— Ce n'est pas impossible, répliqua Christine, lui faisant une place sur le banc.

— Et quelle conversation ai-je interrompue? demanda-t-il.

— Nous parlions toilette, dis-je vivement.

— Eh bien, continuez, tous les sujets que vous pouvez traiter m'intéressent.

— Alors, dit Christine qui ne voulait pas, et pour cause, me laisser le dé de la conversation, que pensez-vous, Guillaume, de la robe verte de Dagmar?

— Je pense qu'elle vous irait mieux qu'à elle,

— Ça, dit Christine, ce n'est pas une réponse, c'est un compliment.

— Laisse, fis-je à mon amie, cherchant à faire dévier l'entretien dans le sens que je souhaitais, tous les hommes sont nés flatteurs, les Danois comme les Français, c'est pourquoi, en général, je ne crois en aucun d'eux. C'est là une des raisons pour lesquelles je ne me marierai jamais.

— Vous ne vous marierez jamais ! dit Guillaume sursautant à ce mot qu'après bien des efforts j'étais arrivée pourtant à placer.

— Jamais ! répétai-je sans prendre garde aux yeux courroucés de Christine. Chez nous, en France, une jeune fille à marier ne s'éloigne pas de sa famille, ne sort, ne voyage pas seule. Je n'ai pu le faire que parce que j'ai, déjà depuis quelque temps, affirmé ma vocation de vieille fille.

Et comme il ne comprenait pas très bien ce terme, je le lui expliquai.

— Féministe, alors ?

— Non, simplement célibataire.

— Et pourquoi ? me dit-il un peu troublé, car votre raison de tout à l'heure n'en est point une, à moins que...

— A moins que ? interrogeai-je, ne sachant que répondre.

— A moins que, reprit-il plus bas, votre méfiance des hommes ne soit le résultat d'une... — il chercha un moment le mot, — trahison de l'un d'eux.

— Non, fis-je doucement, non, ce n'est pas cela. Je n'ai jamais eu à souffrir de désillusion de ce genre, seulement je n'ai pas la vocation du mariage, voilà tout.

— Elle peut venir, insinua-t-il, une affection peut l'amener.

— Non, mon cœur est fermé et ne s'ouvrira plus.

— Alors, dit-il un peu tremblant, c'est qu'il est *refermé*.

— Peut-être, dis-je d'un ton qui ne lui permit pas d'insister.

Et d'ailleurs Christine s'avisa tout à coup que le vent fraîchissait, que la nuit tombait et qu'elle voulait rentrer.

21 juillet.

Ce matin, lettre de Lydie répondant à la mienne. C'est Claire Chandail que Philippe songe à épouser. J'ai eu à ce nom un regain de souffrance.

Claire, cette jolie, très jolie coquette, qui ne saura pas l'aimer, mon Philippe, pas le comprendre, pas le rendre heureux ; qui n'a ni sensibilité, ni tendresse, et l'épousera parce que jeune, beau, riche, il flattera son amour-propre. Ah ! bénie soit la distance qui me sépare de lui en ce moment ! car, devant l'avenir que se prépare celui que j'aime tant, saurais-je garder mon secret ? Saurais-je dissimuler mon inquiétude, mon désespoir ? Ici, personne ne les voit, ne les sait que Christine, qui me plaint sincèrement, mais qui, s'attachant peu à peu à Gustav, dont elle était jadis si éloignée, s'imagine que, comme elle, je reviendrai sur un sentiment premier, et répondrai aux vœux secrets de Guillaume. Qu'elle me connaît mal !...

Cette journée, pour laquelle j'eusse voulu une solitude qui, pourtant, m'eût peut-être été nuisible, Christine ne me permit pas de la passer en tête à tête avec moi-même, ni avec elle non plus et m'emmena au parc de Frederiksberg.

— C'est assez loin de Osterbrogade, mais avec les tramways, il n'est pas de distance et cette petite ville de Frederiksberg, — près de laquelle est le square, — autrefois différente de Copenhague, lui est maintenant réunie. Frederiksberg-Have est donc le but de ces parties de campagne, plaisir favori des Danois qui, lorsqu'ils ne peuvent s'éloigner davantage, y viennent volontiers, en famille, apportant leurs provisions pour dîner, souper en plein air et passer toute la journée dans ce beau parc et dans celui de Søndermarken, qui en est voisin.

Sans me le dire, par un mot à ses amies Thyra et Dagmar, Christine avait organisé une de ces réunions estivales et, en arrivant, nous les trouvâmes déjà là, nous attendant.

Elles me firent les honneurs du jardin, dont les grands espaces permettent aux différents sports de venir s'y exercer. Nous allâmes ensemble voir

le pavillon suisse, le pavillon chinois. Ce dernier, délicieusement placé près du canal qui circule dans le parc, fait, au milieu de la verdure, et grâce aux couleurs éclatantes dont il est peint, l'effet singulier d'une gigantesque et bizarre fleur éclore là, par hasard. Au milieu du parc, s'élève le grand château du même nom et, dans sa proximité, s'abritent les nombreux animaux du jardin zoologique. Ceux des régions arctiques m'intéressent particulièrement... Ils me rappellent, quand ce beau soleil me le laisse oublier, que nous sommes ici bien près du nord et de ses glaces...

Nous allions pénétrer dans Scendermarken, qui est plutôt un bois qu'un parc, lorsqu'un pas bien connu fit tourner la tête à Thyra.

— C'est Anthon, dit-elle.

En effet, son fiancé venait la rejoindre, accompagné de Gustav et Guillaume.

Les jeunes gens nous abordèrent avec cette camaraderie franche qui, ici, unit toute la jeunesse, mais aussi avec cette réserve discrète qui ne lui permet jamais de dégénérer en familiarité, et nous continuâmes notre promenade.

Guillaume se rapprocha de moi.

— J'ai beaucoup pensé, me dit-il, à ce que vous m'avez confié de vos projets de célibat. Est-ce bien là le bonheur?

— Pour moi, répondis-je froidement, il n'en peut être d'autre.

Il devint triste et la crainte d'être indiscret l'empêcha d'insister; mais, de presque toute la journée, il ne me quitta guère.

Je lui ai ôté l'espoir, je ne lui ai pas ôté le penchant qu'il a pour moi.

22 juillet.

Encore une lettre ce matin; lorsqu'elles arrivent, je tressaille! Puis je frémis de crainte: que viennent-elles m'apprendre? Le mariage de Philippe? Son bonheur, qui n'aura qu'un jour? ou bien quoi, quoi?... En ouvrant le message d'aujourd'hui où j'avais reconnu l'écriture de mon père, j'étais toute tremblante et les premiers mots augmentèrent mon émoi.

« Ma chère enfant, voici proche ton retour parmi nous, il ne t'est plus permis de le retarder, car une circonstance le presse. »

Je ne doutais plus : la circonstance, c'était le mariage de Philippe, et des larmes embuèrent mes yeux de telle sorte que je n'y voyais plus pour continuer. Pourtant, mon émotion était vaine, car lorsque je fus un peu remise, voici ce que je lus :

« Tu sais que je t'ai permis de prolonger ton voyage jusqu'à ton anniversaire de naissance. Je n'oublie pas qu'il est le 28 août, ne l'oublie pas non plus. Nous t'attendons pour cette date, où sonnera l'heure de ta majorité. Il te reste un temps bien suffisant pour te préparer à un voyage dont, je l'espère, tu as déjà, d'après ce dont nous étions convenus, commencé les apprêts. Boucle ta valise et arrive, je veux encore une fois, la dernière, embrasser ma fille mineure. »

Le ton affectueux de cette lettre m'a touchée ; mais partir, partir au moment du mariage de Philippe... me trouver là-bas au milieu de la joie des fiançailles, de la fête des épousailles, non, cent fois non ! Que mon absence doive avoir un terme, je l'admets, je ne puis m'éterniser ici, ne serait-ce qu'à cause de Wuillaume Launistz... Quand Philippe sera marié et parti en voyage de noces, je reprendrai le chemin de la France. J'ai donc écrit à mon père, le suppliant de ne pas me rappeler encore, de me laisser fuir l'été près de mon amie. Je lui ai parlé de mon désir de connaître tout le Danemark, d'aller en Fionie, de voir le Jutland, et j'ai terminé en concluant que ce serait dommage, après m'avoir laissé entreprendre ce lointain voyage, de ne pas me permettre de le compléter, en prenant connaissance, dans son ensemble, du pays dont je n'avais encore vu qu'un coin.

J'ai communiqué la lettre et la réponse à Christine, qui a ajouté, un peu rougissante :

— Dis aussi à ton père qu'il est impossible que tu me quittes avant mes fiançailles.

— Tes fiançailles ? fis-je à demi surprise.

— Oui, dit-elle, c'est décidé ; le mois prochain je serai fiancée à Gustav.

— C'est décidé, lui demandai-je, depuis quand ?

— Depuis hier soir, à Frederiksberg. Je me suis engagée. Gustav a parlé à mon père, qui consent. Mais nous attendrons M. Parøe, qui est en Fionie, et viendra en août pour nous fiancer officiellement.

— Sois heureuse ! Christine ! fis-je émue...

Et j'embrassai ma petite amie.

— Je ne pourrai l'être tout à fait, me répondit-elle, que si tu l'es aussi. Il ne tient qu'à toi, puisque Philippe se marie, que Guillaume t'aime... Tu te fixerais ici, près de nous, loin de ton ancien rêve, que tu oublierais... Crois-tu que tes parents y mettraient obstacle ?

— Je ne sais, dis-je, mais ce que je sais, c'est que moi je ne pourrais pas épouser Guillaume... ni qui que ce soit. Va, laisse-moi à ma destinée et jouis de la tienne.

Maintenant que Gustav et Christine sont près d'être fiancés, ils se voient tous les jours. Il ne s'en passe point que le jeune homme ne vienne à Osterbrogade, déjeuner, dîner ou souper, ou, le soir, prendre le thé. Christine est toujours aussi affectueuse pour moi, mais c'est déjà un changement avec le début de mon séjour, il y a plus de deux mois. La place vide de son cœur est occupée maintenant, et cela restreint un peu celle qu'elle m'y avait donnée. Je me reprocherais de troubler son intimité avec son fiancé, bien qu'elle ait le temps devant elle. Ils ne se marieront que dans deux ans, peut-être trois, quand Gustav aura une situation. Je ne voudrais pas, cependant, me mettre entre eux, ce qui rend ma position assez fausse. Aussi, lorsqu'ils seront fiancés, je réaliserai un des vagues projets énoncés à mon père : j'irai avec Mlle Lucie voir les autres îles danoises.

24 juillet.

Hier, M. Lassen avait organisé pour moi une nouvelle excursion, dont furent naturellement Christine et Gustav, et à laquelle, si je compris bien, Guillaume, averti par Gustav, se joignit spontanément. Nous partîmes dès le matin en chemin de fer jusqu'à la station de Hillerød, pour aller ensuite visiter le château de Frederiksberg.

Il est moderne, mais c'est la reconstitution ha-

bile de l'ancien palais qu'avait dévoré l'incendie de 1859. Et rebâti à la même place, il se reflète comme lui dans le beau lac paisible qui, d'un côté, s'étend à ses pieds. Imposant à l'extérieur, autant par ses dimensions que par l'élévation de ses tours et de ses clochetons élancés, il recèle de curieuses collections qu'on pourrait appeler les reliques danoises et qui semblent destinées à perpétuer les glorieux souvenirs de l'histoire nationale.

M. Lassen et Wouillaume, qui, pourtant, les connaissaient déjà, les ont revues avec un plaisir d'intérêt. Quant à Gustav et à Christine, ils ne voyaient qu'eux-mêmes, les heureux !

De Frédérikshorg, nous gagnâmes Frédensborg, résidence royale, édifiée dans un splendide parc dessiné à l'anglaise, peuplé de statues et dont le principal charme, à mes yeux, est ce beau lac d'Esrom qu'encadrent les merveilleuses forêts de Nuddebo et le Grib.

On se plaît là à vous rappeler les incidents du séjour des souverains, quand Christian IX, entouré de son auguste famille, réunit autour de lui la plupart des têtes couronnées de l'Europe, et les visiteurs s'inclinent au souvenir de l'empereur Alexandre III, du tsar Nicolas, de la reine d'Angleterre, du roi de Grèce...

Là n'était point encore le terme de notre excursion et, dans l'après-midi, nous arrivâmes à Elsenœur, au bord et même à l'entrée de l'incomparable Sund. Le château de Kroneborg en garde le passage et a des allures de forteresse, avec sa construction massive flanquée de tours, ses bastions, ses canons qui, rangés sur l'esplanade, lui donnent une vague ressemblance avec celle des Invalides. Il se mire dans l'eau bleue de la mer, sans cesse troublée, en ce détroit qui ne compte pas moins de trois kilomètres, par les vaisseaux qui continuellement y passent et, de l'autre côté, c'est Helsingør, c'est la Suède.

Elle est si proche que ce serait tentant de faire la brève traversée ; mais il faut se borner. Et bien des souvenirs, des légendes, des reminiscences nous retiennent dans la poétique Elsenœur, patrie d'Hamlet et d'Ogier le Danois. Wouillaume se plaît à me les évoquer et j'y prends moi-même plaisir. J'aime à faire revivre le souvenir du prince danois

et de la touchante Ophélie. Il me semble que leurs images prennent un corps, là où l'on montre le tombeau d'Hamlet, et la fontaine de la douce insensée.

Je suis encore sous le charme de cette évocation, lorsqu'on parle de retour. Et quel retour délicieux ! C'est une inspiration de M. Lassen, nous redescendons le Sund en bateau.

Ce fut un rêve par cette ravissante fin de jour, car le ciel était d'une infinie pureté et l'eau d'un bleu qui lui semblait égal. Nous suivons la côte de Seeland et le Sund, qui s'élargit, éloigne de nous la Suède. Une impression intraduisible de sérénité calme vous envahit dans cette paix et cet azur, vous berce l'âme et l'endort. Nous nous parlons à peine, tant cette sensation est partagée par tous. Pourtant, Guillaume me nomme Rungsted, avec la forêt prochaine, derrière laquelle se devine la tour Smidstrup, villégiature du roi de Grèce. Bientôt c'est Skosdsborg, déjà connu, et les délicieuses villas, et les fleurs, le soir plus parfumées, et le jour qui tombe, faisant place à la nuit boréale, cette sorte de demi-clarté dont rien ne peut donner une idée à qui ne l'a pas vue.

Enfin, c'est Copenhague !

Nous descendons, Guillaume me dit :

— Un jour, quand vous serez loin de nous, vous souviendrez-vous de cette soirée-ci ?

— Elle est inoubliable, fis-je encore enthousiasmée, pensant au spectacle qui s'était déroulé à mes yeux ravis.

Et lui, songeant sans doute à ce qui remplissait son cœur, ajouta :

— Inoubliable !... pour qui l'a passée avec vous.

28 juillet 1902.

Il y a aujourd'hui vingt et un ans que je suis née, me voilà majeure ! Ces anniversaires sont en grand honneur ici et leurs jours sont des jours de fête. Christine a voulu que je bénéficiasse, sous ce rapport, des usages danois. Dès ce matin, d'admirables roses ont été apportées dans ma chambre de la part de mon amie. Au déjeuner, le traditionnel café a été remplacé avantageusement par le déli-

cieux chocolat qu'on sert avec de la crème fouettée, qui ouate le dessus de la tasse de sa mousse savoureuse et, au dîner, Christine, avec l'assentiment de son père, avait convié les compagnons de nos dernières excursions : Dagmar, Thyra et son fiancé, Gustav et Guillaume. Ils sont tous arrivés m'apportant des fleurs et de gentils présents, et lorsque, me mettant à table, je dépliai ma serviette, j'y trouvai un écrin... Dans cet écrin un merveilleux collier d'or ciselé et d'ambre d'un goût parfait et d'un dessin, d'une exécution exceptionnels.

Un peu interdite, je regardais mes hôtes. Christine souriait, son père prenait un air détaché ; pourtant ce fut lui qui parla le premier et, répétant une phrase que, certainement, il avait apprise à mon attention, il me dit :

— Nous vous prions, Christine et moi, d'accepter ce joyau en souvenir de vos amis danois et du séjour qui leur donne tant de joies.

J'embrassai mon amie et remerciai chaleureusement M. Lassen de ce trop beau présent, les assurant que, toute ma vie, il me serait précieux et cher, me rappelant leur amitié et le Danemark.

Guillaume, placé près de moi, murmura alors très bas :

— Puissiez-vous, oui, puissiez-vous ne jamais oublier le Danemark, y revenir ou plutôt — il dit cela plus bas encore — y rester...

— Y rester, répliquai-je, c'est impossible, bientôt peut-être je regagnerai la France, mais je n'oublierai jamais Copenhague ni l'accueil que j'y ai trouvé.

Le repas, un peu plus copieux que de coutume, fut suivi de plusieurs toasts. M. Lassen, levant son verre le premier, en donna le signal, et, après avoir consulté sa fille sur les termes à employer, dit en me regardant :

— A vos vingt et un ans, mademoiselle, à leurs promesses, à leurs espoirs.

— A l'amitié ! continua Christine.

— A la beauté ! fit Gustav.

— A la France ! pronouça d'une voix mâle et ferme Guillaume, à la France que nous aimons en vous !

J'avoue que ce dernier mot me toucha beaucoup...

Hélas ! en France, dans la chère France on m'oublie.

Je comptais aujourd'hui sur une lettre, un mot affectueux de Lydie, de papa, de maman, peut-être aussi de tante Marie et je frémissais en songeant qu'il se pouvait que Philippe ait aussi pensé à ma fête. Mais rien ! rien ! rien !

La poste est muette, le facteur a les mains vides. Personne ne s'est plus souvenu de l'exilée volontaire qu'on voulait cependant faire revenir pour cet anniversaire... Loin des yeux, loin du cœur !...

1^{er} août.

Ce matin m'en parvient une lettre de Lyon qui m'a tellement émue, bouleversée, renversée — je ne trouverai jamais de mots assez forts pour exprimer mon trouble ! — que je serais incapable de la traduire, sinon en la copiant textuellement.

La voici, elle est de mon père.

« Ma chère Thècle, tu as aujourd'hui vingt et un ans, te voilà majeure, je désirais t'avoir près de nous à cette date, non seulement par affection, mais parce que j'ai à te faire une grave révélation, que j'ai ajournée à cette époque de ta majorité. .

« Mon enfant, celle que tu nommes ta mère et qui, depuis dix-huit ans, t'a entourée des soins les plus dévoués et porté l'affection la plus tendre, Thérèse, ma chère femme, n'est pas ta mère. Ta mère, ta vraie mère, Clémence Chardon, est morte quand tu étais encore presque au berceau, à la naissance de ta sœur Lydie.

« Nous habitons alors Roubaix, patrie de ta mère. Sa mort amena quelque difficulté dans l'association que j'avais avec son frère, pour notre commune industrie, et je résolus de la rompre.

« Pour retrouver une situation, je fus amené par des relations communes à Bourgoin et mis en rapport avec Léon Pesquaire, qui m'intéressa à ses affaires. Chez lui je connus Thérèse Dutheil, sa sœur. Elle avait vingt ans et tu peux deviner combien elle était belle... Quant à son cœur, il n'a pas changé, et le dévouement qu'elle vous a

montré a dû vous l'apprendre. Pour ma part, je l'avais pressenti, j'avais pressenti ces nobles qualités qui m'attachèrent à elle encore plus que sa beauté. Elle répondit à mon affection, mais, lorsque je lui demandai d'être ma femme, à ma grande surprise, elle refusa. Elle voulait bien épouser un veuf, elle ne voulait pas être belle-mère. Non que le devoir l'effrayât, mais elle répugnait à la sorte de réprobation que les enfants d'un autre lit attachent trop souvent à ce titre :

« — Je leur donnerai ma vie, me répondit-elle, mais, à leurs yeux prévenus, je n'en serai pas moins une marâtre et à cela je ne me résignerai jamais.

« Je fus très malheureux de ce refus, car je sentais que, si elle avait voulu consentir à en accepter le titre, c'eût bien été une seconde mère que je vous aurais donnée en elle. Enfin, après plusieurs mois d'épreuve, j'eus l'idée de proposer à Mlle Dutheil de vous cacher, toute votre vie, qu'elle n'était point votre véritable mère. Vous étiez si jeunes ! Lydie n'avait pas deux ans, et toi, trois à peine, vous ne pouviez vous rappeler. Ayant changé de pays, d'amitiés, de relations, le mystère me semblait facile. Du côté de votre mère, vous n'aviez, sauf son frère, que des parents éloignés qui ne se souvenaient pas de vous. Quant à ce frère, la rupture de notre association avait amené la rupture de tout lien d'amitié entre nous. La chose était donc aisée ; Thérèse, néanmoins, hésitait encore. Mais Léon Pesquaire, à ce moment, me proposa de nous associer définitivement pour reprendre une importante affaire de soieries, à Lyon, où nous habiterions tous. Ce nouveau dépaysement assurait mieux encore notre incognito. Thérèse, devant mes instances et la complicité des circonstances, se rendit enfin à mes désirs et nous étions mariés lorsque nous vîmes, il y a seize ans, nous installer à Lyon.

« Depuis lors, le secret bien gardé n'a failli être trahi qu'une fois, le jour où j'ai reçu la visite de M. de Sourroute, qui était parent de ma première femme. Mais nous avons pu vous écarter et respecter votre ignorance...

« Si je t'éclaire en ce jour de tes vingt et un ans, c'est que ta majorité me crée envers toi d'inéluctables devoirs. J'ai à te rendre compte de la for-

tune de ta mère et, surtout, en raison de tes goûts d'indépendance et de ton désir d'émancipation, à te mettre en possession de cette même fortune. Lydie sera aussi informée de votre origine. Il ne pouvait en être autrement, mais, bien que ma chère femme s'émue et s'attriste de cette révélation, craignant qu'elle n'altère l'affection que vous lui portez, j'aime à croire qu'elle ne changera rien à vos sentiments pour elle, car dix-sept années d'un dévouement absolu et d'une tendresse sincère ont donné, à celle que vous nommez votre mère, d'imprescriptibles droits à votre attachement.

« J'aurais voulu te dire tout cela de vive voix, ma Thècle, mais, puisque ta volonté en a décidé autrement, par la prolongation de ton absence, laisse-moi espérer, compter même, que tu ne tarderas pas à nous rassurer sur l'impression qu'a pu te causer cette importante révélation. Et je t'embrasse, ma chère Thècle, en père affectionné qui, certainement, a cherché dans sa seconde union son bonheur personnel, mais qui a voulu, aussi, vous assurer le bienfait d'une éducation maternelle et croit y avoir réussi. »

... J'ai été longtemps, même après avoir copié cette lettre, à retrouver mon sang-froid. Le réveil soudain d'une longue illusion m'avait fait perdre la notion des choses réelles. Alors, elle n'était pas ma mère, ma vraie mère, celle à qui, depuis dix-sept ans, je donnais ce doux nom. Comment n'en avais-je pas le pressentiment, reconnu dans cette instinctive défense du cœur qui, malgré sa bonté et son affection, m'avait toujours tenue envers elle éloignée de toute intimité étroite et de tout épanchement filial? Tout était là pour nous unir, sauf la voix, la puissante voix du sang. Comment n'avais-je pas compris que, si elle restait muette, c'est que je ne me trouvais pas en face de ma véritable mère. Elle, la vraie, dormait, dans une terre lointaine et sous une tombe peut-être abandonnée, son dernier sommeil; mais du ciel, sûrement, elle voyait et protégeait les enfants qui l'ignoraient...

Maintenant qu'elle m'est révélée, ma pensée attendrie va vers elle, morte à la fleur de l'âge, payant de sa vie la vie de Lydie.

Je ne sais rien d'elle et je voudrais savoir, car, bien que n'en connaissant rien, je l'aime, je l'aime parce qu'elle est ma véritable mère : *maman*!

Ce souvenir ne me rendra pas ingrate envers celle qui l'a remplacée auprès de nous avec un dévouement auquel, après mon père, je rends hommage. Et cet hommage est d'autant plus mérité que ce que j'ai si souvent ressenti, sans en savoir le pourquoi, cette infranchissable barrière entre nos cœurs, elle-même a dû bien davantage encore, — puisque c'était en connaissance de cause, — en éprouver l'amertume. Et bien des fois elle a dû aussi sentir que les enfants auxquelles elle prodiguait ses soins ne lui appartenaient point et craindre qu'un jour, le sachant, elles ne payassent, par leur ingratitude, son long et patient dévouement. Malgré cela, elle ne s'est pas rebutée : le devoir qu'elle avait assumé vis-à-vis de nous, elle l'a accompli et par-delà. Toute ma vie je lui en resterai reconnaissante. Et dans ce sentiment de gratitude, qui subsiste en moi, l'illusion ôtée, entre une cause inattendue, irraisonnée... Non seulement je pardonne à la femme de mon père de n'être que ma belle-mère, mais encore je l'en remercie, je l'en bénis, car, grâce à elle, grâce à cela... je ne suis plus la cousine germaine de Philippe!...

Le voilà écrit, ce mot cabalistique qui bouleverse ma destinée et qui, dès les premières lignes de la lettre de mon père, m'a hantée, dominant tout... Mais, à ma joie première que rien d'irrévocable, jusqu'à présent, n'existait entre nous, a succédé la déception, la douleur même qu'a ramenées la réflexion... Philippe n'est-il pas fiancé, sur le point de se marier, n'est-il pas trop tard, n'aime-t-il pas ailleurs, pour la vie?...

Oh ! quelle dérision du sort !... Nous étions libres de nous aimer, d'être heureux l'un par l'autre, et l'ignorant, j'ai fui, fui devant l'obstacle, devant la douleur, fui lâchement et fui *en secret*. C'est de cela surtout que je suis punie. Pourquoi me suis-je tue ? Si l'on avait connu le mystère de mon cœur, bien vite on m'aurait révélé celui de ma vie, et tout se serait arrangé... J'aurais su plaire à Philippe. Son cœur n'étant plus gardé par l'impossible qu'il croyait entre nous, et cette demi-fraternité qui nous abusait, j'en aurais trouvé le che-

min... Pourquoi ne me suis-je pas confiée à mon père, à ma mère?...

Mon premier mouvement était de partir pour la France, tout de suite... Mais arriverai-je encore à temps? Philippe ne sera-t-il pas engagé dans d'autres liens. Et revenue avec l'espoir de le reconquérir sur la destinée et sur lui-même, je puis le trouver fiancé, fiancé et heureux?... Arriver juste à temps pour être témoin d'un bonheur dont j'avais voulu fuir la vision... jusqu'au bout du monde!... Dans quelle alternative me voilà!...

Ah! j'aurais dû parler, j'aurais dû m'ouvrir à ceux qui m'aimaient... Je me suis crue assez forte pour marcher seule dans le chemin où je me suis engagée sans conseil. Peut-être, agissant ainsi, ai-je fait preuve d'un orgueil qui aujourd'hui est châtié!... Et à qui me confier maintenant, de qui avoir la lumière pour éclairer ma voie? pourtant le temps presse, car si Philippe en était resté, pour son mariage, à l'expectative dont me parlait Lydie dans sa dernière lettre, peut-être sachant, peut-être me revoyant... Je n'ose formuler ce faible, si faible espoir, mais dans mon indécision de la conduite à tenir, je ne veux point oublier le doux et tendre cœur de femme, presque de mère, qui là-bas, si loin, tremble et s'inquiète, m'a dit mon père, à la pensée de perdre une affection si laborieusement acquise, pourtant. La souffrance ne me rendra, j'espère, ni injuste ni ingrate. Une lettre serait trop lente. Mlle Lucie va porter à la poste la dépêche suivante :

« J'envoie à celle que sa tendresse et son dévouement ont faite véritablement mère, le témoignage d'une affection à laquelle, pour tout changement, la révélation a ajouté une inaltérable reconnaissance. »

Le 2 août.

Hier même, je me suis ouverte à ma fidèle Christine du changement survenu en ma destinée. Elle a été émue et, devant ma tristesse d'un bonheur perdu par ma faute, m'a témoigné la plus vive compassion.

J'ai voulu plus d'elle, j'ai voulu un conseil.

Elle n'a pas hésité.

— A ta place, m'a-t-elle dit, je ne garderais pas de nouveau le silence qui t'a coûté peut-être si cher déjà. J'écrirais tout de suite à ma belle-mère la vérité, et, comme le secret qu'elle a imposé à ton père est, en partie, la cause indirecte de ce qui se passe, il me semble que, mieux que personne, elle aurait la mission, presque le devoir, d'arranger les choses.

— D'aller dire à Philippe que je voudrais l'épouser? répliquai-je. Oh! Christine, j'ai beau l'aimer, ma fierté, ma dignité même s'opposent à cela!

Christine, dans sa simplicité, n'a pas bien compris ce sentiment; pourtant elle y a accédé.

— Eh bien, a-t-elle proposé, ta belle-mère dirait cela en confidence à ta tante Marie, qui trouverait sans doute une solution...

Je n'ai pas répondu, mais je ne puis me résoudre à cela, car si tante Marie connaissait la vérité, elle ne pourrait se retenir de la dire à Philippe, et si celui-ci lui répondait: « Trop tard! » et qu'il sache que je l'aime!... Jamais plus je n'oserais me retrouver devant lui. Et puis, même si cette révélation devait le faire changer d'avis, est-ce bien, est-ce digne à moi, au cas où il serait fiancé, où il serait *trop tard*, d'aller me jeter au travers de son avenir, de son bonheur, peut-être, s'il aime cette jeune fille — et bien que je ne la croie pas digne de lui, — comment n'avoir plus le courage de souffrir le mal que je me suis fait?...

Car, si j'avais été plus confiante, ce malentendu cruel n'eût pas existé. Je me rappelle, à présent, bien des mots, des allusions qui eussent dû m'éclairer. Je m'explique les soi-disant imprudences de nos parents qui, opposés aux mariages entre cousins germains, nous laissaient, à Philippe et à moi, toute liberté d'une intimité qui devait fatalement nous attacher l'un à l'autre. Ils n'avaient certainement pas songé que, si nous venions à nous aimer, nous nous tairions comme je l'ai fait, et ma dernière conversation avec tante Marie me revenant à l'esprit, je me demandai comment je n'ai pas compris qu'elle me voulait pour la femme de Philippe, et que ma décision,

nettement exprimée de ne pas me marier, a été jugée, par elle, comme un refus formel, sur lequel elle n'a pas osé revenir.

Car certes, à ce moment-là, elle ne songeait guère que j'avais pris pour nous la décision que nos parents nous avaient fortuitement fait connaître, d'éviter tout mariage de parenté. Sachant, en leur for intérieur, que nous n'étions pas dans ce cas, ni ma tante, ni mon oncle, ni mon père, ni ma mère, ne se sont imaginés que, moins renseignés qu'eux, nous avions pu nous appliquer les paroles qu'ils avaient prononcées à ce sujet.

Je n'ai donc, en tout ceci, le droit d'accuser personne... personne que moi et mon meurtrier silence...

4 août.

Ce matin, lettre de Lydie, que voici :

« Eh bien ! en voilà du nouveau ! Nous n'avons plus qu'une demi-mère. Celle qui l'a été complètement dort là-bas, sous le pâle soleil du Nord, dans l'oubli où l'a laissée notre ignorance. Je pense que tu as été, comme moi, bouleversée de cette révélation qui nous met dans l'âme des souvenirs pieux, dans le cœur des regrets affectueux pour celle qui n'est plus et que nous n'avons pas perdue. Mais tout cela, pourtant, ne change rien à notre vie actuelle et, pour moi du moins, ne changera rien aux sentiments que j'éprouve pour notre mère. Je continue à lui donner ce nom, que ton long dévouement et sa douce affection pour nous lui ont indéséctiblement conféré.

« Le moment de la confidence a été solennel. C'était ce matin. Père avait calculé que tu recevrais ta lettre aujourd'hui ; il a voulu me parler au moment où tu la lirais. Il m'a fait appeler dans son cabinet, m'a fait asseoir... Il était très pâle et ses mains tremblaient. Je croyais qu'il s'agissait d'un mariage. Si, à ses premiers mots, tu avais vu mon ahurissement !... Mais je me suis vite remise, je lui ai dit que je le remerciais de ce qu'il avait fait pour nous en nous donnant une si bonne seconde mère ; je l'ai embrassé, il m'a em-

brassée, il pleurait, pauvre cher papa ! Moi je ne pleurais pas, mais j'étais tout près... Ces pleurs d'homme, ces larmes perlant sur l'énergique visage, c'est impressionnant.

« — Ta mère nous attend, me dit-il.

« Nous allâmes dans sa chambre où, étendue sur sa chaise longue, elle était émue comme je ne l'ai jamais vue.

« Je m'approchai et l'embrassai.

— « Maman, lui dis-je, maintenant que je sais tout, c'est merci que je viens vous dire, merci de ce que vous avez été, de ce que vous avez fait pour nous.

« Alors elle a éclaté en larmes, pas ces belles larmes discrètes que nous lui avons vues aux yeux en des heures d'attendrissement, mais un flot, un déluge.

« Elle m'a embrassée avec passion.

« — C'est à moi de te remercier, m'a-t-elle dit, je sens bien aujourd'hui que tu es ma fille, que je t'ai gagnée par ma tendresse. Jusqu'ici j'avais toujours tremblé, toujours craint, au jour de la révélation, de perdre ton cœur, et j'en aurais beaucoup souffert. Maintenant que l'épreuve me prouve la force de ton affection, je vais t'aimer encore plus, ma petite Lydie.

« Et, se tournant vers papa :

« — Pierre, lui a-t-elle dit, cette enfant vient, par cette minute de joie, de me payer tout ce que j'ai pu faire pour elle.

« Alors elle a embrassé papa, qui m'a embrassée, tout le monde pleurait, même moi, c'était touchant !...

« Pourtant, un nuage planait encore sur ces effusions.

« — Et Thècle, a dit maman avec un gros soupir.

« — Thècle pense comme moi, ai-je ajouté vivement.

« Papa, inquiet, a remué les épaules.

« — Elle est devenue si bizarre, dit-il.

« — Je me suis toujours demandé, a fait notre mère, si son départ, son émancipation n'étaient pas la résultante d'une indiscretion ou d'un soupçon de vérité. En sais-tu quelque chose, Lydie ?

« — Rien, ai-je dit. Mais j'avoue que cette pen-

sée m'a traversé l'esprit comme une seconde révélation, comme l'explication de ton étrange conduite.

« Quelques heures après, ton télégramme est arrivé.

« Second acte : nouvel attendrissement, nouveau flot de larmes, nouveau déluge.

« — Cette bonne Thècle ! c'était « pour cela » qu'elle était partie sans doute ? Ne va-t-elle pas revenir ?

« Troisième acte : ce soit chez mon oncle Léon où nous dinions.

« En entrant, maman m'a poussée vers ma tante.

« — Marie, a-t-elle dit, d'une voix exultante, je te présente ma vraie fille, car, maintenant *qu'elle sait*, elle a spontanément accepté de l'être et, de son plein gré, m'a appelée « maman ».

« — J'en étais sûre, a fait tante Marie m'embrassant ; brave petite fille, va ! Et Thècle ?...

« Maman avait apporté le télégramme.

« — Elle va revenir sans doute, dit mon oncle Léon qui était là, ainsi que Philippe, allons ! tout sera pour le mieux. Elle rentrera juste pour assister à la noce, hein, Philippe ?...

« Il n'a pas répondu et a paru soucieux.

« — Ah ! a dit tante Marie avec un gros soupir, si elle n'avait renoncé au mariage, je n'aurais pas souhaité d'autre femme à Philippe ; mais, puisqu'elle ne veut pas se marier, je suis heureuse, qu'à son défaut, il ait choisi Mlle Chandail, car j'espère qu'elle sera pour lui une bonne épouse.

« — Attendez un peu, a fait Philippe, ma demande officielle n'est encore ni faite, ni agréée.

« — C'est tout comme, a dit ma tante, elle ne sera même peut-être nécessaire qu'au point de vue formalité, avant de passer au doigt de la jeune personne l'anneau des fiançailles, car tu es accueilli dans la maison comme un fiancé absolument.

« Philippe n'a rien répondu encore et, s'approchant de moi, un peu triste, m'a-t-il semblé, m'a dit :

« — Alors, nous ne sommes plus cousins ?

« — Il paraît que non, ai-je répondu, mais depuis si longtemps que l'habitude est prise.

« — Elle a acquis droit de cité, n'est-ce pas, ri-

pesta-t-il. En tous cas, si tu n'es plus ma cousine, tu restes ma chère petite sœur. Écris-le à Thècle, a-t-il ajouté, afin qu'elle ne doute pas non plus de mes sentiments à son égard.

« C'est fait — et, maintenant, dis-moi quand tu vas revenir? j'ai si grande hâte de t'embrasser et de savoir de ton cœur fermé, vilaine cachottière, si c'était « pour cela » que tu étais partie?... »

Cette lettre a augmenté ma perplexité... Philippe n'est pas fiancé, mais sur le point de l'être. Que vais-je aller faire là-bas?... Dois-je y aller? D'un autre côté, je ne puis demeurer davantage ici... Mon Dieu! quelle incertitude!...

7 août 1902.

Aujourd'hui c'est la pleine joie, le bonheur absolu, la félicité si longtemps rêvée et je fermerai mon cahier sur cette lettre de Philippe reçue ce matin, car les gens heureux, comme les peuples, n'ont pas d'histoire. Voici cette lettre :

« Ma chère Thècle,

« J'hésitais à t'écrire, pensant ton retour prochain. Sachant qu'il n'est pas encore fixé, je ne veux pas attendre davantage pour te poser une question dont dépend ma destinée, et que notre intimité d'autan m'autorise à t'adresser directement.

« Thècle! tu ne veux pas te marier. Cette décision est-elle irrévocable?... Tu ne veux pas te marier, même avec moi, ton ami d'enfance? Je t'en prie, réponds-moi, en toute confiance, avec cette chère sincérité que j'ai toujours tant appréciée en toi. L'heure est solennelle et décidera de nos deux existences.

« Je sais, depuis quelques jours seulement, que tu n'es pas ma cousine germaine, et qu'il m'est permis de songer à toi comme à une fiancée, sans contrevenir à la volonté de nos parents.

« Cette volonté m'avait longtemps fermé les yeux sur la nature de mon attachement pour toi, mais ils se sont ouverts l'an dernier, à Collonges. T'en souviens-tu? Non, car tu ne t'es pas doutée

de ce qui se passait en moi, et que je tenais mon cœur à deux mains pour ne pas t'aimer. Mais mon cœur a été plus fort que mes mains, qui ne l'ont pas su retenir, et j'étais bien décidé à faire part de mes sentiments à mes parents, lorsque ta résolution de célibat est venue m'imposer silence.

« — A quoi bon, me suis-je dit, puisqu'elle ne veut pas se marier...

« Et j'ai cherché à t'oublier, Thècle!...

« Je n'ai pas réussi. Ni sous le beau ciel d'Algérie, ni au retour, dans ce projet de mariage que ma mère avait ébauché pour moi et pour lequel je me suis laissé faire, sans savoir si j'aurais le courage d'aller jusqu'au bout... Et voici qu'au moment même de le conclure, j'apprends que la volonté de nos parents n'est pas entre nous et qu'une seule chose nous sépare : la tienne, Thècle, ta volonté à toi.

« Cette volonté, ne la fléchirai-je pas?...

« Voilà, Thècle, ce que je suis venu te demander?

« PHILIPPE. »

Dans ma joie exultante j'ai jeté à la poste, à son adresse, ces quelques mots :

« J'avais renoncé au mariage, ne pouvant épouser celui que j'aimais et que je croyais mon cousin germain. C'est pour le fuir que, dans mon chagrin, j'avais quitté la France. Demain j'en reprendrai le chemin.

« THÈCLE. »

FIN

*Le prochain roman (n° 160) à paraître
dans la Collection "STELLA" :*

Autour d'Yvette

par

SALVA DU BÉAL

PREMIÈRE PARTIE

— Maman, trouvez-vous que ce soit bien comme cela ?

Ce disant, M^{lle} Yvette, jeune personne dont les premières dents de lait commençaient à tomber, s'écartait d'une corbeille de verdure où elle venait de piquer quelques fleurs.

Très satisfaite de son œuvre, elle la contemplait avec complaisance.

Béatrix de Trémel, occupée à ranger les bibelots artistiques de son salon, — pur Louis XV, — se retourna.

— Pas trop mal, fit-elle, indulgente.

— Alors, maman, il ne faut plus y toucher; on dira à papa que c'est de moi toute seule, cette belle corbeille.

— Sois tranquille, dit la jeune femme, mais va chercher ton violon, nous repasserons une dernière fois notre morceau.

Léger comme un oiseau, l'enfant disparut.

AUTOUR D'YVETTE

Elle revint, portant son instrument avec amour.

Ce violon, folie de son père, était une parfaite imitation d'un Stradivarius.

Yvette l'appelait d'un petit nom d'ami : « Stradi », l'aimait comme un être vivant, lui donnait une âme, la sienne, tendre et passionnée.

D'un air entendu, elle se mit en devoir de l'accorder. La tête penchée, les yeux mi-clos, elle promenait amoureusement l'archet sur les cordes.

— J'y suis, maman, dit-elle avec gravité.

La jeune femme s'assit au piano, préluda d'un doigté sûr, léger, et toutes deux partirent en mesure.

Elles étaient charmantes à voir : la mère, blonde, au profil régulier, les lèvres au dessin très arrêté; la petite fille, blonde aussi, avec des tons plus chauds dans sa chevelure; elle était frêle, avec des yeux étoilés d'une expression presque trop profonde.

Elle apportait à son jeu un recueillement, une application au-dessus de son âge.

Les derniers sons s'éteignirent, doux, religieux, comme une prière qui s'endort dans une nef déserte.

Yvette resta quelques secondes silencieuse. Puis, collant avec ferveur ses lèvres au violon :

— Oh ! cher, cher Stradi ! que je t'aime !

— Pas de folie ! dit la jeune femme, un peu sévère. Je ne veux pas que tu t'excites.

— C'est la musique de papa que j'embrasse, répondit spontanément la petite fille.

Puis, sans transition :

— Maman, est-ce que l'on mettra son nom dans les livres, et son portrait comme celui des hommes célèbres ?

— Certes, fit la jeune femme avec assurance, ne l'as-tu pas vu déjà dans des revues ?

— Dira-t-on qu'il composait des morceaux exprès pour sa petite fille ?

— Assurément, si ces morceaux sont jolis.

— Et si la petite fille les jouait bien, le dirait-on aussi ?

— Peut-être, mais je craindrais qu'on n'ajoutât : « Elle était fort orgueilleuse. »

AUTOUR D'YVETTE

M^{lle} Yvette baissa la tête, rougissante; puis, la relevant presque aussitôt :

— Vous permettez que j'aie un peu m'amuser? demanda-t-elle, très humble.

— Va, j'ai le temps d'écrire quelques lettres avant l'arrivée de ton père; ne reviens pas avant que je ne t'appelle.

L'enfant disparut.

Restée seule, la jeune femme vint s'asseoir devant un élégant bureau, mais, au lieu d'écrire, elle fit jouer le ressort d'un compartiment secret et en retira de petits cahiers noués de rubans bleus. Entre tous, elle en choisit un plus soigneusement attaché, l'ouvrit à une page marquée par une fleur d'oranger, et lut :

« Morlaix, 12 novembre.

« Notre bonheur est enfin scellé! Il est à nous, bien à nous! nos sacrifices, notre persévérante volonté l'ont acheté. Mon Dieu, bénissez la vie que nous commençons tous deux dans un sillon de lumière tracé par notre amour! Faites que nous marchions fidèles... »

La jeune femme ne tourna pas le feuillet. Pensive, elle se laissait entraîner au flot des souvenirs évoqués par la date et ces lignes écrites au jour de son mariage.

Quels mois à la fois tourmentés et enchantés l'avaient précédé!

Yves de Trémel, premier prix du Conservatoire, auteur remarqué déjà pour des compositions très personnelles, arrivait à Morlaix tout aurolé de sa gloire naissante. La première rencontre, coup de foudre, le jetait aux pieds de Béatrix Lelir et le mettait en lutte ouverte avec sa mère, révoltée à la pensée de ce qu'elle appelait une mésalliance... M. Lelir, aussi fier que la baronne de Trémel, refusait le consentement : ces obstacles dressés affolaient la passion du jeune homme, grandissaient le sentiment de la jeune fille.

Vint un jour cependant où la baronne de Trémel céda. Un prêtre avait alarmé sa conscience de

AUTOUR D'YVETTE

chrétienne et brisé son orgueil : Qui sait si le fils, contrarié dans un amour pur, ne se lancerait pas dans les plaisirs faciles ? si le nom de Trémel ne serait pas autrement compromis que par un mariage auquel on reprochait seulement l'absence de particule ?

Le mariage se fit, mais Béatrix ne sut pas oublier. Elle garda au fond du cœur une rancune vivace contre celle qui ne l'avait acceptée pour fille que contrainte et forcée.

Les circonstances avaient entretenu ces rancunes. Yvette était née très délicate. Les médecins ne répondirent de sa vie qu'à la condition de l'élever une partie de l'année à la campagne. Igel-Moor, propriété de la baronne de Trémel, réunissait à souhait les conditions demandées : l'air salin mitigé par les bois.

Béatrix dut, chaque année, se séparer de sa fille pendant quelques mois. Ce partage lui était un supplice, et la reconnaissance un fardeau pesant.

.

La jeune femme descendait dans son passé, et, remontant la pente, arrivait à ce jour d'anniversaire, veille d'une bataille décisive longuement préparée. Le premier drame lyrique de son mari allait être joué. On en parlait comme d'une œuvre qui devait classer définitivement son auteur.

Mais, pour en arriver là, que de sacrifices ! Négligé, abandonné peu à peu, le foyer paisible des premiers mois de mariage ! Disparue, l'intimité tendre, au milieu des relations qui devaient aider au succès ! Escompté, l'avenir problématique, pour des dépenses folles regardées comme nécessaires. La fortune de la baronne de Trémel était là, et les économies des tantes Lehir, amassées sans nul doute au fond du bas de laine traditionnel, combleraient les déficits ; mais quel aléa !

Cette situation rendait fiévreuse la vie de Béatrix. Cependant, elle se tranquillisait ou s'étourdissait assez aisément sur les questions pratiques, mais une autre, d'ordre plus intime, la tenait, depuis quelque temps, secrètement anxieuse.

(A suivre.)

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents*

:: :: :: :: *travaux de dames* :: :: :: ::

MODELES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes,*

:: w :: :: *Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: :: ::

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie

:: :: d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. :: ::

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37×57 1/2.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en

:: :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: :: ::

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Les Romans de
La Collection " STELLA "
paraissent régulièrement tous les quinze jours.

La Collection " STELLA "
constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,
ABONNEZ-VOUS



TROIS MOIS (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Etranger.. 12 fr. 50.

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 23 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 40 francs.



Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

